**L’évangile expliqué**

**Cahier 2**

**Marie,**

**la nouvelle Eve**

Préparation L1 ; Deuxième année de vie pub L3

Troisième année de vie pub L5 ; Glorification L10

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**7**-Naissance de la Vierge Marie…………………………..………..…07

**8**-Son Âme apparait belle et intacte comme

quand Dieu la pensa…………………………………………….………….16

**16**-Tu devrais être la Mère du Christ………………...……….……33

**17**-Elle revoyait tout ce que son Esprit avait vu en Dieu…..43

**18**-Dieu te donnera ton époux et il sera saint puisque

tu t’es confiée à Dieu. Tu lui diras ton vœu…………………....47

**22**-L’annonciation…………………………………………………………….54

**23**-La désobéissance de la première Eve………………….….….64

**24**-La nouvelle Eve a pratiqué l’obéissance en toutes

occasions……………………………………………………………….......... 70

**25**-Encore un mot d’explication sur le péché originel……. .76

**26**-Voyage vers Bethléem……………………..………….…………… .83

**46**-Naissance de Jésus notre Seigneur……..……….…………… .85

**47**-Moi, Marie, j’ai racheté la femme par

ma divine maternité………………………………………..….………… .94

**48**-Marie maîtresse de Jésus, de Jude et de Jacques……. .103

**64**-Jésus revient à Jérusalem et au temple il écoute l’Iscariote. A Gethsémani………………………………………..….….108

**57**-Le sabbat à Gethsémani………………………………………..….120

**36**-De Capharnaüm à Nazareth avec Manaen et

les femmes disciples…………………………………………………..….138

**02**-Aube pascale. Lamentation. Prière de Marie.……….….161

**04**-Jésus apparait à sa mère……………………………….………….169

**27**-Marie reçoit Lazare et Joseph d’Arimathie…………….…174

**28**-Marie et Jean au lieu de la passion…….……………....…..187

**29**-Le linceul du tombeau est donné à Marie………..……….195

**35**-Le bienheureux passage de Marie………………….….….…206

**36**-L’Assomption de Marie……………………………………..….….229

**37**-Considération, explication sur l’Assomption et

le passage de Marie Très Sainte………………………..…………238

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

7 – NAISSANCE DE LA VIERGE MARIE

*(Préparation Livre 1)*

Je vois Anne qui sort du jardin potager. Elle s'appuie au bras d'une parente, sûrement, parce qu'elle lui ressemble. Elle est très grosse et paraît fatiguée peut-être aussi du fait de la chaleur, toute pareille à celle qui m'accable.

Bien que le jardin soit ombragé, pourtant l'air est brûlant, accablant. Un air à couper au couteau comme une pâte molle et chaude; tellement il est lourd, sous un ciel impitoyablement azuré, que la poussière en suspension dans l'air assombrit légèrement. Depuis longtemps ce doit être la sécheresse, parce que la terre, là où elle n'est pas arrosée, est littéralement réduite en une très fine poussière presque blanche, d'un blanc qui tend légèrement vers le rose sale tandis qu'elle est marron rouge foncé, à cause de l'arrosage, au pied des plantes ou le long des plates-bandes où poussent des rangs de légumes et autour des rosiers, des jasmins et autres fleurs et fleurettes, qui se trouvent surtout devant et en bordure d'une belle tonnelle qui coupe en deux le verger jusqu'au commencement des champs, dont les avoines sont récoltées. Même l'herbe du pré qui marque l'extrémité de la propriété est sèche et rase. À la limite seulement, là où se trouve une haie d'aubépine sauvage déjà toute constellée des rubis de ses petits fruits, l'herbe est plus verte et épaisse, et là, à la recherche de pâture et d'ombre, il y a des brebis avec un petit berger.

Joachim est autour des rangées de légumes et d'oliviers. Il a avec lui deux hommes pour l'aider. Mais, malgré son âge, il est alerte et travaille avec goût. Ils sont en train d'ouvrir de petites rigoles aux limites d'un champ pour donner de l'eau aux plantes assoiffées. Et l'eau se fraye un chemin en bouillonnant à travers l'herbe et la terre sèche, et forme des boucles qui pendant un moment ont l'aspect d'un cristal jaunâtre et puis ils ne sont plus que des cercles obscurs de terre humide, autour des pieds de vigne et des oliviers lourdement chargés.

A travers la tonnelle ombragée sous laquelle des abeilles d'or bourdonnent, avides du suc des grains blonds du raisin, lentement Anne se dirige vers Joachim qui l'apercevant se hâte d'aller à sa rencontre.

« Tu es venue jusqu'ici ? »

« La maison est chaude comme un four. »

« Et tu en souffres. »

« L'unique souffrance de mes derniers moments de grossesse. C'est la souffrance de tous : hommes et bêtes. Ne reste pas trop à la chaleur, Joachim. »

« L'eau qu'on espère depuis si longtemps et qui depuis trois jours semblait être proche, n'est pas encore venue, et la campagne brûle. Heureusement qu'il y a pour nous la source au débit si abondant. J'ai ouvert des canaux d'arrosage : faible soulagement pour les plantes dont les feuilles sont fanées et couvertes de poussière, mais ce n'est que pour les empêcher de mourir. S'il pouvait pleuvoir !... » Joachim, avec l'angoisse de tous les cultivateurs, scrute le ciel, pendant qu'Anne s'évente avec un éventail qui semble fait d'une feuille sèche de palmier entrelacée de fils multicolores qui la tiennent rigide.

La parente dit : « Là-bas, au-delà du Grand Hermon, surgissent des nuages rapides. Le vent vient du nord, il rafraîchira et peut-être donnera de l'eau. »

« Cela fait trois jours qu'il se lève et qu'il tombe au lever de la lune. Ce sera encore la même chose. » Joachim est découragé.

« Retournons à la maison » dit Anne. « Ici aussi on a du mal à respirer, et puis je pense qu'il vaut mieux revenir... »

Elle semble encore plus olivâtre à cause d'une pâleur qui a envahi son visage.

« Tu souffres ? »

« Non, mais j'éprouve cette grande paix que j'ai éprouvée au Temple quand me fut faite la grâce et que j'ai ressentie aussi quand j'ai su que j'allais être mère. C'est comme une extase. Une douce somnolence corporelle pendant que l'esprit jubile et s'apaise en une paix à laquelle rien n'est humainement comparable. Je t'ai aimé, Joachim, et quand je suis entrée dans ta maison et que je me suis dit : "Je suis l'épouse d'un homme juste", j'ai eu un sentiment de paix et de même toutes les fois que ton amour prévoyant prenait soin de ton Anne. Mais cette paix que j'éprouve, ce n'est pas la même chose. Vois : je crois que c'est une paix comme celle qui, à la manière de l'huile qui suavement s'étend, devait envahir l'esprit de Jacob notre père après son songe des anges et, mieux encore, semblable à la paix délicieuse des deux Tobie quand Raphaël se manifesta à eux. Elle me pénètre profondément, et à mesure que je la goûte elle grandit de plus en plus. C'est comme si je m'élevais dans les espaces azurés du ciel... et, je ne sais pourquoi, depuis l'instant où j'ai cette paisible joie au cœur, un cantique naît en mon cœur : celui de Tobie. Il me semble qu'il a été écrit pour cette heure... pour cette joie... pour la terre d'Israël qui la reçoit... pour Jérusalem pécheresse et maintenant pardonnée... mais... - ne riez pas des délires d'une mère - mais quand je dis : "Remercie le Seigneur pour les biens qu'Il t'a accordés et bénis l'Eternel pour qu'il reconstruise en toi son Tabernacle", je pense que celui qui reconstruira en Jérusalem le Tabernacle du Vrai Dieu ce sera cette créature qui va naître... et je pense encore que ce n'est plus de la cité sainte, mais de l'être qui va naître de moi que le destin a prophétisé quand le cantique dit : "Tu brilleras d'une lumière éclatante, tous les peuples de la terre se prosterneront devant toi, les nations viendront vers toi pour t'apporter des présents, ils adoreront en toi le Seigneur et garderont ta terre comme une terre sainte parce que, en toi, elles invoqueront le Grand Nom. Tu seras heureuse en tes fils, parce que tous seront bénis et se réuniront près du Seigneur. Heureux ceux qui t'aiment et jouissent de ta paix !..." Et la première à en jouir c'est moi, sa bienheureuse mère... »

Anne change de couleur en disant ces paroles et resplendit comme un être qui passe de lumière lunaire à un grand feu et vice versa. Des douces larmes coulent le long de ses joues. Elle ne les remarque pas et sourit à son bonheur et tout en parlant elle se dirige vers la maison entre son époux et sa parente, qui l'écoutent silencieusement, saisis par l'émotion.

Ils se hâtent, parce que les nuages poussés par un vent violent courent et s'accumulent à travers le ciel, et la plaine s'assombrit et s'agite annonçant la tempête. Quand ils arrivent au seuil de la maison, un premier éclair bleuâtre déchire le ciel et la rumeur d'un premier coup de tonnerre rappelle le roulement d'une énorme grosse caisse qui se mêle au bruissement des premières gouttes sur les feuilles brûlées.

Tout le monde rentre et Anne se retire pen­dant que Joachim, rejoint par ses aides, parle, sur le seuil, de l'eau tant attendue qui est bénédiction pour la terre desséchée. Mais la joie fait place à la crainte parce qu'il s'élève une effroyable tempête qu’accompa­gnent les éclairs et des nuages chargés de grêle. « Si la nuée se déchire, le raisin et les olives seront broyés comme sous la meule. Malheur pour nous ! »

Une autre angoisse saisit ensuite Joachim, pour son épouse pour qui le moment est venu d'accoucher. La parente lui donne la nouvelle rassurante qu'Anne ne souffre pas du tout. Mais lui est troublé. La parente ou d'autres femmes, et parmi elles la mère d'Alphée, sortent de l'appartement d'Anne pour revenir ensuite avec des bassins d'eau chaude et des linges séchés à la flamme du feu, qui jaillit joyeux et splendide du foyer au milieu de la grande cuisine, et à chacune Joachim demande des nouvelles et ne se tranquillise pas à leurs déclarations. Même l'absence de cris de la part d'Anne le préoccupe. Il dit : « Je suis un homme et n'ai jamais assisté à un enfantement, mais je me souviens avoir entendu dire que l'absence de douleurs est un très mauvais signe. »

La nuit arrive, avancée par la tempête qui est d'une extraordinaire violence. Torrents d'eau, vent, éclairs, tout à la fois, sauf la grêle qui est allée s'abattre ailleurs.

Un des garçons remarque cette violence et déclare : « On dirait que Satan est sorti de l'enfer avec tous ses diables. Regarde ces nuées noires ! Sens l'odeur de soufre répandue dans l'air, ces sifflements sinistres, ces cris de lamentation et de malédiction. Si c'est lui, il est furieux ce soir ! »

« Et la lune, voilà. C'est la pleine lune alors qu'il manque encore trois jours pour y arriver. Mais regardez quelle splendeur ! »

Les femmes surviennent joyeuses avec un poupon rose dans un linge tout blanc.

C'est Marie, la Maman ! Une Marie toute petite qui pourrait dormir entre les deux bras d'un enfant. Une Marie pas plus longue que le bras, une petite tête d'ivoire teintée légèrement de rose et des petites lèvres de carmin qui déjà ne pleurent plus mais esquissent l'instinctive succion, mais si petites qu'on ne voit pas comment elles pourront faire pour saisir l'extrémité du sein, un petit bout de nez entre deux joues arrondies et, quand avec une sensation lui font ouvrir ses petits yeux, deux morceaux de ciel, deux points innocents qui ont la couleur de l'azur, qui regardent, sans voir, entre des cils si fins et d'un blond presque rose à force d'être blond. Même les petits cheveux sur la tête ronde ont la teinte rose blonde de certains miels blancs. Pour oreilles, deux petites coquilles rosées et transparentes, parfaites. Et comme mains... qu'est-ce que ces deux petites choses qui s'agitent en l'air et vont vers la bouche ? Elles sont fermées maintenant comme deux boutons de rose mousse qui ont fendu les sépales verts et présentent leur soie de rose pâle ; et ouvertes on les dirait deux joyaux d'ivoire ou d'albâtre à peine rosée avec cinq ongles grenat clair. Comment feront-elles ces mains pour essuyer tant de larmes ?

Et les pieds, où sont-ils ? Pour l'instant, ce ne sont que de petits petons enfuis dans les langes de lin. Mais voilà que la parente s'assied et les découvre. Oh ! Les petits pieds ! Quatre centimètres, et leur plante c'est une coquille couleur de corail, le dessus c'est encore une coquille comme de la neige veinée d'azur. Les doigts sont des chefs-d’œuvre de sculpture lilliputienne couronnés aussi de petites écailles

La voilà de nouveau entre les linges et dans les bras de son père de la terre, à qui elle ressemble. Pas maintenant. Maintenant elle n'est qu'une ébauche d'être humain. Je veux dire qu'elle lui ressemblera devenue femme. De la mère, elle n'a rien. Du père le teint et la couleur des yeux et aussi des cheveux qui, blanchis maintenant, étaient assurément blonds, comme l'indiquent les sourcils. Du père, les traits, plus parfaits et plus affinés parce que c'est une femme, et cette Femme ! Du père, le sourire et le regard, les gestes et la taille. En pensant à Jésus, comme je le vois, je trouve que Anne a donné sa taille à son Petit-fils et la couleur plus ivoire foncé de la peau. Marie n'a pas la prestance d'Anne - un palmier élevé et souple - mais la gentillesse du père.

Les femmes parlent encore de la tempête et du prodige de la lune, de l'étoile, du gigantesque arc-en-ciel, pendant qu'avec Joachim elles entrent dans la chambre de l'heureuse mère et lui remettent la petite créature.

Anne sourit à sa pensée : « C'est l'Étoile » dit-elle. « Son signe est dans le ciel. Marie, arc-en-ciel de la paix ! Marie, mon étoile ! Marie, lune brillante ! Marie, notre perle ! »

« Tu l'appelles Marie ? »

« Oui. Marie, étoile, perle, lumière, paix... »

« Mais ce nom veut dire aussi amertume... Ne crains-tu pas qu'il lui porte malheur ? »

« Dieu est avec elle. Elle est à Lui avant d'exister. Il la conduira par ses chemins et toute amertume se transformera en un miel paradisiaque. Maintenant, tu es chez ta maman... encore un peu de temps avant d'être toute à Dieu... »

Et la vision s'achève sur le premier sommeil d'Anne devenue mère et de Marie son enfant.

8- « SON AME APPARAIT BELLE ET INTACTE COMME QUAND LA DIEU PENSA »

*(Préparation Livre 1)*

Jésus dit :

"Lève-toi en hâte, ma petite amie. J'ai un ardent désir de te porter avec Moi dans l'azur paradisiaque de la contemplation de la Virginité de Marie. Tu en sortiras avec l’âme aussi fraîche que si tu venais d'être créée par le Père, petite Ève, encore ignorante de la chair. Tu en sortiras avec l'esprit illuminé, parce que tu seras plongée dans le chef-d’œuvre de Dieu. Tu en sortiras avec tout ton être débordant d'amour, parce que tu auras compris comme Dieu sait aimer. Parler de la conception de Marie, la Sans Tache, cela signifie plonger dans l'azur, dans la lumière, dans l'amour. Viens et lis ses gloires dans le livre de l'Ancêtre.

"Dieu m'a possédée dès le commencement de ses oeuvres, dès le commencement, avant la création. Il m'a établie à l'origine des êtres, avant que fut créée la terre. Lorsque les abîmes n'existaient pas encore, il m'avait déjà conçue. Les sources d'eau vive ne coulaient pas encore et les montagnes ne s'étaient pas dressées avec leurs masses imposantes et les collines n'étaient pas exposées au soleil, que j'étais engendrée. Dieu n'avait pas encore fait la terre, les fleuves et l'axe du monde, et moi j'étais. Quand Il préparait le ciel, j'étais présente quand, par l'effet d'une loi immuable, Il enferma l'abîme sous la voûte des cieux; quand dans les hauteurs Il assura la stabilité de la voûte céleste et Il fit les sources d'eau vive; quand Il fixait à la mer ses limites et imposait des lois à ses masses d'eau; quand Il ordonnait aux eaux de ne pas franchir leurs limites, quand Il jetait les fondements de la terre, j'étais avec Lui pour organiser toutes les choses. Dans une joie sans fin, je jouais au milieu de l'univers...".

Vous avez appliqué ces paroles à la Sagesse, mais elles parlent d'Elle : la Mère toute belle, toute sainte, la Vierge Mère de la Sagesse que Je suis personnellement, Moi, qui te parle. J'ai voulu que tu écrives le premier vers de cet hymne en tête du livre qui parle d'Elle, pour qu'on reconnaisse et que l'on sache qu'Elle est la consolation et la joie de Dieu, la raison de la constante, parfaite, intime joie de ce Dieu Un et Trine qui vous gouverne et vous aime et à qui l'homme a donné tant de motifs de tristesse, la raison pour laquelle Il a perpétué la race humaine alors qu'à la première épreuve elle méritait la destruction, la raison du pardon que vous avez obtenu.

Avoir Marie pour en être aimé. Oh ! cela valait bien la peine de créer l'homme, de le laisser vivre, de décréter qu'il serait pardonné, pour avoir la Vierge belle, la Vierge sainte, la Vierge immaculée, la Vierge possédée par l'amour, la Fille bien-aimée, la Mère toute pure, l'Épouse aimante ! Dieu vous a donné et vous aurait encore donné davantage pour posséder la Créature qui fait ses délices, le Soleil de son soleil, la Fleur de son jardin. Et Il continue à vous donner tellement par Elle, sur ses demandes, pour sa joie, parce que sa joie va se confondre avec la joie de Dieu et l'augmente des lueurs qui font étinceler la lumière, la grande lumière du Paradis, et toute étincelle est une grâce pour l'univers; pour la race humaine, pour les bienheureux eux-mêmes, qui répondent dans un cri étincelant d'alléluia pour tout miracle de Dieu, créé par le désir du Dieu Trine de voir l'étincelant sourire de joie de la Vierge.

Dieu a voulu donner un roi à l'univers qu'Il avait créé du néant. Un roi qui fût le premier de nature matérielle parmi toutes les créatures sorties de la matière et elles-mêmes matérielles. Un roi qui fût un peu moins que divin par sa nature spirituelle, uni à la Grâce comme il l'était dans l'innocence de sa première journée. Mais l'Intelligence suprême, qui connaît tous les évènements les plus lointains dans les profondeurs des siècles, qui découvre incessamment tout ce qui était, est et sera - et pendant qu'Elle contemple le passé et observe le présent, voilà qu'Elle plonge son regard dans l'avenir le plus lointain et n'ignore pas comme sera la mort du dernier homme, tout cela sans confusion ni discontinuité - Elle n'a jamais ignoré que le roi qu'Elle avait prévu, créé pour être semi-divin à ses côtés dans le Ciel, héritier du Père, arrivé adulte dans son royaume après avoir vécu dans la maison de sa mère - la terre dont il a été formé - durant son enfance de fils de l'Éternel pendant son séjour terrestre, Elle n'a pas ignoré qu'il aurait commis contre lui-même le crime de tuer en lui la Grâce, et le vol de se dérober du Ciel.

Pourquoi, alors, l'avoir créé ? Certes beaucoup se le demandent. Auriez-vous préféré ne pas exister ? Ne méritait-elle pas pour elle-même, bien que pauvre et nue, et devenue âpre par votre méchanceté, d'être vécue, cette journée terrestre, pour connaître et admirer l'infinie beauté que la main de Dieu a répandue dans l'univers ?

Pour qui aurait-Il fait ces étoiles et ces planètes qui se déplacent comme des flèches en rayant la voûte du firmament, ou s'avancent avec une lenteur apparente mais majestueuse dans leur course de bolides, vous procurant lumières et saisons et vous donnant, éternels, immuables et pourtant toujours changeants, une nouvelle page à lire sur l'azur, chaque soir, chaque mois, chaque année ? C'est comme s'ils voulaient vous dire : "Oubliez la prison, laissez de côté vos publications remplies de choses obscures, putrides, sales, venimeuses, menteuses, blasphématoires, corruptrices, et élevez-vous, au moins par le regard, vers la liberté sans limites des cieux, faites-vous une âme d'azur en regardant tant de sérénité, faites-vous une provision de lumière pour l'emporter dans votre noire prison, lisez la parole que nous écrivons en chantant notre chœur sidéral, plus harmonieux que celui des orgues d'une cathédrale; la parole qu'écrit notre splendeur, la parole qu'écrit notre amour, parce que il nous est toujours présent Celui qui nous a donné la joie d'exister, et nous l'aimons pour nous avoir donné cette existence, cette splendeur, ce mouvement, cette liberté et cette beauté au milieu de cet azur plein de suavité au-delà duquel nous voyons un azur encore plus sublime : le Paradis. C'est notre être qui nous donne d'accomplir la seconde partie du commandement de l'amour en vous aimant, vous, notre universel prochain, en vous aimant par le don que nous vous faisons en vous procurant direction et lumière, chaleur et beauté. Lisez la parole que nous vous disons, c'est celle qui inspire notre chant, notre splendeur, notre joie : Dieu".

Pour qui aurait-Il fait, cet azur liquide, miroir du ciel, chemin vers la terre, sourire des eaux, voix des flots, parole aussi qui, par ce bruissement de soie, ces rires d'enfants paisibles, ces soupirs des vieux qui se souviennent et pleurent, ces soufflets de violence, ces coups de corne, ces mugissements et grondements, toujours ne cesse de parler et dit : "Dieu" ? La mer est pour vous comme les cieux et les astres et, avec la mer, les lacs et les fleuves, les ruisseaux et les étangs et les sources claires, tout ce qui sert à vous porter, à vous nourrir, à vous désaltérer et à vous purifier, et qui vous servent en servant le Créateur, sans sortir de leur lit pour vous submerger comme vous le méritez.

Pour qui aurait-Il fait toutes les innombrables familles des animaux, qui sont des fleurs qui volent en chantant, qui sont des serviteurs qui courent et travaillent pour vous, qui vous nourrissent et vous égaient, vous, les rois de la création ?

Pour qui aurait-Il fait toutes les innombrables familles des plantes et des fleurs qui semblent des papillons, des gemmes et des oiseaux immobiles, des fruits qui paraissent des colliers et des écrins de perles, tapis pour vos pieds, repos pour vos têtes, loisirs, utilités, joie pour l'esprit, pour les membres, la vue, l'odorat ?

Pour qui aurait-Il fait les minéraux dans les profondeurs de la terre, les sels dissous dans les sources bouillantes ou glacées, le soufre, l'iode, le brome, sinon pour le plaisir de quelqu'un qui n'est pas Dieu mais fils de Dieu, un être unique : l'homme ?

À la joie de Dieu, aux besoins de Dieu, rien n'était nécessaire. Lui se suffit à Lui-Même. Sa contemplation est sa béatitude, sa nourriture, sa vie, son repos. Toute la création n'a pu accroître d'un atome l'infini de sa joie, de sa beauté, de sa vie, de sa puissance. Tout cela, Il l'a fait pour sa créature, pour celui dont Il a voulu faire le roi des choses créées, pour l'homme.

Pour voir tant d’œuvres divines et le remercier de la puissance qu'Il vous donne, cela valait la peine de vivre, et de votre vie vous devez être reconnaissants. Vous auriez dû l'être, même si vous n'aviez été rachetés qu'à la fin des temps. En effet, bien qu'ayant été dans les premiers, et que vous soyez toujours, chacun en particulier, prévaricateurs, orgueilleux, luxurieux, homicides, Dieu vous accorde encore de jouir de la beauté de l'univers et vous traite comme si vous étiez bons, de bons fils auxquels on apprend et accorde tout pour rendre plus douce et plus saine la vie. Ce que vous savez, vous le savez par lumière de Dieu. Tout ce que vous découvrez, c'est sur les indications de Dieu. Dans le Bien. Les autres connaissances et les autres découvertes, qui portent le signe du mal, viennent du Mal suprême : Satan.

L'Intelligence suprême, qui n'ignore rien, savait avant que l'homme existât qu'il aurait été, par son libre vouloir, voleur et homicide. Et parce que 1'éternelle Bonté n'a pas de limites dans sa bonté, avant que la faute se produisît, Elle pensa au moyen pour la détruire. Le moyen : Moi, le Verbe. L'instrument pour faire du moyen un instrument efficace : Marie. Et la Vierge fut créée dans la sublime pensée de Dieu. Toutes choses ont été créées pour et par Moi, Fils bien-aimé du Père. Moi comme Roi, j'aurais dû avoir sous mes pieds de Roi divin des tapis et des joyaux tels que nulle cour royale n'en eut jamais, et des chants et des voix et des serviteurs pour entourer mon existence tels que n'en eut jamais aucun souverain, et des fleurs et des gemmes, tout le sublime, tout le grandiose, tout ce qui est gentil, plaisant, tout ce qu'il est possible de tirer de la pensée d'un Dieu. Mais je devais être chair et non seulement esprit. Chair pour sauver la chair. Chair pour sublimer la chair, en la portant au Ciel beaucoup de siècles avant l'heure. Parce que la chair habitée par l'Esprit est le chef-d’œuvre de Dieu et que c'est pour elle qu'avait été créé le Ciel.

Pour être chair, j'avais besoin d'une mère. Pour être Dieu, j'avais besoin d'un père qui fut Dieu. Voilà pourquoi Dieu créa l'Épouse et lui dit : "Viens avec Moi. A mes côtés, vois tout ce que Je fais pour notre Fils. Regarde et réjouis-toi, éternelle Vierge, Enfant éternelle, et que ton sourire emplisse ce Ciel et donne aux anges la note initiale et qu'il enseigne au Paradis l'harmonie céleste. Je te regarde et Je te vois telle que tu seras, ô Femme immaculée qui maintenant n'es qu'esprit : l'esprit en qui Je me complais. Je te regarde et donne l'azur de ton regard à la mer et au firmament, la couleur de tes cheveux au grain saint, ta blancheur au lys et ton rose à la rose, semblable à ton épiderme soyeux, les perles sont tes dents minuscules. Je fais les douces fraises en regardant ta bouche, Je mets au gosier des rossignols les notes de ton chant et à la tourterelle ta plainte. En lisant tes futures pensées, en écoutant les battements de ton cœur, Je possède le modèle et le guide de la création. Viens, ma Joie, pour toi les mondes sont comme des amusements jusqu'à ce que tu seras dans ma pensée la lumière dansante, voilà les mondes pour ton sourire, pour toi les guirlandes des étoiles et les colliers d'astres, la lune sous tes pieds gentils, fais-toi une écharpe des étoiles de la voie lactée. Elles sont pour toi, les étoiles et les planètes. Viens et réjouis-toi à la vue des fleurs qui amuseront ton Enfant et feront un oreiller au Fils de ton sein. Viens et contemple la création des troupeaux et des agneaux, celle des aigles et des colombes. Sois-Moi toute proche pendant que Je fais les vasques des mers et des fleuves, que Je dresse les montagnes et les couvre de neige et de forêts, pendant que Je sème les blés et plante les arbres et les vignes, et l'olivier pour toi, ma Pacifique, et la vigne pour toi, mon Sarment qui porteras la Grappe eucharistique. Accours, vole, jubile, Ô ma Belle, et l'univers, qui se crée d'heure en heure, prépare-le à m'aimer, Amoureuse, et qu'il devienne plus beau par ton sourire, Mère de mon Fils, Reine de mon Paradis, Amour de ton Dieu".

Et encore, en voyant l'Erreur et en admirant la Sans-Erreur : "Viens vers Moi, toi qui effaces l'amertume de la désobéissance humaine, de la fornication humaine avec Satan, et de l'humaine ingratitude. Je prendrai avec toi ma revanche sur Satan".

Dieu, le Père Créateur, avait créé l'homme et la femme avec une loi d'amour si parfaite que vous ne pouvez plus en aucune façon en comprendre la perfection. Et vous vous égarez en pensant comment aurait été l'espèce humaine si l'homme ne l'eût pas soumise aux directives de Satan.

Considérez les plantes dans leurs fruits et leurs graines. Obtiennent-elles semences et fruits par suite de fornication et par l'effet d'une fécondation entre cent unions ? Non. De la fleur mâle sort le pollen. Dirigé par un ensemble de lois météoriques et magnétiques, il va vers l'ovaire de la fleur femelle. Celle-ci s'ouvre, le reçoit et produit. Elle ne se souille pas le refusant ensuite, comme vous faites, pour éprouver le lendemain la même sensation. Elle produit. Jusqu'à la nouvelle saison elle ne fleurit pas, et quand elle fleurit c'est en vue de la reproduction.

Considérez les animaux, tous les animaux. Avez-vous jamais vu un mâle et une femelle aller l'un vers l'autre pour un stérile embrassement et une relation impure ? Non. De près ou de loin, en volant ou en rampant, en sautant ou en courant, ils accomplissent le rite de la fécondation sans s'y soustraire en s'arrêtant à la jouissance, mais ils vont jusqu'aux conséquences sérieuses et saintes de la perpétuation de la race, l'unique but. L'homme, demi-dieu par son origine divine d'une grâce que je lui ai donnée entière, devrait accepter uniquement dans le même but l'acte animal qui s'impose, depuis que vous êtes descendus d'un degré dans l'ordre de l'animalité.

Vous n'agissez pas comme les plantes et les animaux. Vous avez eu comme maître Satan, vous l'avez voulu comme maître et le voulez encore. Et les actes que vous faites sont dignes du maître que vous avez voulu. Mais si vous aviez été fidèles à Dieu, vous auriez eu la joie d'avoir des enfants saintement, sans douleur, sans vous livrer à des unions obscènes, indignes, qu'ignorent les animaux eux-mêmes, les animaux sans âme raisonnable et spirituelle.

A l'homme et à la femme pervertis par Satan, Dieu a voulu opposer l'Homme né d'une Femme super sublimée par Dieu, au point d'engendrer sans avoir connu l'homme : Fleur qui engendre Fleur sans besoin de fécondation matérielle, mais qui devient Mère par l'effet d'un seul baiser du Soleil sur le calice inviolé du Lys-Marie.

La revanche de Dieu ! Siffle, ô Satan, ta haine pendant qu'Elle naît. Cette petite fille t'a vaincu ! Avant que tu fusses le rebelle, le tortueux, le corrupteur, tu as déjà été le vaincu et Elle ta victorieuse. Mille armées rangées en bataille ne peuvent rien contre ta puissance. Les armes tombent des mains des hommes contre tes écailles, ô perpétuel corrupteur, et il n'est pas de vent assez fort pour dissiper la puanteur de ton haleine. Et pourtant, ce talon d'enfant, si rose comme l'intérieur d'un camélia rosé, si lisse et délicat que la soie paraît rugueuse en comparaison, qui est si petit qu'il pourrait entrer dans le calice d'une tulipe et se faire de ce satin végétal une chaussure, voilà qu'il t'écrase sans peur et te renferme en ton antre. Voilà que son seul vagissement te met en fuite, toi qui ne redoutes pas les armées, et que son souffle purifie le monde de ta puanteur. Tu es vaincu. Son nom, son regard, sa pureté sont: lance, foudre et pierre qui te transpercent, te clouent par terre, te renferment dans ta tanière infernale, ô Maudit, qui as enlevé à Dieu la joie d'être Père de tous les hommes créés!

C'est inutilement désormais que tu les as corrompus, ceux qui avaient été créés dans l'état d'innocence, en les portant à s'unir et à concevoir au travers de détours luxurieux, privant Dieu, dans sa créature aimée, de leur accorder des enfants selon des règles qui, si elles avaient été respectées, auraient maintenu sur la terre un équilibre entre les sexes et les races, capable d'empêcher les guerres entre les peuples et les malheurs dans les familles.

En obéissant, ils auraient pourtant connu l'amour et ils l'auraient eu. Une possession pleine et tranquille de cette émanation de Dieu, qui du surnaturel descend au naturel pour que la chair aussi en éprouve une joie sainte, elle qui est unie à l'esprit et créée par le Même qui a créé l'esprit.

Maintenant votre amour, ô hommes, vos amours, que sont-ils ? Ils sont ou luxure qui prend les apparences de l'amour, ou peur inguérissable de perdre l'amour du conjoint à cause de sa luxure et des autres. Vous n'êtes jamais plus certains de posséder le cœur de l'époux ou de l'épouse depuis que la luxure a envahi le monde. Et vous tremblez et pleurez et devenez fous de jalousie, assassins parfois, pour venger une trahison, et désespérés en d'autres cas, frappés d'aboulie ou de démence.

Voilà ce que tu as fait, Satan, aux fils de Dieu. Ceux que tu as corrompus auraient connu la joie d'avoir des enfants sans douleur, la joie de venir au jour et de mourir sans crainte. Mais, maintenant, tu es vaincu en une Femme et par la Femme. A partir de cette heure, qui l'aimera retournera à être de Dieu, surmontant tes tentations pour pouvoir conserver sa pureté immaculée. Désormais, ne pouvant être mère sans douleur, les femmes auront son réconfort. Désormais, Elle sera pour les époux un guide et pour les mourants une mère, grâce à laquelle il sera doux de mourir sur ce sein qui les défendra contre toi, Maudit, et contre le jugement de Dieu.

Marie (Valtorta), petite voix (de Dieu), tu as vu la naissance du Fils de la Vierge et la naissance au Ciel de sa Mère. Tu as donc vu qu'en dehors de la faute, la peine de mettre au monde et celle de mourir est inconnue. Mais si à la super-innocente Mère de Dieu a été réservée la perfection des dons célestes, à tous ceux qui, descendant des premiers parents, seraient restés innocents et fils de Dieu, il aurait été donné d'engendrer sans douleur - comme il se devait, pour avoir su s'unir et concevoir sans luxure - et de mourir sans angoisse !

La sublime revanche de Dieu sur la vengeance de Satan a été de porter la perfection de la créature aimée à une super-perfection qui, au moins dans une créature, a neutralisé tout souvenir d'humanité, susceptible de donner accès au poison de Satan. C'est ainsi que, non pas à la suite d'une chaste union humaine, mais par un divin embrassement qui transfigure l'esprit dans l'extase du Feu, est venu au monde le Fils.

La Virginité de la Vierge !... Viens. Médite les profondeurs de cette virginité dont la contemplation donne le vertige de l'abîme ! Qu'est-ce que la pauvre virginité forcée de la femme qu'aucun homme n'a épousée ? Moins que rien. Qu'est-ce que la virginité de celle qui veut être vierge pour être à Dieu mais ne sait l'être que dans son corps, pas dans son esprit en qui elle laisse pénétrer tant de pensées étrangères, et caresse et accepte la caresse de pensées humaines ? Cela commence à être une larve de virginité, mais c'est bien peu de chose encore. Qu'est-ce que la virginité d'une claustrée qui ne vit que de Dieu ? Beaucoup. Mais ce n'est toujours pas une virginité parfaite à l'égard de celle de ma Mère.

Une connivence inconsciente existe toujours, même chez le plus saint : celle-là originelle de l'esprit avec le péché. C'est celle dont le Baptême affranchit. Il en affranchit, mais de même qu'une femme séparée de son époux par la mort ne retrouve pas une virginité totale, ainsi le Baptême ne rend pas cette virginité totale qui était celle de nos premiers parents avant la faute. Une cicatrice persiste, douloureuse, qui ne s'oublie pas et se trouve toujours en situation de ramener une plaie, comme certaines maladies dont périodiquement les virus redeviennent actifs.

Chez la Vierge, il n'y a pas trace de connivence avec la faute. Son âme se manifeste belle et intacte comme quand le Père la pensa, réunissant en Elle toutes les grâces. C'est la Vierge, c'est l'Unique, c'est la Parfaite, c'est la Complète. Telle que pensée, telle qu'engendrée, Elle demeure telle. Elle est couronnée et demeure éternellement. C'est la Vierge. C'est l'abîme de l'intangibilité, de la pureté, de la grâce, qui se perd dans l'Abîme d'ou Elle est jaillie, en Dieu, Intangibilité, Pureté, Grâce absolues au superlatif.

Voici la revanche du Dieu Trine et Un. A l'encontre de toutes les créatures profanées, Il dresse cette Étoile de perfection. Contre la curiosité malsaine, cette Réservée qui se satisfait du seul amour de Dieu. Contre la science du mal, cette sublime Ignorante. En Elle, non seulement ignorance d'un amour avili, non seulement ignorance de l'amour que Dieu avait accordé au couple humain, mais davantage encore. En Elle, c'est l'ignorance d'une fièvre pernicieuse, héritage du péché. En Elle, il n'y a que la sagesse à la fois gelée et incandescente de l'amour divin. Feu qui glace la chair pour en faire un miroir parfait à l'autel où Dieu épouse une Vierge et ne s'avilit pas, parce que sa perfection enveloppe Celle qui est, ainsi qu'il convient à une épouse, d'un degré seulement inférieure à l'Époux, soumise à Lui en tant que Femme, mais comme Lui sans tache."

16- « TU DEVRAIS ETRE LA MERE DU CHRIST »

*(Préparation Livre 1)*

Une toute jeune Marie, une Marie de douze ans au plus. Son petit visage n'a plus la rondeur qui caractérise l'enfance, mais déjà on devine les traits de la femme dans l'ovale qui se dessine. Les cheveux aussi ne tombent plus épars sur la nuque avec leurs boucles légères; mais ils sont rassemblés en deux lourdes tresses d'un or très pâle - ils paraissent mêlés d'argent tellement ils sont clairs - sur les épaules, et descendent jusqu'aux hanches. Le visage est plus réfléchi, plus mûr, bien que ce soit toujours le visage d'une enfant, d'une belle et pure enfant. Elle est toute vêtue de blanc. Elle coud dans une toute petite pièce, petite et toute blanche. De la fenêtre ouverte on découvre l'édifice imposant et central du Temple et puis toute la descente des escaliers des petites cours, des portiques et, au-delà de la muraille d'enceinte, la cité avec ses rues, ses maisons, ses jardins et au fond le sommet bosselé du Mont des Oliviers.

Elle coud et chante à mi-voix, Je ne sais si c'est un chant sacré. Le voici :

**« Comme, en un clair miroir d'eau, une étoile,**

**Tout au fond de mon cœur, brille et se dévoile.**

**Depuis mon enfance elle est en moi toujours**

**Et, avec toute suavité, me guide avec amour.**

**C'est un chant au fond de mon cœur**

**Mais d'où peut-il jamais venir ?**

**O homme tu ne le sais pas.**

**Il vient d'où le Saint repose.**

**Je regarde mon étoile claire**

**Tout en ne voulant pas aucune chose**

**Qui n'est pas même si c'était la plus douce et plus chère.**

**Rien pour moi que sa douce clarté qui est tout à moi. Tu m'as portée du haut des Cieux, Étoile, en un sein maternel.**

**En moi tu vis, à présent, mais au-delà des voiles,**

**Je te vois, glorieuse image du Père.**

**Quand me donneras-tu l'honneur**

**D'être l'humble servante du Sauveur ?**

**Envoie du Ciel, envoie-nous le Messie.**

**Reçois, ô Père Saint, l'offrande de Marie. »**

Marie se tait, sourit et soupire, puis se plie à genoux en prière. Son petit visage n'est que lumière. Le regard levé vers l'azur merveilleux d'un beau ciel d'été, elle semble en attirer sur elle toute la lumière et en être irradiée. Ou, mieux encore, il semble que de l'intérieur, un soleil caché illumine de ses clartés et allume la neige à peine rosée de la chair de Marie et puis se répand sur les choses et sur le soleil qui illumine la terre, en la bénissant et lui promettant tant de bien.

Pendant que Marie va se lever après sa prière d'amour, sur son visage persiste la clarté de l'extase. A ce moment entre la vieille Anne de Phanuel. Elle s'arrête interdite ou, pour le moins, surprise de l'acte et de l'aspect de Marie. Elle l'appelle : « Marie » et l'adolescente se retourne avec un sourire, différent, mais toujours si beau; elle salue : « Anne, la paix pour toi. »

« Tu priais ? Tu n'as jamais assez prié ? »

« La prière me suffirait. Mais je parle avec Dieu. Anne, tu ne peux savoir comme je le sens près de moi. Plus que proche : en mon cœur. Que Dieu me pardonne pareil orgueil, mais je ne me sens jamais seule. Tu vois ? Là, dans cette Maison d'or et de neige, derrière le double Rideau, se trouve le Saint des Saints. Et jamais aucun œil, si ce n'est celui du Souverain Prêtre, ne peut s'arrêter sur le Propitiatoire sur lequel repose la gloire du Seigneur. Mais je n'ai pas besoin de regarder, avec tout le respect de mon âme qui le vénère, ce double Voile brodé que font vibrer les ondes des chants des vierges et des lévites, et qui répand les effluves des précieux encens comme pour en percer l'épaisseur et permettre de voir le Témoignage. Bien sûr que je le regarde ! Ne crains pas que je ne le regarde pas avec respect, comme un fils d'Israël. Ne crains pas que l'orgueil m'aveugle en me faisant penser ce que je te dis maintenant. Je le regarde et il n'y a pas d'humble serviteur du peuple de Dieu qui regarde plus humblement la maison de son Seigneur, plus humblement que moi qui suis convaincue d'être la plus insignifiante de tous. Mais que vois-je ? Un voile. Qu'est-ce que je me représente au delà du Voile ? Un Tabernacle. Et quoi dans le Tabernacle ? Mais si je porte mes regards au fond de mon cœur, je vois Dieu resplendir dans sa gloire d'amour qui me dit : "Je t'aime" et moi, je Lui dis : "Je t'aime" et je me fonds et me renouvelle à chaque battement de mon cœur en ce baiser réciproque...

Je suis au milieu de vous, maîtresses et compagnes bien chères, mais un cercle de flamme m'isole de vous. Dans le cercle: Dieu et moi. Et je vous vois à travers le Feu de Dieu et c'est ainsi que je vous aime... mais, je ne puis pas vous aimer selon la chair ni jamais personne je pourrai aimer selon la chair. Mon seul amour est Celui-là qui m'aime et selon l'esprit. Je connais mon sort. La Loi séculaire d'Israël veut faire de toute vierge une épouse et de toute épouse une mère. Mais moi qui suis soumise à la Loi, j'obéis à la Voix qui me dit : "Je te veux". Vierge je suis et resterai. Comment le pourrai-je ? Cette voix, Invisible Présence près de moi, m'apportera son aide car c'est Elle qui le veut. Je ne crains pas.

Je n'ai plus de père, ni de mère... et il n'y a que l'Éternel qui sache en quelle douleur s'est consumé ce que j'avais d'humain. Ça été une douleur cruelle, plus que cruelle. Maintenant je n'ai plus que Dieu. Je Lui obéis donc aveuglément… Mais je l'aurais fait, contre père et mère, parce que la Voix m'enseigne que qui veut la suivre doit passer au-delà des ordres des parents, amoureuses gardes de ronde autour des murs qui protègent leur enfant mais qui la veulent conduire au bonheur par leur chemin à eux, ne sachant pas qu'il y a d'autres voies qui conduisent à une joie infinie... J'aurais abandonné vêtements et manteau pour suivre la Voix qui me dit : "Viens, ô mon Aimée, ô mon Épouse". J'aurais tout laissé; et les perles de mes larmes, car j'aurai pleuré de devoir désobéir, et les rubis de mon sang, car j'aurais même défié la mort pour suivre la Voix qui appelle, ils leur auraient dit qu'il y a quelque chose de plus grand de l'amour d'un père et d'une mère et plus doux encore : c'est la Voix de Dieu. Mais, maintenant sa volonté m'a dégagée aussi des liens de la piété filiale. D'ailleurs ils ne m'auraient pas tenue captive. Mes parents étaient deux justes et Dieu leur parlait au fond du cœur comme Il me parle à moi. Ils auraient suivi le chemin de la justice et de la vérité. Quand je pense à eux, je les vois dans le repos, auprès des Patriarches, et je hâte par mon sacrifice l'avènement du Messie qui leur ouvrira les portes du Ciel. Sur la terre, c'est moi qui me tiens debout, ou plutôt c'est Dieu qui dirige sa pauvre servante en lui disant ses ordres. Et moi, je les accomplis, car c'est mon bonheur de les accomplir. Quand l'heure sera venue, je dirai à l'époux mon secret... et lui l'accueillera. »

« Mais Marie... quelles paroles trouveras-tu pour le persuader ! Tu auras contre toi l'amour d'un homme, la Loi et la vie. »

« Avec moi j'aurai Dieu… Dieu ouvrira à la lumière le cœur de mon époux… La vie perdra l'aiguillon des sens et deviendra une fleur pure qui exhalera le parfum de la charité. La Loi... Anne ne m'appelle pas blasphématrice, mais je pense que la Loi va changer. Qui le fera, si elle est divine ? Celui qui seul en a le pouvoir : par Dieu. Le temps est proche, plus que vous ne le pensiez, je vous le dis. En lisant Daniel, une grande clarté s'est faite en moi, venant du centre de mon cœur et mon esprit a compris le sens de ses secrètes paroles. Elles seront abrégées, les soixante dix semaines à cause des prières des justes. Il sera changé le nombre des années ? Non. La Prophétie ne ment pas. Mais non pas le cours du soleil, mais celui de la lune est la mesure du temps prophétique. Pour cela je vous dis : "Toute proche est l'heure où on entendra vagir le Fils d'une Vierge".

Oh ! que je voudrais que cette Lumière qui m'aime et qui me dit tant de choses, me dise où est l'heureuse Vierge qui enfantera le Fils de Dieu et le Messie de son Peuple ! Je marcherais pieds nus et je parcourrais la terre. Ni froid, ni gel, ni poussière, ni canicule, ni fauves, ni faim ne m'arrêteraient pour la rejoindre et lui dire : "Accorde à ta servante et à la servante des serviteurs du Christ de vivre sous ton toit. Je tournerai la meule et le pressoir, mets-moi comme esclave à la meule, comme bergère à ton troupeau, à laver les langes de ton Enfant, aux cuisines, aux fours... où tu veux, mais accueille-moi. Que je le voie ! Que j'entende sa voix ! Que j'en reçoive un regard". Et, si elle ne veut pas de moi, mendiante, à sa porte, je vivrai d'aumônes et de railleries sans un toit, exposée au bivouac et aux grandes chaleurs, pour entendre la voix du Messie enfant et l'écho de ses éclats de rire. Et puis, le voir passer... et peut-être un jour recevrai-je de Lui l'aumône d'un pain... Oh ! si la faim me torture l'estomac et si je me sens défaillir après un si long jeûne, je ne mangerai pas ce pain. Je le serrerai comme un sachet de perles contre mon cœur et je le baiserai pour sentir le parfum de la main du Christ et je n'aurai plus ni faim, ni froid, parce que ce contact me donnerait extase et chaleur, extase et nourriture... »

« Tu devrais être la Mère du Christ, toi qui l'aimes à ce point ! C'est pour cela que tu veux rester vierge ? »

« Oh ! non. Je suis misère et poussière. Je n'ose lever le regard vers la Gloire. C'est pour cela que, plus que le double Voile derrière lequel je sais qu'est l'invisible Présence de Jéhovah, j'aime regarder au dedans de mon cœur. Là est le Dieu terrible du Sinaï; ici, en moi, je vois notre Père, un Visage qui resplendit d'amour, qui me sourit et me bénit parce que je suis toute petite comme un oisillon que le vent soulève sans en sentir le poids, et faible comme la tige du muguet sauvage qui ne sait que fleurir et parfumer et n'oppose au vent que la douceur de sa force parfumée et pure. Dieu, mon vent d'amour ! Non, je n'ai pas cette ambition, mais à celui qui naîtra de Dieu et d'une Vierge, au Saint du Très Saint ne peut plaire que ce que au Ciel, il a choisi pour sa Mère, et ce qui sur la terre Lui parle du Père céleste : la Pureté. Si la Loi méditait cela, si les rabbis qui l'ont amplifiée avec toutes les subtilités de leur enseignement, tournaient leurs esprits vers des horizons plus élevés et se plongeaient dans le surnaturel, laissant de côté l'humain et l'utile, oubliant le But suprême de leurs recherches, ils devraient surtout orienter leur enseignement vers la Pureté pour que le Roi d'Israël la trouve à son arrivée. Avec l'olivier du Pacifique, les palmes du Triomphateur, répandez des lys et des lys et des lys;..

Que de Sang devra-t-il répandre pour nous racheter, le Sauveur ! Combien ! Des mille et mille blessures que Isaïe vit sur l'Homme des douleurs, voici que tombe, comme la rosée d'un vase poreux, une pluie de Sang. Qu'il ne tombe pas où il y a profanation et blasphèmes, ce Sang divin, mais dans les calices d'odorante pureté qui l'accueillent et le recueillent pour le répandre sur les malades d'esprit, sur les âmes lépreuses, sur tous ceux qui, pour Dieu, sont morts. Donnez des lys, donnez des lys pour essuyer, avec la blanche robe des purs pétales, la sueur et les larmes du Christ ! Donnez des lys, donnez des lys, pour l'ardeur de sa fièvre de Martyr ! Oh ! Où sera-t-il le Lys qui te porte ? Où, celui qui étanchera ta soif? Où sera-t-il celui qui se teindra de ton Sang et mourra de douleur te voyant mourir ? Où celui qui pleurera sur ton Corps exsangue ? Oh ! Christ ! Oh ! Christ ! Mon Soupir !... » Marie se tait fondue en pleurs, effondrée.

Anne se tait quelque temps, puis de sa voix blanche de femme âgée, émue elle dit : « As-tu autre chose à m'enseigner, Marie ? »

Marie revient à elle. Elle doit croire, dans son humilité que sa maîtresse la blâme et dit : « Oh ! Pardon ! Tu es maîtresse, je suis un pauvre rien, mais cette parole me jaillit du cœur. J'ai beau la surveiller pour ne pas parler. Mais c'est comme un fleuve qui dans son impétuosité croissante, rompt les digues. Je suis prise et voilà, elle est débordée. Ne tiens pas compte de mes paroles et mortifie ma présomption. Les paroles mystérieuses devraient rester dans l'arche secrète du cœur auquel Dieu, par sa bonté, fait bénéficier. Je le sais. Mais elle est si douce cette Invisible Présence que j'en suis toute ivre... Anne, pardonne à ta petite servante ! »

Anne la serre contre son cœur. Tout le vieux visage ridé tremble et brille sous les pleurs. Les larmes s'insinuent entre les rides comme fait l'eau sur un terrain accidenté avant de se transformer en un tremblotant marécage. Mais la vieille maîtresse ne provoque pas le rire : bien plutôt, elle fait naître la plus grande vénération.

Marie est entre ses bras, son petit visage contre la poitrine de la vieille maîtresse... et tout finit ainsi.

17 – « ELLE REVOYAIT TOUT CE QUE SON ESPRIT AVAIT VU EN DIEU »

*(Préparation Livre 1)*

Jésus dit :

« Marie se souvenait de Dieu. Elle rêvait Dieu. Elle croyait rêver. Elle ne faisait que revoir tout ce que son esprit avait vu dans la splendeur du Ciel de Dieu, à l'instant où elle avait été créée pour être unie à la chair conçue sur la terre. Elle partageait avec Dieu, bien que d'une manière très inférieure, comme la justice l'exigeait, une des propriétés de Dieu : celle de se souvenir, de voir et de prévoir par l'attribut d'une intelligence puissante et parfaite parce qu'elle n'était pas blessée par la Faute.

L'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Une des ressemblances réside dans la possibilité pour l'esprit de se souvenir, de voir et de prévoir. Ceci explique la possibilité de lire dans le futur. Cette faculté s'exerce de par le vouloir de Dieu, très souvent d'une manière directe, d'autres fois par un souvenir qui se lève comme le soleil sur une matinée, éclairant un point précis de l'horizon des siècles, déjà observé au sein de Dieu. Ce sont des mystères qui sont trop élevés pour que vous puissiez les comprendre pleinement.

Mais réfléchissez. Cette Intelligence Suprême, cette Pensée qui connaît tout, cette Vue qui voit tout, qui vous a créés d'un acte de sa volonté, et d'un souffle de son amour infini, en vous faisant ses fils par votre origine, ses fils aussi par votre destinée, peut-Elle vous donner une chose qui soit différente de Lui ? Il vous la donne en partie infinitésimale, parce que la créature ne saurait contenir le Créateur. Mais cette participation est complète et parfaite en son infinie petitesse.

Quel trésor d'intelligence Dieu n'avait-il pas donné à l'homme, à Adam ! La faute l'a amoindri, mais mon Sacrifice le rétablit et ouvre les splendeurs de l'Intelligence, ses fleuves, sa science. Oh ! sublimité de l'esprit humain uni par la Grâce à Dieu, partageant avec Lui sa capacité de connaissance !... De l'esprit humain uni par la Grâce à Dieu.

Il n'existe pas d'autre mode de connaissance. Qu'ils le rappellent ceux qui recherchent curieusement des secrets qui dépassent les capacités humaines. Toute connaissance de ce genre qui ne vient pas d'une âme en état de grâce - et elle n'est pas en grâce une âme qui s'oppose à la Loi de Dieu dont les ordres sont bien clairs - ne peut venir que de Satan. Il est difficile qu'elle corresponde à la vérité dans la mesure où elle se réfère aux arguments humains et n'y correspondent jamais dans la mesure où elle se réfère au supra humain, parce que le Démon est le père du mensonge et il entraîne avec lui sur le sentier du mensonge. Il n'y a aucune autre méthode pour connaître le vrai, que celle qui vient de Dieu. Il nous parle et dit ou rappelle à notre mémoire, comme un père rappelle à son fils un souvenir qui a trait à la maison paternelle et nous dit : "Te rappelles-tu quand avec moi tu as fait telle chose, tu as vu ceci, entendu cela ? Te rappelles-tu quand tu as reçu mon baiser à ton départ ? Te rappelles-tu quand tu as vu pour la première fois le soleil éclatant de mon visage sur ton âme vierge sitôt créée et encore pure, parce qu'à peine sortie de Moi, de la souillure qui t'a ensuite amoindri ? Te souviens-tu quand tu as compris dans un battement d'amour de ton cœur, ce que c'est que l'Amour ? Quel est le mystère de notre Être et Procéder ?" Et là, où la capacité limitée de l'homme en état de grâce ne peut parvenir, voilà l'Esprit de Science qui parle et instruit.

Mais pour posséder l'Esprit, il faut la Grâce. Mais, pour posséder la Vérité et la Science, il faut la Grâce. Pour avoir avec soi le Père, il faut la Grâce. C'est la Tente où les Trois Personnes établissent leur demeure, le Propitiatoire sur lequel se pose l'Éternel et parle, non pas de l'intérieur d'une nuée, mais en dévoilant sa Face à son fils fidèle.

Les saints se ressouviennent de Dieu, des paroles entendues dans la Pensée Créatrice, et que la Bonté fait ressusciter en leurs cœurs, pour les élever comme des aigles, dans la contemplation du Vrai, dans la connaissance du Temps.

Marie était la Pleine de Grâce. Toute la Grâce Une et Trine était en Elle. Toute la Grâce Une et Trine la préparait comme Épouse aux Noces, comme Lit Nuptial pour sa Descendance, comme Divine pour sa Maternité et à sa mission. C'est Elle qui ferme le cycle des Prophétesses de l'Ancien Testament, et ouvre celui des "porte-parole de Dieu" dans le Nouveau Testament.

Arche véritable de la Parole de Dieu, en regardant en son sein, éternellement inviolé, Elle découvrait, tracées par le Doigt de Dieu sur son cœur immaculé, les paroles de la Science éternelle et se souvenait, comme tous les saints, de les avoir entendues lorsqu'Elle avait été engendrée avec son esprit immortel par Dieu, Père Créateur de tout ce qui a la vie. Et si Elle ne se rappelait pas tout de sa future mission, c'était pour cette raison qu'en toute perfection humaine Dieu laisse des lacunes, dues à une divine prudence qui est bonté pour sa créature en lui fournissant des occasions de mérites. Seconde Eve, Marie a dû conquérir sa part de mérite pour être la Mère du Christ par sa fidèle, bonne volonté, que Dieu a voulue même de la part de son Christ pour en faire un Rédempteur.

L'esprit de Marie était au Ciel. Son état moral et sa chair sur la terre, et il lui fallait fouler aux pieds la terre et la chair pour rejoindre l'esprit et l'unir à l'Esprit dans un embrassement fécond. »

18 – « DIEU TE DONNERA TON EPOUX ET IL SERA SAINT PUISQUE TU T’ES CONFIEE A DIEU. TU LUI DIRAS TON VŒU »

*(Préparation Livre 1)*

Marie est toujours au Temple. En ce moment elle sort avec les autres vierges du Temple proprement dit.

Il doit y avoir une cérémonie, parce que l'odeur de l'encens se répand dans l'atmosphère toute rouge d'un beau crépuscule. On dirait que l'automne est avancé parce que c'est un ciel doucement mélancolique comme en un mois d'octobre serein qui s'incline sur les jardins de Jérusalem et où le jaune ocre des feuilles qui vont bientôt tomber met des taches jaune-rouge clair dans le vert argenté des oliviers.

La troupe, l'essaim pourrait-on dire des vierges, traverse une petite cour en arrière, monte les gradins, passe un petit portique, entre dans une autre cour moins splendide, carrée, et qui n'a d'autre ouverture que celle par où elles viennent d'entrer. Ce doit être celle qui est destinée à conduire aux petites demeures des vierges employées au Temple, parce que chaque jeune fille se dirige vers sa cellule, comme une colombe vers son nid. On dirait bien un vol de colombes qui se séparent après s'être rassemblées. Beaucoup, je pourrais dire toutes, parlent entre elles avant de se quitter, à voix basses mais joyeuses. Marie se tait. Seulement, avant de se séparer des autres, elle les salue affectueusement et puis se dirige vers sa petite pièce dans un coin à droite.

Elle y est rejointe par une maîtresse qui n'est pas vieille comme Anne de Phanuel, mais déjà âgée. "Marie, le Grand Prêtre t'attend."

Marie la regarde, 1égèrement étonnée mais ne pose pas de questions. Elle répond seulement : "J'y vais, tout de suite."

Je ne sais si la grande salle où elle entre appartient à la maison du Prêtre ou fait partie des appartements des femmes employées au Temple. Je sais qu'elle est vaste, bien éclairée, bien rangée et que Zacharie et Anne de Phanuel s'y trouvent avec le Grand Prêtre magnifiquement vêtu.

Marie, arrivée au seuil, s'incline profondément et n'avance que lorsque le Grand Prêtre lui dit : "Avance, Marie. N'aie pas peur." Marie se redresse et avance lentement, non par manque d'empressement mais d'instinct, par un je ne sais quoi de solennel qui la fait paraître plus femme.

Anne lui sourit pour l'encourager et Zacharie la salue : "La paix à toi, cousine."

Le Pontife l'observe attentivement et, puis, à Zacharie : "Elle est visible en elle la race de David et d'Aaron. Fille, je connais ta grâce et ta bonté. Je sais que chaque jour tu as grandi en science et en grâce aux yeux de Dieu et des hommes. Je sais que la voix de Dieu murmure à ton cœur les plus douces paroles. Je sais que tu es la Fleur du Temple de Dieu et qu'un troisième Chérubin se trouve devant le Témoignage depuis que tu y es. Et je voudrais que le parfum de ta vie continuât de monter avec l'encens à chaque nouvelle journée. Mais la Loi dit d'autres paroles. Tu n'es plus une fillette désormais, mais une femme. Et chaque femme en Israël doit être épouse pour porter son fils au Seigneur. Tu suivras le commandement de la Loi. Ne crains pas, ne rougis pas. J'ai présente à l'esprit ta descendance royale. Déjà te protège la Loi qui ordonne qu'à chaque homme soit donné une femme de sa race. Mais, même si cette prescription n'existait pas, je le ferais pour ne pas porter atteinte à la noblesse de ton sang. Ne connais-tu aucun homme de ta race, Marie, qui puisse être ton époux ?"

Marie lève un visage tout rouge de pudeur. Sur ses cils brille un premier diamant et d'une voix tremblante, elle répond : "Personne."

"Elle ne peut connaître personne car elle est entrée ici toute enfant" dit Zacharie "et la race de David a été trop persécutée et dispersée pour permettre à ses différentes branches de se réunir pour faire une frondaison au palmier royal."

"Alors, nous laisserons le choix à Dieu." Les larmes, jusque là retenues, jaillissent et coulent jusqu'à la bouche tremblante, et Marie jette vers sa maîtresse un regard suppliant.

"Marie s'est promise au Seigneur, pour sa gloire et le salut d'Israël. Ce n'était qu'une petite, à peine capable d'épeler, et déjà elle s'était liée par un vœu..." dit Anne pour lui venir en aide.

"Tes larmes, c'est alors pour cela ? Pas pour résister à la Loi ?"

"Pour cela... pour rien d'autre. Je t'obéis, Prêtre de Dieu."

"Ceci confirme tout ce qui m'a été dit de toi. Depuis combien d'années es-tu vouée à la virginité !"

"Depuis toujours, je crois. Je n'étais pas encore venue au Temple et déjà, je m'étais donnée au Seigneur."

"Mais n'es-tu pas la petite qui, il y a maintenant douze hivers, est venue me demander d'entrer ?"

"C'est moi."

"Et comment peux-tu dire, alors, qu'à ce moment déjà tu appartenais à Dieu ?"

"Si je regarde en arrière, je me retrouve vouée à Dieu... Je ne me souviens pas de l'instant où je suis née, ni comment je commençai à aimer ma mère et à dire à mon père : "O père je suis ta fille"... Mais je me souviens, et je ne sais quand cela a commencé, d'avoir donné mon cœur à Dieu. Peut-être ce fut avec le premier baiser que je sus donner, la première parole que je sus prononcer, le premier pas que je sus faire... Oui, voilà : je crois que mon premier souvenir d'amour, je le trouve dans ma première démarche assurée... Ma maison... ma maison avait un jardin rempli de fleurs... elle avait un verger et des champs... et il y avait là une source au fond, au pied d'un monticule et elle jaillissait d'un rocher creusé qui formait une grotte... elle était pleine d'herbes longues et minces qui descendaient de tous côtés en vertes petites cascades et semblaient pleurer. En effet les petites feuilles légères, le feuillage qui semblait être une broderie, tout portait en suspension des gouttelettes d'eau qui en tombant faisaient entendre un petit, tout petit carillon. Et la source aussi chantait. Et il y avait des oiseaux sur les oliviers et les pommiers qui se trouvaient là, sur la pente, au-dessus de la source et des colombes blanches venaient se laver dans le miroir limpide de la fontaine... Je ne me rappelais pas de tout cela parce que j'avais mis tout mon cœur en Dieu et, hormis mon père et ma mère, aimés de leur vivant ou après leur mort, mon cœur ne s'est attaché à aucun objet terrestre... Mais tu me fais penser, Prêtre... Je dois chercher quand je me suis donnée à Dieu... et ce sont les souvenirs des premières années qui me reviennent...

J'aimais cette grotte, parce que, plus douce que le chant de l'eau et des oiseaux, j'entendais une voix qui me disait : "Viens mon Aimée". J'aimais ces gouttes de diamants sonores parce que j'y voyais le signe de mon Seigneur. Et je me perdais à me dire : "Vois-tu mon âme, comme il est grand, ton Dieu ? Celui qui a fait pour l'aquilon les cèdres du Liban a fait ces folioles qui ploient sous le poids d'un moucheron pour la joie de tes yeux et un tapis pour ton petit pied". J'aimais ce silence des choses pures: la brise légère, l'eau avec ses reflets argentins, la propreté des colombes... J'aimais la paix qui veillait sur la petite grotte semblant retomber des pommiers et des oliviers, tantôt en fleurs et tantôt chargés de fruits précieux... Et, je ne sais, il me semblait que la voix me disait à moi, oui, c'était bien à moi : "Viens, toi, olive magnifique; viens toi, douce pomme; viens toi, fontaine scellée; viens toi, ma colombe"... Doux est l'amour du père et de la mère... douce était leur voix qui m'appelait... mais cette voix ! Cette voix ! Oh ! Au Paradis terrestre, je pense que c'est ainsi que l'entendit celle qui fut coupable et je ne sais comment elle put préférer un sifflement à cette voix d'amour, comment elle put désirer une connaissance qui ne fut pas Dieu... Avec mes lèvres qui ne connaissaient encore que le lait maternel, mais avec mon cœur enivré par le miel céleste, j'ai dit alors : "Me voici, je viens. Je suis à Toi. Et nul autre maître n'aura ma chair, hormis Toi, Seigneur, comme mon esprit n'a pas d'autre amour"... Et, en le disant, il me semblait redire des choses déjà dites et accomplir un rite déjà accompli. Il ne me semblait pas étranger l'Époux que j'avais choisi car je connaissais déjà l'ardeur de son amour, ma vue s'était exercée en sa lumière et ma puissance d'aimer s'était développée entre ses bras. Quand ? Je ne sais. Hors de la vie présente, dirais-je, car j'avais le sentiment de l'avoir toujours possédé et que Lui m'a toujours possédée et que j'existe parce que Lui-même m'a voulue, pour la joie de son Esprit et du mien...

Maintenant j'obéis, Prêtre. Mais dis-moi comment je dois agir... Je n'ai plus ni père, ni mère. Toi, sois mon guide."

"Dieu te donnera l'époux, un époux saint puisque tu t'es confiée à Lui. Tu lui diras ton vœu."

"Acceptera-t-il ?"

"Je l'espère. Prie, ô fille, qu'il puisse comprendre ton cœur. Va maintenant, que Dieu t'accompagne toujours."

Marie se retire avec Anne, et Zacharie reste avec le Pontife. C'est ainsi que la vision prend fin.

22 – LES EPOUX ARRIVENT A NAZARETH

*(Préparation Livre 1)*

Le ciel le plus azuré d'un tiède mois de février s'étend sur les collines de Galilée. Les douces collines que dans ce cycle de la Vierge enfant je n'ai jamais vues et dont l'aspect m'est désormais aussi familier que si j'y était née.

La route principale, humide par suite d'une pluie récente, tombée peut-être la dernière nuit, n'est ni poussiéreuse, ni non plus boueuse. Elle est régulière et propre comme une rue de ville et elle se déroule entre deux haies d'aubépines en fleurs. C'est comme une surface neigeuse d'où s'exhale un parfum amer et de bois, coupée par d'énormes groupes de cactus aux feuilles grosses et plates, toutes hérissées d'aiguillons et garnies d'énormes groupes de fruits bizarres poussés sans ordre à l'extrémité des feuilles. Leur forme et leur couleur évoquent toujours en moi les profondeurs marines avec les polypiers, les méduses et autres animaux des fonds marins.

Au-delà des haies - qui servent de limites de propriétés, et qui s'allongent en tous sens, en formant un bizarre dessin géométrique avec des courbes et des angles, des rhombes, des losanges, des carrés, des demi-cercles, des triangles aux angles aigus ou obtus les plus invraisemblables, c'est un dessin tout saupoudré de blanc comme un ruban capricieux qu'on aurait ainsi étendu, pour le plaisir, le long des champs et sur lequel volent, piaulent, chantent, par centaines, des oiseaux de toutes espèces, dans la joie de l'amour et de la construction des nids – au-delà des haies, les champs avec les blés en herbe qui sont déjà plus hauts que ceux de Judée et des prés tout fleuris et sur eux - en réponse aux légères nuées du ciel auxquelles le crépuscule donne des teintes de rose, de lilas clairs, de violettes, de pervenches, d'opale azurée, d'orange corail - par centaines et centaines les nuées des arbres à fruit : blanches, rosés, rouges avec toutes les nuances intermédiaires.

Avec le léger vent du soir, papillonnent et tombent les premiers pétales des arbres en fleurs. On dirait des essaims de papillons à la recherche du pollen sur les fleurs de la campagne. Et d'un arbre à l'autre, des festons de vignes encore dénudées, sauf qu'à leur sommet, là où le soleil tape davantage, c'est l'ouverture innocente, étonnée, palpitante des premières petites feuilles.

Le soleil se couche tranquille dans le ciel si doux dans son azur que la lumière rend encore plus clair et il fait briller au loin les neiges de l'Hermon et d'autres cimes lointaines.

Un char va sur la route. C'est celui qui porte Joseph et Marie avec ses cousins. Le voyage se termine.

Marie regarde, du regard anxieux de qui veut connaître et même reconnaître ce qu'il voit et dont il ne se rappelle pas et elle sourit quand quelque souvenir imprécis revient et s'arrête sur telle et telle chose, sur un point particulier. Élisabeth et avec elle Zacharie et Joseph l'aident à se souvenir en précisant telle ou telle cime, telle ou telle maison. Maisons, désormais, car Nazareth déjà se montre, étendue sur l'ondulation de sa colline.

Frappée à gauche par le soleil couchant, la cité montre ses petites maisons blanches, larges et basses que surmonte une terrasse teintée de rose. Certaines, que le soleil frappe en plein, semblent éclairées par un incendie tant leur façade est rougie par le soleil qui fait briller l'eau des canaux et des puits bas, presque sans parapets, d'où montent les seaux pour la maison et les arrosoirs pour le potager.

Enfants et femmes se mettent sur le bord de la route jetant un coup d’œil dans le char, et saluent Joseph, bien connu. Mais après, ils restent perplexes et intimidés devant les trois autres.

Mais quand on entre dans la cité proprement dite, il n'y a plus ni perplexité, ni crainte. Beaucoup et beaucoup de tout âge se trouvent au début du pays sous un arc rustique de fleurs et de feuillage et à peine le char apparaît de derrière le coude de la dernière maison campagnarde qui échappe à l'alignement, c'est une roulade de cris aigus; les gens agitent des rameaux et des bouquets. Ce sont les femmes, les jeunes filles et les enfants de Nazareth qui saluent l'épouse. Les hommes plus retenus se tiennent en arrière de la haie remuante et bruyante et saluent avec gravité.

Maintenant le char a été découvert avant d'arriver au pays car le soleil n'est plus gênant et permet ainsi à Marie de bien voir la terre natale. Marie apparaît belle comme une fleur. Blanche et blonde comme un ange, elle sourit avec bonté aux enfants qui lui jettent des fleurs et lui envoient des baisers, aux jeunes filles de son âge qui l'appellent par son nom, aux épouses, aux mères, aux vieilles qui la bénissent avec leurs voix chantantes. Elle s'incline devant les hommes et spécialement devant l'un d'eux qui est peut-être le rabbin ou le principal personnage du pays.

Le char avance au pas par la rue principale suivi d'une grande partie de la foule pour laquelle l'arrivée est un événement.

« Voici ta maison, Marie » dit Joseph en indiquant avec le fouet une petite maison qui se trouve exactement au bas d'une ondulation de la colline et qui a, par derrière, un beau et vaste jardin tout en fleurs qui se termine avec un tout petit olivier. Plus loin l'habituelle haie d'aubépine et de cactus marque la limite de la propriété. Les champs, autrefois à Joachim, sont plus loin.

« Il t'est resté peu de chose » dit Zacharie. « La maladie de ton père fut longue et coûteuse. Coûteuses aussi les dépenses pour les réparations, les dégâts faits par Rome. Tu vois, la route a supprimé les trois principales dépendances et la maison a été réduite. Pour l'agrandir sans lourdes dépenses, on a utilisé une partie de la colline qui fait grotte. Joachim y gardait les provisions et Anne ses métiers. Tu feras ce qui te semblera bon. »

« Oh ! que ce soit peu de chose, n'importe ! Cela me suffira toujours. Je travaillerai... »

« Non, Marie. » C'est Joseph qui parle. « C'est moi qui travaillerai. Tu ne feras que les travaux de lingerie, de couture de la maison. Je suis jeune et fort et je suis ton époux. Ne me mortifie pas avec ton travail. »

« Je ferai comme tu veux. »

« Oui, pour cette question, c'est ma volonté. Pour tout le reste, tous tes désirs font loi, mais pas pour cela. »

Ils sont arrivés, le char s'arrête. Deux femmes et deux hommes, respectivement sur les quarante et cinquante ans, sont près de la porte, et avec beaucoup de bambins et de jeunes.

« Dieu te donne la paix, Marie » dit l'homme le plus âgé et une femme aborde Marie, l'embrasse et la baise.

« C'est mon frère Alphée et Marie sa femme et ceux-ci sont leurs fils. Ils sont venus exprès pour te fêter et te dire que leur maison est la tienne, si tu veux » dit Joseph.

« Oui, viens Marie, s'il t'est pénible de vivre seule. La campagne est belle au printemps et notre maison est au milieu des champs en fleurs. Là, tu seras la plus belle fleur » dit Marie de Alphée.

« Je te remercie Marie. Bien volontiers je viendrai. Je viendrai de temps en temps et sans faute pour les noces. Mais je désire tant de voir, de reconnaître ma maison. J'étais toute petite quand je l'ai quittée et j'ai oublié son aspect... Maintenant je le retrouve... et il me semble de retrouver ma mère que j'ai perdue, mon père bien aimé, de retrouver l'écho de leurs paroles et le parfum de leur dernier soupir. Il me semble n'être plus orpheline puisque autour de moi j'ai l'embrassement des murs,... Comprends-moi, Marie. » La voix de Marie trahit son émotion et des larmes perlent à ses cils.

Marie d'Alphée répond : « Comme tu veux, aimée. Je veux que tu me sentes comme une sœur et une amie et un peu aussi une mère parce que je suis de beaucoup plus âgée que toi. »

L'autre femme s'avance : « Marie, je te salue. Je suis Sara, l'amie de ta mère. Je t'ai vue naître. Et voilà Alphée, petit-fils d'Alphée et grand ami de ta mère. Ce que j'ai fait pour ta mère, je le ferai pour toi, si tu veux. Vois-tu ? Ma maison est la plus proche de la tienne et tes champs sont maintenant à nous. Mais, si tu veux venir, tu le peux à toute heure. Nous ferons un passage dans la haie et nous serons ensemble, tout en restant chacun chez soi. Voilà mon mari. »

« Je vous remercie tous et pour tout. De tout le bien que vous avez voulu faire aux miens et que vous voulez me faire. Que vous bénisse le Dieu Tout-Puissant. »

Les lourdes caisses sont déchargées et portées à la maison. On entre, et je reconnais la petite maison de Nazareth, telle qu'elle est plus tard, dans la vie de Jésus.

Joseph prend Marie par la main - geste habituel - et il entre ainsi. Sur le seuil, il lui dit : « Et à présent, sur ce seuil, je veux de toi une promesse. Que n'importe quelle chose survienne ou qui t'arrive, tu n'aies d'autre ami, d'autre aide vers qui te tourner que vers Joseph et que, pour aucun motif tu n'aies à t'enfermer dans ta peine. Je suis tout entier à ta disposition, rappelle-toi et ce sera là ma joie de rendre heureux ton chemin et, puisque le bonheur n'est pas toujours en notre pouvoir, au moins de te le faire paisible et sûr. »

« Je te le promets, Joseph. » On ouvre portes et fenêtres. Le soleil couchant entre, curieux. Marie, maintenant a quitté le manteau et le voile parce que, sauf les fleurs de myrte, elle a encore le vêtement de noces. Elle sort dans le jardin en fleurs. Elle regarde et sourit et avec toujours sa main dans celle de Joseph, elle fait le tour du jardin. Elle semble reprendre possession d'un lieu perdu.

Et Joseph lui montre ses travaux : « Tu vois, ici, j'ai fait ce trou pour recueillir l'eau de pluie, car ces vignes ont toujours soif. A cet olivier, j'ai coupé les branches les plus vieilles pour le revigorer. J'ai planté ces pommiers parce que deux étaient morts, et là j'ai mis des figuiers. Quand ils auront poussé, ils protégeront la maison d'un soleil trop ardent et des regards curieux. Là est l'ancienne tonnelle, j'ai seulement changé les supports pourris et travaillé avec les ciseaux. Elle donnera beaucoup de raisin, j'espère. Et là, regarde » et, tout fier, il la conduit vers la pente qui se dresse au dos de la maison et qui fait la limite du verger, « et là, j'ai creusé une petite grotte et l'ai étayée, et quand ces petites plantations auront grandi, elle sera à peu près aussi grande que celle que tu avais. Il n'y a plus la source... mais j'espère amener un filet d'eau. Je travaillerai pendant les longues soirées d'été quand je viendrai te voir ... »

« Mais, comment ? » dit Alphée. « Vous ne faites pas les noces cet été ? »

« Non, Marie désire filer les draps de laine, unique chose qui manque au trousseau. Et j'en suis heureux. Elle est si jeune, Marie, qu'il n'y a pas d'importance qu'elle attende un an ou plus. En attendant, elle s'habitue à la maison... »

« Ah ! tu as toujours été un peu différent des autres et tu l'es encore maintenant. Je me demande qui n'aurait pas hâte d'avoir pour femme une fleur comme Marie et toi, tu attends des mois !... »

« Joie longuement attendue, joie plus intensément goûtée » répond Joseph avec un fin sourire.

Le frère hausse les épaules et demande : « Et alors quand penses-tu aux noces ? »

« Quand Marie prendra ses seize ans. Après la fête des Tabernacles. Elles seront douces les soirées d'hiver pour les nouveaux époux !... » Et il sourit encore, en regardant Marie. Un sourire d'entente secrète et pleine de douceur, d'une consolante chasteté fraternelle. Puis il reprend son tour : « Ici, c'est la pièce dans la butte. Si tu veux, j'en ferai mon atelier quand je viendrai. Elle communique mais n'est pas dans la maison. Ainsi il n'y aura ni bruit ni désordre. Si pourtant tu veux autrement... »

« Non, Joseph, ça va très bien ainsi. » On rentre à la maison et on allume les lampes.

« Marie est fatiguée » dit Joseph. « Laissons-la tranquille avec les cousins. »

Tous saluent et s'en vont. Joseph reste encore quelques minutes et parle à Zacharie à voix basse. « Ton cousin te laisse Elisabeth quelque temps, es-tu contente ? Moi, oui, parce qu'elle t'aidera à... devenir une parfaite maîtresse de maison. Avec elle, tu pourras disposer toutes choses à ton goût et ranger le mobilier et je viendrai tous les soirs t'aider. Avec elle, tu pourras te procurer la laine et tout ce qu'il faut. C'est moi qui réglerai les dépenses.

Souviens-toi que tu as promis de t'adresser à moi pour tout. Adieu, Marie. Dors ton premier sommeil de dame, dans cette maison qui est à toi, et que l'ange de Dieu te le rende paisible. Que le Seigneur soit toujours avec toi. »

« Adieu Joseph, que toi aussi tu sois sous l'aile de l'ange de Dieu. Merci, Joseph. Pour tout. Autant que je le puis, mon amour répondra au tien. » Joseph salue les cousins et sort. En même temps la vision cesse.

23 – L’ANNONCIATION

*(Préparation Livre 1)*

Voici ce que je vois : Marie, une très jeune adolescente - quinze ans au plus à la voir - est dans une petite pièce rectangulaire. Une vraie chambre de jeune fille.

Contre le plus long des deux murs, se trouve le lit : une couchette basse, sans rebords, couverte de nattes ou de tapis. On les dirait étendus sur une table ou une claie à roseaux. Ils sont en effet rigides et ne forment pas de courbes comme il arrive sur nos lits. Sur l'autre mur, une étagère avec une lampe à huile, des rouleaux de parchemin, un travail de couture soigneusement plié que l'on dirait de la broderie. A côté, vers la porte qui est ouverte sur le jardin, mais couverte d'un rideau qu'un vent léger remue, est assise sur un tabouret bas la Vierge.

Elle file du lin très blanc et doux comme de la soie. Ses petites mains, un peu moins claires que le lin, font tourner agilement le fuseau. Le petit visage, jeune est si beau, si beau, légèrement courbé, avec un léger sourire, comme si elle caressait ou suivait quelque douce pensée.

Un profond silence, dans la petite maison et le jardin. Une paix profonde, tant sur le visage de Marie que dans son environnement. La paix et l'ordre. Tout est propre et en ordre ; et le milieu très humble en son aspect et dans l'ameublement, presque comme une cellule, a quelque chose d'austère et en même temps de royal à cause de la netteté et du soin avec lequel sont disposées les étoffes sur le lit, les rouleaux, la lumière, le petit broc de cuivre près de la lumière et, avec dedans un faisceau de branches fleuries, branches de pêchers ou de poiriers, je ne sais, mais ce sont certainement des arbres à fruit avec des fleurs légèrement rosées.

Marie se met à chanter à voix basse et puis elle élève un peu la voix. Ce n'est pas du grand "chant", mais c'est déjà une voix qui vibre dans la petite pièce et où on sent vibrer son âme. Je ne comprends pas les paroles, c'est certainement de l’hébreu. Mais comme elle répète fréquemment : "Jéhovah" je comprends qu'il s'agit de quelque chant sacré, peut-être un psaume. Peut-être Marie se rappelle les cantiques du Temple et ce doit être un doux souvenir car, elle pose sur son sein les mains qui tiennent le fil et le fuseau et elle lève la tête en l'appuyant en arrière sur le mur; son visage brille de vives couleurs et ses yeux, perdus dans je ne sais quelle douce pensée, sont rendus plus luisants par des pleurs retenus mais qui les font paraître plus grands. Et pourtant ses yeux rient, sourient à une pensée qu'ils suivent et l'abstraient de ce qui l'entoure. Le visage de Marie émerge du vêtement blanc et très simple, rosé et encadré par les tresses qu'elle porte comme une couronne autour de la tête. On dirait une belle fleur.

Le chant se change en une prière : "Seigneur, Dieu Très-Haut, ne tarde pas d'envoyer ton Serviteur pour apporter la paix sur la terre. Suscite le temps favorable et la vierge pure et féconde pour l'avènement de ton Christ. Père, Père Saint, accorde à ta servante d'offrir sa vie dans ce but. Accorde-moi de mourir après avoir vu ta Lumière et ta Justice sur la terre et d'avoir vu, accomplie, la Rédemption. O Père Saint, envoie à la terre ce qui a fait soupirer les Prophètes. Envoie à ta servante le Rédempteur. Qu'à l'heure où se terminera ma journée, s'ouvre pour moi ta demeure parce que ses portes auront déjà été ouvertes par ton Christ, pour tous ceux qui ont espéré en Toi. Viens, viens, ô Esprit du Seigneur.

Viens vers tes fidèles qui t'attendent. Viens, Prince de la Paix !..." Marie reste ainsi hors d'elle-même...

Le rideau remue plus fort, comme si quelqu'un, par derrière faisait un courant d'air ou le secouait pour l'écarter. Et une lumière blanche de perle, associée à l'argent pur, rend plus clairs les murs légèrement jaunes, plus vives les couleurs des étoffes, plus spirituel le visage levé de Marie. Dans la lumière, et sans que la tenture soit écartée sur le mystère qui s'accomplit - même elle ne remue plus : elle pend absolument rigide contre les montants, comme si c'était un mur qui isole l'intérieur de l'extérieur - dans cette lumière se prosterne l'Archange.

Il doit nécessairement prendre un aspect humain. Mais cet aspect transcende l'humain. De quelle chair est formée cette figure très belle et fulgurante ? De quelle substance Dieu l'a-t-elle matérialisée pour la rendre sensible aux sens de la Vierge ? Seul Dieu peut posséder ces substances et s'en servir si parfaitement. C'est un visage, c'est un corps, ce sont des yeux, une bouche, des cheveux et des mains comme les nôtres, mais ce n'est pas notre opaque matière. C'est une lumière qui a pris la couleur de la chair, des yeux, de la chevelure, des lèvres, une lumière qui se meut et sourit et regarde et parle.

"Salut, Marie, pleine de Grâce, salut !" La voix est un doux accord comme de perles qui tombent sur un métal précieux.

Marie tressaille et baisse les yeux. Et elle tressaille davantage quand elle voit cette créature de lumière agenouillée à un mètre environ de distance d'elle, les mains croisées sur la poitrine la regardant avec un infini respect.

Marie se dresse debout et se serre contre le mur. Elle devient pâle, puis rouge. Son visage exprime étonnement, effarement. Elle serre inconsciemment les mains sur son sein, en les cachant sous ses longues manches. Elle se courbe presque pour cacher le plus possible son corps. Une attitude de suave pudeur.

"Non. Ne crains pas. Le Seigneur est avec Toi ! Tu es bénie entre toutes les femmes."

Mais Marie continue à craindre. D'où est venu cet être extraordinaire ? Est-ce un envoyé de Dieu ou du Trompeur ?

"Ne crains pas, Marie !" répète l'Archange. "Je suis Gabriel, l'Ange de Dieu. Le Seigneur m'a envoyé vers Toi. Ne crains pas parce que tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Et maintenant, tu vas concevoir dans ton sein et enfanteras un Fils et tu Lui donneras comme nom "Jésus". Il sera grand. On l'appellera le Fils du Très- Haut (et il le sera en réalité) et le Seigneur Dieu Lui donnera le trône de David son père et il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son Règne n'aura jamais de fin. Comprends, ô sainte Vierge, aimée du Seigneur, sa Fille bénie, appelée à être la Mère de son Fils, quel Fils tu engendreras."

"Comment cela peut-il se faire si je ne connais point d'homme ? Est-ce que le Seigneur Dieu n'accueille pas l'offrande de sa servante et ne me veut pas vierge par amour pour Lui ?"

"Non, ce ne sera pas par œuvre d'homme que tu seras Mère, ô Marie. Tu es l'éternelle Vierge, la Sainte de Dieu. L'Esprit Saint descendra sur Toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. Pour cela, on appellera Saint celui qui naîtra de toi, Saint et Fils de Dieu. Tout est possible au Seigneur notre Dieu. Élisabeth, stérile, a conçu dans sa vieillesse un fils qui sera le Prophète de ton Fils, celui qui Lui préparera le chemin. Le Seigneur lui a enlevé son opprobre et son souvenir restera parmi les peuples, uni à ton nom, comme le nom de sa créature à celui de ton Saint, et jusqu'a la fin des siècles, les nations vous proclameront bienheureuses pour la grâce du Seigneur venue jusqu'à vous et jusqu'à toi spécialement, venue aux nations par ton intermédiaire. Élisabeth en est à son sixième mois et le poids qu'elle porte fait monter en elle la joie et la fera monter davantage quand elle connaîtra ta propre joie. Rien n'est impossible à Dieu, Marie, pleine de Grâce. Que dois-je dire à mon Seigneur ? Ne te laisse pas troubler par aucune pensée. Le Seigneur veillera sur tes intérêts si tu te fies à Lui. Le monde, le Ciel, l'Éternel attendent ta parole !"

Marie, croisant à son tour ses mains sur sa poitrine et se courbant en une profonde inclination dit : "Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon sa parole."

L'Ange étincelle de joie. Il adore, parce que certainement il voit l'Esprit de Dieu s'abaisser sur la Vierge, toute courbée dans son consentement. Puis il disparaît, sans remuer la tenture qu'il laisse tirée sur le Mystère saint.

24 – LA DESOBEISSANCE DE LA PREMIERE EVE.

*(Préparation Livre 1)*

Jésus dit :

« Ne lit-on pas dans la Genèse que Dieu donna à l'homme la domination sur tout, sauf sur Dieu et les anges ses ministres ? N'y lit-on pas qu'Il fit la femme pour être la compagne de l’homme pour partager sa joie et sa maîtrise sur tous les êtres vivants ? N'y lit-on pas qu'ils pouvaient manger de tout sauf des fruits de l'arbre de la science du Bien et du Mal ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui est sous-entendu dans ces paroles "qu'il domine" ? Qu'est-ce qu'il y avait dans l'arbre de la science du Bien et du Mal ? Vous êtes-vous jamais demandé cela, vous qui cherchez tant de choses inutiles et ne savez pas demander à votre âme les vérités célestes ?

Votre âme, si elle était vivante, vous le dirait, elle qui, quand elle est en état de grâce est comme une fleur entre les mains de votre ange, elle qui, quand vous êtes en état de grâce ressemble à une fleur qui reçoit le baiser du soleil, rafraîchie par la rosée, par l'action de l'Esprit Saint qui la réchauffe et l'éclaire, l'arrose et l'embellit par des lumières célestes. Que de vérités vous dirait votre âme si vous saviez converser avec elle, si vous l'aimiez comme ce qui vous donne la ressemblance avec Dieu qui est Esprit, comme votre âme est esprit. Quelle grande amie vous auriez en votre âme si vous l'aimiez au lieu de la haïr jusqu'à la tuer. Quelle grande et sublime amie avec laquelle vous pourriez parler des choses du Ciel, vous qui êtes si avides de parler et vous vous dégradez l'un l'autre avec vos amitiés. Ces amitiés, si elles ne sont pas indignes - ce qui arrive parfois - sont cependant à peu près toujours inutiles, ne donnant occasion de s'exprimer qu'à un flot de paroles vaines et nuisibles, et toujours toutes terrestres.

N'ai-je pas dit : "Qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure" ? L'âme en état de grâce possède l'amour, et possédant l'amour, elle possède Dieu, c'est-à-dire le Père qui la conserve, le Fils qui la gouverne, l'Esprit qui l'éclaire. Elle possède donc la Connaissance, la Science, la Sagesse. Elle possède la Lumière. Pensez donc quelles conversations sublimes pourrait lier votre âme avec vous. Ce sont elles qui ont rempli le silence des prisons, le silence des cellules, le silence des ermitages, le silence d'infirmes pieux. Ce sont elles qui ont réconforté les prisonniers dans l'attente du martyre, les cloîtrés à la recherche de la Vérité, les solitaires aspirant à une connaissance anticipée de Dieu, les infirmes à l'acceptation, mais que dis-je, à l'amour de leur croix.

Si vous saviez également interroger votre âme, elle vous dirait la signification vraie, exacte, vaste comme le monde, de cette parole pour "qu'il domine", et qui est celle-ci : "Pour que l'homme domine sur tout. Sur tous ses trois états. L'état inférieur, animal. L'état intermédiaire, moral. L'état supérieur, spirituel. Et que tous les trois l'inclinent à une seule fin : posséder Dieu". Le posséder en le méritant avec cette domination absolue qui tient assujetties toutes les forces du moi et les fait servantes de cet unique but : mériter de posséder Dieu. Elle vous dirait que Dieu avait interdit la connaissance du bien et du mal, parce que le bien, Il l'avait accordé gratuitement à ses créatures, et le mal, Il ne voulait pas que vous le connaissiez, parce que c'est un fruit doux au palais, mais qui, descendu avec son suc dans le sang, y apporte une fièvre qui tue et produit une soif ardente, si bien que plus on en boit de ce suc mensonger et plus on en a soif.

Vous objecterez : "Et pourquoi l'y a-t-il mis" ? Et pourquoi ?  Parce que le mal est une force qui est née d'elle-même, spontanée comme certains maux qui s'attaquent aux corps les plus sains.

Lucifer était un ange, le plus beau des anges. Esprit parfait inférieur à Dieu seulement. Et pourtant, dans son être de lumière naquit une vapeur d'orgueil qu'il ne dissipa pas, mais au contraire, il la condensa en la couvant. De cette incubation est né le Mal. il existait avant que l'homme existât. Dieu avait précipité hors du Paradis le maudit qui avait couvé le Mal qui avait souillé le Paradis. Mais il est resté l'éternel incubateur du Mal et, ne pouvant plus souiller le Paradis, il a souillé la terre.

Cette plante symbolique sert à démontrer cette vérité. Dieu avait dit à l'homme et à la femme : "Vous connaissez toutes les lois et les mystères de la création. Mais n'usurpez pas mon droit d'être le Créateur de l'homme. Pour propager la race humaine, il suffira mon amour qui circulera en vous, et sans luxure, par le seul mouvement de la charité, il suscitera les nouveaux Adams de la race humaine. Je vous donne tout. Je ne me réserve que ce mystère de la formation de l'homme".

Satan a voulu enlever à l'homme cette virginité de l'intelligence, et avec sa langue de serpent a flatté et caressé les membres et les yeux d'Ève en produisant des réflexes et une excitation que les premiers parents ne connaissaient pas parce que la malice ne les avait pas empoisonnés.

Ève "vit". Et en voyant, elle voulut essayer : C'était l'éveil de la chair. Oh ! si elle avait appelé Dieu ! Si elle avait couru Lui dire : "Père, je suis malade. Les caresses du serpent ont excité le trouble en moi", le Père l'aurait purifiée et guérie de son souffle qui, comme il lui avait infusé la vie, il pouvait lui infuser une nouvelle innocence en lui faisant oublier le poison du serpent et même en mettant en elle l'horreur du serpent, comme ceux qui, attaqués par un mal, en ont été guéris et conservent envers ce mal une instinctive répugnance. Mais Ève ne va pas au Père. Elle se dirige vers le Serpent. Cette sensation lui est douce. "En voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, beau pour les yeux, gracieux à voir, elle le cueillit et en mangea".

Et "elle comprit". Désormais la malice était descendue en ses entrailles avec sa morsure. Elle vit avec des yeux nouveaux et entendit avec des oreilles nouvelles les mœurs et les voix des brutes. Et les désira d'un désir fou. Elle commença seule le péché. L’acheva avec son compagnon. Voilà pourquoi sur la femme pèse une condamnation plus grande.

C'est par elle que l'homme est devenu rebelle à Dieu et qu'il a connu la luxure et la mort. C'est par elle qu'il n'a plus su dominer ses trois règnes : de l'esprit, parce qu'il a permis que l'esprit désobéisse à Dieu; de la conduite morale, parce qu'il a permis que les passions le dominent; de la chair, parce qu'il l'a rabaissée au niveau des lois instinctives des brutes. "Le Serpent m'a séduite" dit Ève. "La femme m'a offert le fruit et j'en ai mangé" dit Adam. Et la triple concupiscence s’attache alors aux trois règnes de l'homme.

Il n'y a que la Grâce qui puisse réussir à ralentir l'étreinte de ce monstre impitoyable. Et si elle est vivante, très vivante, maintenue toujours plus vivante par la volonté du fils fidèle, elle arrive à étrangler le monstre et à n'avoir plus rien à craindre. Plus de tyrans intérieurs: à savoir, de la chair et des passions. Plus de tyrans extérieurs: le monde et les puissants du monde. Plus de persécutions. Plus de mort. C'est comme dit l'apôtre Paul: "Je ne crains aucune de ces choses, et je ne tiens pas à ma vie plus qu'à moi-même, mais uniquement pour que j'accomplisse ma mission et le ministère reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'Évangile de la Grâce de Dieu ". »

25 – LA NOUVELLE EVE A PRATIQUE L’OBEISSANCE EN TOUTES OCCASIONS.

*(Préparation Livre 1)*

Marie dit :

« Dans la joie - parce que, lorsque j'ai compris la mission à laquelle Dieu m'appelait, je fus remplie de joie - mon cœur s'ouvrit comme un lys fermé et il s'en épancha le sang qui fut le terrain pour le Germe du Seigneur.

**Joie d'être mère.**

Je m'étais consacrée à Dieu dès le premier âge car la lumière du Très-Haut avait mis pour moi en pleine lumière la cause du mal du monde et j'avais voulu, pour autant que c'était en mon pouvoir, effacer de moi l'empreinte de Satan. Je ne savais pas que j'étais sans tâche. Je ne pus penser que je l'étais. La seule pensée de ce privilège aurait été présomption et orgueil. Née en effet de procréateurs humains, il ne m'était pas permis de penser que c'était moi l'Élue appelée à être la Sans Tâche. L'Esprit de Dieu m'avait instruite sur la douleur du Père devant la corruption d'Ève qui avait voulu s'avilir et, de créature de grâce, descendre au niveau des créatures inférieures. Je portais en moi le désir d'adoucir cette douleur en élevant ma chair à une pureté angélique avec la volonté de me garder inviolée dans mes pensées, mes désirs et dans les relations humaines. Seulement pour Dieu, les battements de mon cœur, seulement pour Lui, mon être tout entier. Mais si je n'avais pas en moi la fièvre brûlante de la chair, il y avait pourtant encore en moi le sacrifice de ne pas être mère.

La maternité, exempte de tout ce qui maintenant l'avilit, avait été aussi accordée à Ève par le Père Créateur : Douce et pure maternité, sans pesanteur des sens ! J'en ai eu l'expérience. De combien s'est appauvrie Ève en renonçant à cette richesse ! Plus que de l'immortalité. Et que cela ne vous paraisse pas exagération. Mon Jésus, et moi avec Lui, sa Mère, avons connu la langueur de la mort. Moi, la douce langueur où, épuisée, je me suis endormie, Lui, l'atroce langueur du condamné à mort. A nous donc aussi est venue la mort. Mais la maternité sans violation d'aucune sorte est venue à moi seule, Eve nouvelle, afin que je puisse dire au monde de quelle douceur aurait été le sort de la femme appelée à devenir mère sans souffrance dans sa chair. Et le désir de cette maternité pure pouvait exister et existait de fait dans la Vierge qui était toute à Dieu, car cette maternité est la gloire de la femme.

Si vous pensez ensuite en quel honneur était tenue la femme devenue mère, chez les Israélites, vous pouvez encore mieux apprécier le sacrifice que j'avais consenti en acceptant par mon vœu, cette privation. Maintenant à sa servante, l'Éternelle Bonté faisait ce don sans m'enlever la candeur dont j'avais été revêtue pour être une fleur sur son trône. Et moi, j'en ai éprouvé une suave jubilation d'avoir la double joie d'être mère d'un homme et d'être la Mère de Dieu.

**Joie d'être Celle par laquelle la paix ressoudait ensemble le Ciel et la terre.**

Oh ! Avoir désiré cette paix, pour l'amour de Dieu et du prochain et savoir que c'était par mon intermédiaire à moi, pauvre servante du Puissant, qu'elle venait au monde ! Dire : "Oh ! Hommes ne pleurez plus. Je porte en moi le secret qui vous rendra heureux. Je ne puis vous le dire parce qu'il est scellé en moi, en mon cœur, comme est renfermé en mon sein inviolé le Fils de Dieu. Mais déjà je vous l'apporte parmi vous, mais chaque heure qui passe rapproche le moment où vous le verrez et connaîtrez son Nom saint".

**Joie d'avoir donné la joie à Dieu : joie de croyante pour son Dieu rendu heureux.**

Oh ! avoir enlevé au cœur de Dieu l'amertume de la désobéissance d'Ève et l'orgueil d'Ève, de son incrédulité ! Mon Jésus a fait comprendre de quelle faute le premier Couple s'est souillé. J'ai annulé cette faute, refaisant à rebours, ces étapes de sa descente.

Le commencement de la faute se trouva dans la désobéissance : "Ne mangez pas et ne touchez pas à cet arbre" avait dit Dieu. L'homme et la femme, les rois de la création, qui pouvaient toucher à tout, manger de tout, excepté de cet arbre parce que Dieu voulait que seuls les anges leur fussent supérieurs, eux ne tinrent pas compte de sa défense.

L'arbre : le moyen pour mettre à l'épreuve l'obéissance de ses fils. Qu'est-ce que l'obéissance aux commandements de Dieu ? C'est le bien, car Dieu ne commande que le bien. Qu'est ce que la désobéissance ? C'est le mal, car elle met dans l'âme les sentiments de rébellion, terrain propice au travail de Satan.

Eve s'approche de l'arbre qu'elle aurait dû fuir pour en recevoir le bien, mais dont le voisinage, au contraire, lui en a donné le mal. Elle y va, entraînée par la curiosité puérile de voir ce qu'il avait de spécial, et par l'imprudence qui lui fait juger inutile le commandement de Dieu, car elle est forte et pure, la reine de l'Eden où tout lui est soumis, où rien ne pourra lui faire du mal. Sa présomption sera sa ruine, la présomption qui est déjà le levain de l'orgueil.

Auprès de la plante, elle trouve le Séducteur. A son inexpérience, à sa candide inexpérience de vierge, à la faiblesse de son inexpérience, ilchante la chanson du mensonge. "Tu crois qu'il y a du mal ? Non. Dieu te l'a dit parce qu'il veut vous garder esclaves de son pouvoir. Vous croyez être rois ? Vous n'êtes même pas libres comme l'est la bête fauve. A elle, il a accordé d'aimer d'un vrai amour. Pas à vous. A elle, il a permis d'être créatrice comme Dieu. Elle engendre des fils et voit grandir à souhait sa famille. Pas vous. A vous cette joie est refusée. A quoi bon donc vous avoir fait homme et femme si vous devez vivre ainsi ? Soyez des dieux. Vous ne connaissez pas la joie d'être deux en une seule chair et d'en créer une troisième et davantage. Ne croyez pas aux promesses de Dieu de jouir de votre postérité en voyant vos fils créer de nouvelles familles, vous quitter pour être pères et mères. Il vous a donné un semblant de vie. La vie réelle c'est de connaître les lois de la vie. C'est alors que vous serez semblables à des dieux et que vous pourrez dire à Dieu : 'Nous sommes tes égaux' ".

Et la séduction se poursuivit parce que Ève n'eut pas la volonté de la repousser, mais plutôt de la suivre et de connaître ce qui n'appartenait pas à l'homme. Voilà que l'arbre défendu devient pour la race, réellement mortel, parce qu'à ses branches pend le fruit de l'amer savoir qui vient de Satan. Et la femme devient femelle et avec le levain de connaissance satanique au cœur, s'en va corrompre Adam. La chair ainsi avilie, les mœurs corrompues, l'esprit dégradé, ils connurent la douleur et la mort de l'esprit privé de la Grâce et de la chair privée de l'immortalité. Et la blessure d'Ève engendra la souffrance qui ne disparaîtra qu'à la mort du dernier couple sur la terre.

J'ai parcouru à rebours le chemin des deux pécheurs. J'ai obéi. En toutes circonstances j'ai obéi. Dieu m'a demandé d'être vierge. J'ai obéi. Après avoir aimé la virginité qui me faisait pure comme la première des femmes avant qu'elle ne connût Satan, Dieu me commanda d'être épouse. J'ai obéi, relevant le mariage à ce degré de pureté où il était dans la pensée de Dieu quand il avait créé les deux premiers parents. Convaincue d'être destinée à la solitude dans le mariage et au mépris du prochain pour ma stérilité sainte, alors Dieu me demanda d'être Mère. J'ai obéi. J'ai cru que cela serait possible et que cette parole venait de Dieu parce qu'en l'écoutant, j'étais inondée de paix.

Je n'ai pas pensé : "Je l'ai mérité". Je ne me suis pas dit : "Maintenant le monde m'admirera parce que je suis semblable à Dieu en créant la chair de Dieu". Non. Je me suis anéantie dans l'humilité. La joie a jailli dans mon cœur comme une tige de rose fleurie. Mais elle se garnit tout de suite d'épines aiguës et je fus étreinte, enveloppée par la douleur comme les branches autour desquelles s'enroulent les liserons. La douleur de la douleur de l'époux: c'est le pressoir au sein de la joie. La douleur de la douleur de mon Fils : voilà les épines au milieu de ma joie. Ève voulut la jouissance, le triomphe, la liberté. J'acceptai la douleur, l'anéantissement, l'esclavage. Je renonçai à ma vie tranquille, à l'estime de l'époux, à ma propre liberté. Je ne me réservai rien.

Je devins la Servante du Seigneur dans ma chair, dans ma conduite, dans mon esprit, me fiant à Lui, non seulement pour la conception virginale, mais pour la défense de mon honneur, la consolation de mon époux, pour le moyen de le porter à la sublimation du mariage, de façon à faire de nous ceux qui rendent à l'homme et à la femme leur dignité perdue. J'ai embrassé la volonté du Seigneur, pour moi, pour mon époux, pour ma Créature. J'ai dit : "Oui" pour nous trois, certaine que Dieu n'aurait pas menti à sa promesse de me secourir dans ma douleur d'épouse qui voyait qu'on la jugeait coupable, de mère qui voyait qu'elle engendrerait pour livrer son Fils à la douleur.

"Oui" j'ai dit. Oui. Cela suffit. Ce "oui" a annulé le "non" d'Ève à l'ordre de Dieu. "Oui, Seigneur, comme tu veux. Je connaîtrai ce que tu veux. Je vivrai comme tu veux. Je jouirai si tu le veux. Je souffrirai pour ce que tu veux. Oui, toujours oui, mon Seigneur, depuis le moment où ton rayon me fit Mère jusqu'au moment où tu m'as appelée à Toi. Oui, toujours oui. Toutes les voix de la chair, toutes les inclinations de ma sensibilité, sous le poids de ce oui perpétuel qui est à moi. Et comme au-dessus d'un piédestal de diamant, mon esprit à qui manque les ailes pour voler vers Toi, mais qui est le maître de tout mon moi dompté et asservi pour te servir dans la joie, pour te servir dans la douleur. Mais, souris, ô Dieu. Et sois heureux. La faute est vaincue. Elle est enlevée, elle est détruite. Elle gît sous mon talon. Elle est lavée dans mes larmes, détruite par mon obéissance. De mon sein naîtra l'Arbre nouveau. Il portera le Fruit qui connaîtra tout le mal pour l'avoir souffert en Lui-même, et donnera tout le bien. A Lui pourront venir les hommes et je serai heureuse s'ils le cueillent, même sans penser qu'il naît de moi. Pour que l'homme se sauve et que Dieu soit aimé, qu'on fasse de sa servante ce que l'on fait de la terre où un arbre se dresse: une marche pour monter".

26 – ENCORE UN MOT D’EXPLICATION SUR LE PECHE ORIGINEL

*(Préparation Livre 1)*

Jésus dit :

« La parole de ma Mère devrait dissiper toute hésitation même dans la pensée de ceux qui s'embrouillent le plus dans les formules.

J'ai dit : "Arbre métaphorique". Je dirai maintenant : "Arbre symbolique". Peut-être vous comprendrez mieux. Le symbole en est clair : d'après la façon dont les deux fils de Dieu se comporteraient par rapport à elle, on comprendrait si leurs tendances iraient vers le bien ou vers le mal. Comme l'eau régale qui est la preuve pour l'or et la balance de l'orfèvre qui en donne le poids en carats, cette plante, devenue une "mission" pour le commandement de Dieu par rapport à elle, a donné la mesure de la pureté du métal d'Adam et d'Eve.

J'entends déjà venir votre objection : "N’a-t-elle pas été excessive la condamnation et puéril le moyen employé pour qu'elle se produise ?

Non. Si vous commettiez actuellement cette désobéissance, vous qui avez eu d'eux cet héritage, ce serait moins grave que cela ne l’a été pour eux. Vous, vous êtes rachetés par Moi, mais le venin de Satan reste toujours prêt à resurgir. C'est comme pour certaines maladies dont l'effet n'est jamais complètement neutralisé dans le sang. Eux, les deux premiers parents, étaient en possession de la Grâce sans avoir jamais été déflorés par la Disgrâce. Ils étaient donc plus forts, plus soutenus par la Grâce, source en eux d'innocence et d'amour. Infini était le don que Dieu leur avait fait, bien plus grave par conséquent leur chute en dépit de ce don.

Symbolique aussi le fruit offert et mangé. C'était le fruit d'une expérience qu'ils avaient voulu faire par instigation satanique contre le commandement de Dieu. Je n'avais pas interdit l'amour aux hommes. Je voulais uniquement qu'il fût sans malice. Comme je les aimais d'un amour essentiellement saint; ils devaient s'aimer d'une affection sainte qu'aucune luxure ne vienne souiller.

Il ne faut pas oublier que la Grâce est lumière et que celui qui la possède sait distinguer ce qu'il est utile et bon de connaître. La Pleine de Grâce connut tout parce que la Sagesse l'instruisit, la Sagesse qui est Grâce, et Elle sut se conduire avec sainteté. Ève connaissait donc ce qui lui était bon de connaître. Rien de plus, parce qu'il est inutile de connaître ce qui n'est pas bon. Elle n'eut pas foi dans la parole de Dieu et elle ne fut pas fidèle à sa promesse d'obéissance. Elle a cru à Satan, elle a rompu sa promesse, et a voulu savoir ce qui n'était pas bon, et elle l'aima sans remords; l'amour que je lui avais donné si saint, elle en fit une chose corrompue, une chose avilie. Ange tombé, elle s'est roulée dans la boue et l'ordure, alors qu'elle pouvait courir heureuse parmi les fleurs du Paradis Terrestre et voir fleurir autour d'elle sa descendance, comme une plante se couvre de fleurs sans traîner sa frondaison dans le bourbier.

46 – VOYAGE VERS BETHLEEM

*(Préparation Livre 1)*

Je vois une grande route. Il y a une énorme foule. Des ânes qui vont, chargés de meubles et de personnes. Des ânes qui reviennent. Les gens éperonnent leurs montures, et qui va à pied se hâte parce qu'il fait froid.

L'air est pur et sec. Le ciel est serein, mais tout a ce semblant précis des jours de plein hiver. La campagne dépouillée semble plus vaste. Les pâturages ont une herbe courte, brûlée par les vents d'hiver. Sur les pâturages, les troupeaux cherchent un peu de nourriture, et cherchent le soleil qui naît lentement. Ils se serrent l'un contre l'autre parce qu'ils ont froid, eux aussi. Ils bêlent, levant le museau et regardant le soleil comme pour lui dire : « viens vite, qu'il fait froid ! » Le terrain présente des ondulations qui se font de plus en plus nettes. C'est un vrai paysage de collines. Il y a des dépressions herbeuses et des pentes de petites vallées et des crêtes. La route passe au milieu et se dirige vers le sud-est.

Marie est sur son âne gris, toute enveloppée dans un épais manteau. Sur le devant de la selle se trouve ce dispositif déjà vu au voyage vers Hébron et, par-dessus, le coffre avec les objets les plus nécessaires.

Joseph marche à côté, tenant la bride : « Es-tu fatiguée ? » demande-t-il de temps en temps.

Marie le regarde en souriant et dit : « Non. » A la troisième fois, elle ajoute : « C'est toi plutôt qui dois marcher à pied qui serais fatigué. »

« Oh ! Moi, pour moi ce n'est rien. Je pense que si j'avais trouvé un autre âne, tu aurais pu être plus à ton aise et nous aurions pu aller plus vite. Mais, je n'en ai pas trouvé. Tout le monde a besoin de montures, en ce moment. Mais courage ! Bientôt nous serons à Bethléem. Au-delà de cette montagne, c'est Ephrata. »

Ils restent silencieux. La Vierge, quand elle ne parle plus, parait se recueillir en une prière intérieure. Elle sourit doucement à une de ses pensées et tout en ayant les yeux sur la foule, elle ne semble plus voir si c'est un homme, une femme, un vieillard, un berger, un riche ou un pauvre. Mais ce qu'elle voit, c'est à elle seulement.

« As-tu froid ? » demande Joseph, parce que le vent se lève.

« Non, merci. »

Mais Joseph n'a pas confiance. Il lui touche les pieds qui pendent sur le flanc de l'âne, les pieds chaussés de sandales et qu'on voit dépasser à peine de son long vêtement. Il doit les trouver froids car il secoue la tête. Il enlève une couverture qu'il porte en bandoulière et l'étend sur les jambes de Marie et jusque sur son sein de façon que les mains soient bien au chaud sous la couverture et le manteau.

Ils rencontrent un berger qui coupe la route avec son troupeau, qu'il fait passer d'un pâturage sur la droite à un autre sur la gauche. Joseph se penche pour lui dire quelque chose. Le berger lui répond par un signe d'assentiment. Joseph prend l'âne et le fait passer derrière le troupeau dans le pâturage. Le berger tire un bol grossier de sa besace, trait une grosse brebis aux mamelles gonflées et passe le bol à Joseph qui l'offre à Marie.

« Dieu vous bénisse tous les deux » dit Marie. « Toi pour ton amour et toi pour ta bonté. Je prierai pour toi. »

« Vous venez de loin ? »

« De Nazareth » répond Joseph.

« Et vous allez ? »

« A Bethléem. »

« Long voyage pour la femme en cet état. C'est ta femme ? »

« Oui, c'est ma femme. »

« Avez- vous où aller ? »

« Non. »

« C'est bien ennuyeux : Bethléem est pleine de gens venus de partout pour se faire inscrire ou pour aller ailleurs faire la même démarche. Je ne sais si vous trouverez un logement. Connaissez-vous l'endroit ? »

« Pas beaucoup. »

« Eh ! bien... je te renseigne... à cause d'elle (et il désigne Marie). Cherchez l'auberge. Elle sera pleine, mais je vous l'indique pour vous donner un point de repère. Elle est dans une place, la plus grande. Vous partez de la rue principale. Vous ne pouvez pas vous tromper. Il y a une fontaine devant l'auberge, qui est grande et passe avec un portail. Elle sera pleine. Mais si vous ne trouvez rien à l'auberge et dans les maisons, passez par derrière de l'auberge dans la direction de la campagne. Il y a des écuries dans la montagne, qui parfois servent aux marchands allant à Jérusalem pour y mettre leurs animaux quand il n'y a pas de place à l'auberge. Ce sont des écuries, vous comprenez, dans la montagne : elles sont humides, froides et sans portes. Mais c'est toujours un refuge parce que la femme... ne peut rester sur la route. Peut-être là vous trouverez une place avec du foin pour dormir et aussi pour l'âne. Et que Dieu vous accompagne. »

« Et que Dieu te donne joie» répond Marie. Joseph à son tour lui dit : « La paix soit avec toi. »

Ils reprennent la route. Une dépression plus vaste apparaît de l'escarpement qu'ils ont franchi. Dans la dépression, en haut et en bas des pentes qui l'entourent, il y a des maisons et encore des maisons. C'est Bethléem.

« Nous voici sur la terre de David, Marie. Maintenant tu vas te reposer. Tu me sembles tellement fatiguée... »

« Non. Je pensais... Je pense... » Marie prend la main de Joseph et lui dit avec un sourire radieux : « Je crois vraiment que le moment est venu. »

« Dieu de miséricorde ! Comment allons-nous faire ? »

« Ne crains pas, Joseph. Ne te laisse pas troubler. Vois comme je suis calme, moi ? »

« Mais tu souffres beaucoup ? »

« Oh ! Non. Je suis remplie de joie. Une telle joie, si forte, si belle, si irrésistible, que mon cœur bat fort, fort et me dit : "Il naît ! Il naît !" Il le dit à chaque battement. C'est mon Petit qui frappe à la porte de mon cœur et qui me dit : "Maman, me voici pour te donner le baiser de Dieu". Oh ! Quelle joie, mon Joseph ! »

Mais Joseph n'est pas à la joie. Il pense à l'urgence de trouver un abri et il hâte le pas. Porte après porte, il demande un abri.

Rien. Tout est occupé. Ils arrivent à l'auberge. Elle est pleine jusque sous les portiques rustiques, qui entourent la grande cour intérieure, de gens qui bivouaquent.

Joseph laisse Marie sur l'âne à l'intérieur de la cour et il sort pour chercher dans d'autres maisons. Il revient découragé. Il n'y a rien. Le précoce crépuscule d'hiver commence à étendre ses voiles. Joseph supplie l'aubergiste. Il supplie des voyageurs. Eux sont des hommes en bonne santé. Ici c'est une femme sur le point de mettre au monde un enfant. Qu'ils aient pitié ! Rien. Voici un riche pharisien qui le regarde avec un mépris visible, et, quand Marie s'approche, il s'écarte comme s'il s'était approché d'une lépreuse. Joseph le regarde et la rougeur de l'indignation lui monte au visage. Marie met la main sur le poignet de Joseph, pour le calmer et dit : « N'insiste pas. Partons. Dieu y pourvoira. »

Ils sortent, ils suivent le mur de l'auberge. Ils tournent par une ruelle encastrée entre elle et de pauvres maisons. Ils contournent l'auberge. Ils cherchent. Voilà des espèces de grottes, de caves, dirai-je, plutôt que des écuries, tant elles sont basses et humides. Les plus belles sont déjà occupées. Joseph est accablé.

« Ohé ! Galiléen ! » lui crie par derrière un vieil homme. « Là au fond, sous ces ruines, il y a une tanière. Peut-être n'y a-t-il encore personne. »

Ils s'approchent de cette "tanière." C'est vraiment une tanière. Parmi les décombres d'un bâtiment en ruines, il y a un refuge, au-delà duquel se trouve une grotte, un trou dans la montagne plutôt qu'une grotte. On dirait que ce sont les fondations d'une ancienne construction auxquelles servent de toit les matériaux étayés par ces troncs d'arbre à peine équarris.

Pour y voir plus clair, car il y a très peu de jour, Joseph sort de l'amadou et un briquet, et allume une petite lampe qu'il sort de la besace qu'il porte en bandoulière. Il entre. Un mugissement le salue. « Viens. Marie, elle est vide, il n'y a qu'un bœuf. » Joseph sourit : « Ça vaut mieux que rien ! ... »

Marie met pied à terre et entre.

Joseph a fixé la petite lampe à un clou dans l'un des troncs qui servent de pilier. On voit la voûte couverte de toiles d'araignées, le sol en terre battue et tout disloqué avec des trous, des cailloux, des détritus et des excréments et couvert de tiges de paille. Au fond, un bœuf se retourne et regarde avec ses grands yeux tranquilles pendant que du foin lui pend des lèvres. Il y a un siège grossier et deux pierres dans un coin, près d'une fente. Le noir de ce recoin indique que c'est là qu'on fait du feu.

Marie s'approche du bœuf. Elle a froid. Elle lui met les mains sur le cou pour en sentir la tiédeur. Le bœuf mugit et se laisse faire. Il semble comprendre. De même quand Joseph le pousse plus loin pour enlever beaucoup de foin au râtelier et faire un lit pour Marie. Le râtelier est double : celui où mange le bœuf et par-dessus une sorte d'étagère où se trouve une provision de foin. C'est celle-là que prend Joseph. Le bœuf laisse faire. Il fait aussi une place pour l'âne qui, fatigué et affamé, se met tout de suite à manger. Joseph découvre aussi un seau renversé tout cabossé. Il sort parce que dehors il y a un ruisseau et revient avec de l'eau pour l'âne. Puis il s'empare d'une botte formée de branches, déposée dans un coin et essaye de balayer le sol. Ensuite il étend du foin, en fait un lit, près du bœuf dans l'angle le plus sec et le plus abrité. Mais, il le trouve humide ce pauvre foin, et il soupire. Il allume le feu et, avec une patience de chartreux, il sèche le foin par poignées en le tenant près du feu.

Marie, assise sur un tabouret, fatiguée, regarde et sourit. C'est fini. Marie s'installe de son mieux sur le foin moelleux avec les épaules appuyées sur un tronc. Joseph complète... l'ameublement en étendant son manteau qui fait office de tente sur le trou qui sert d'entrée. Un abri très relatif. Puis il offre du pain et du fromage à la Vierge et lui donne à boire de l'eau d'une gourde. « Dors maintenant » lui dit-il après. « Moi, je veillerai pour que le feu ne s'éteigne pas. Il y a du bois, heureusement. Espérons qu'il dure et brûle. Je pourrai épargner l'huile de la lampe. »

Marie s'allonge, obéissante. Joseph la couvre avec le manteau même de Marie et la couverture qu'elle avait d'abord aux pieds.

« Mais toi... tu auras froid. »

« Non, Marie. Je reste près du feu. Tâche de te reposer. Demain ça ira mieux. »

Marie ferme les yeux sans se faire prier. Joseph se rencogne dans son coin sur le tabouret avec des brindilles à côté. Il y en a peu. Je ne pense pas qu'elles durent longtemps.

Voici comme ils sont situés : Marie à droite, avec les épaules tournées vers la porte, à moitié cachée par un tronc d'arbre et par le corps du bœuf qui s'est accroupi dans la litière. Joseph à gauche, tourné vers la porte et par conséquent en diagonale, avec le visage tourné vers le feu et les épaules vers Marie. Il se retourne de temps en temps pour la regarder et la voit tranquille, comme si elle dormait. Il utilise peu à peu les branches et les jette une par une sur le feu pour qu'il ne s'éteigne pas, pour qu'il donne de la lumière et pour que ce peu de bois dure. Il n'y a plus que la lueur, tantôt plus vive, tantôt, presque morte du feu, car la lampe est à bout de combustible et dans la pénombre se détache seulement la blancheur du bœuf, du visage et des mains de Joseph. Tout le reste n'est qu'une masse qui se fond dans l'épaisseur de la pénombre.

47– NAISSANCE DE JESUS NOTRE SEIGNEUR

*(Préparation Livre 1)*

Je vois encore l'intérieur de ce pauvre refuge pierreux où, partageant le sort des animaux, Marie et Joseph ont trouvé asile.

Le petit feu sommeille ainsi que son gardien. Marie soulève doucement la tête de sa couche, et regarde. Elle voit Joseph, la tête inclinée sur la poitrine, comme s'il réfléchissait, et elle pense que la fatigue a triomphé de sa bonne volonté de rester éveillé. Elle sourit, d'un bon sourire. Faisant moins de bruit que ne peut en faire un papillon qui se pose sur une rose, elle s'assied, puis s'agenouille. Elle prie avec un sourire radieux sur le visage. Elle prie, les bras étendus non pas précisément en croix, mais presque, les paumes dirigées vers le haut et en avant, et elle ne paraît pas fatiguée de cette pose pénible. Puis, elle se prosterne, le visage contre le foin, dans une prière encore plus profonde. Une prière prolongée.

Joseph s'éveille. Il voit le feu presque mort et l'étable presque dans les ténèbres. Il jette une poignée de brindilles et la flamme se réveille. Il y ajoute des branches plus grosses, puis encore plus grosses car le froid doit être piquant, le froid de la nuit hivernale et tranquille qui pénètre partout dans ces ruines. Le pauvre Joseph tout près comme il l'est de la porte - appelons ainsi l'ouverture que son manteau essaye d'obstruer - doit être gelé. Il approche les mains près de la flamme, défait ses sandales et approche ses pieds. Il se chauffe. Quand le feu est bien pris, et que sa clarté est assurée, il se tourne. Il ne voit rien, pas même cette blancheur du voile de Marie qui traçait une ligne claire sur le foin obscur. Il se lève et lentement s'approche de la couchette.

"Tu ne dors pas, Marie ?" demande-t-il. Il le demande trois fois, jusqu'à ce qu'elle en prenne conscience et réponde : "Je prie."

"Tu n'as besoin de rien ?"

"Non, Joseph."

"Essaie de dormir un peu, de reposer au moins."

"J'essaierai, mais la prière ne me fatigue pas."

"Adieu, Marie."

"Adieu, Joseph."

Marie reprend sa position. Joseph pour ne plus céder au sommeil s'agenouille près du feu et il prie. Il prie avec les mains qui lui couvrent le visage. Il ne les enlève que pour alimenter le feu et puis il revient à sa brûlante prière. A part les crépitements du bois et le bruit du sabot de l'âne, qui de temps en temps frappe le sol, on n'entend rien.

Un faisceau de lumière lunaire se glisse par une fissure du plafond et semble une lame immatérielle d'argent qui s'en va chercher Marie. Il s'allonge peu à peu à mesure que la lune s'élève dans le ciel et l'atteint finalement. Le voilà sur la tête de l'orante. Il la nimbe d'une blancheur éclatante.

Marie lève la tête comme pour un appel du ciel et elle s'agenouille de nouveau. Oh ! comme c'est beau ici ! Elle lève sa tête qui semble resplendir de la lumière blanche de la lune, et elle est transfigurée par un sourire qui n'est pas humain. Que voit-elle ? Qu'entend-elle ? Qu'éprouve-t-elle ? Il n'y a qu'elle qui pourrait dire ce qu'elle vit, entendit, éprouva à l'heure fulgurante de sa Maternité. Je me rends seulement compte qu'autour d'elle la lumière croit, croit, croit. On dirait qu'elle descend du Ciel, qu'elle émane des pauvres choses qui l'environnent, qu'elle émane d'elle surtout.

Son vêtement, d'azur foncé, a à présent la couleur d'un bleu d'une douceur céleste de myosotis, les mains et le visage semblent devenir azurés comme s'ils étaient sous le feu d'un immense et clair saphir. Cette couleur me rappelle, bien que plus légère, celle que je découvre dans la vision du saint Paradis et aussi celle de la vision de l'arrivée des Mages. Elle se diffuse surtout toujours plus sur les choses, les revêt, les purifie, leur communique sa splendeur.

La lumière se dégage toujours plus du corps de Marie, absorbe celle de la lune, on dirait qu'elle attire en elle tout ce qui peut arriver du ciel. Désormais, c'est elle qui est la Dépositaire de la Lumière, celle qui doit donner cette Lumière au monde. Et cette radieuse, irrésistible, incommensurable, éternelle, divine Lumière qui va être donnée au monde, s'annonce avec une aube, une diane, un éveil de la lumière, un chœur d'atomes lumineux qui grandit, s'étale comme une marée qui monte, monte en immenses volutes d'encens, qui descend comme un torrent, qui se déploie comme un voile...

La voûte, couverte de fissures, de toiles d'araignées, de décombres en saillie qui semblent miraculeusement équilibrées, noire, fumeuse, repoussante, semble la voûte d'une salle royale. Chaque pierre est un bloc d'argent, chaque fissure une clarté opaline, chaque toile d'araignée un baldaquin broché d'argent et de diamants. Un gros lézard, engourdi entre deux blocs de pierre, semble un collier d'émeraude oublié là, par une reine; une grappe de chauves-souris engourdies émettent une précieuse clarté d'onyx. Le foin qui pend de la mangeoire la plus haute n'est plus de l'herbe : ce sont des fils et des fils d'argent pur qui tremblent dans l'air avec la grâce d'une chevelure flottante.

La mangeoire inférieure, en bois grossier, est devenue un bloc d'argent bruni. Les murs sont couverts d'un brocart où la blancheur de la soie disparaît sous une broderie de perles en relief. Et le sol... qu'est-ce maintenant le sol ? Un cristal illuminé par une lumière blanche. Les saillies semblent des roses lumineuses jetées sur le sol en signe d'hommage; et les trous, des coupes précieuses, d'où se dégagent des arômes et des parfums.

Et la lumière croît de plus en plus. L'œil ne peut la supporter. En elle, comme absorbée par un voile de lumière incandescente, disparaît la Vierge... et en émerge la Mère.

Oui, quand la lumière devient supportable pour mes yeux, je vois Marie avec son Fils nouveau-né dans ses bras. Un petit Bébé rose et grassouillet qui s'agite et se débat avec ses mains grosses comme un bouton de rose et des petits pieds qui iraient bien dans le cœur d'une rose; qui vagit d'une voix tremblotante exactement comme celle d'un petit agneau qui vient de naître, ouvrant la bouche, rouge comme une petite fraise de bois, montrant sa petite langue qui bat contre son palais couleur de rose; qui remue sa petite tête si blonde qu'on la croirait sans cheveux, une petite tête ronde que la Maman soutient dans le creux de l'une de ses mains pendant qu'elle regarde son Bébé et l'adore, pleurant et riant tout ensemble et qu'elle s'incline pour y déposer un baiser, non pas sur la tête innocente, mais sur le milieu de la poitrine sous lequel se trouve le petit cœur, qui bat, qui bat pour nous... là où un jour sera la blessure. Elle la panse d'avance, cette blessure, sa Maman, avec son pur baiser d'Immaculée.

Le bœuf éveillé par la clarté se dresse avec un grand bruit de sabots et il mugit. L'âne relève la tête et brait. C'est la lumière qui les réveille, mais j'aime penser qu'ils ont voulu saluer leur Créateur pour eux-mêmes et pour tous les animaux.

Joseph aussi, qui comme extasié priait avec autant d'intensité qu'il s'était abstrait de tout ce qui l'entourait, se secoue et entre ses doigts dont il se couvre le visage, il voit filtrer la lumière étrange. Il découvre le visage, lève la tête, se retourne. Le bœuf debout, lui cache Marie, mais elle l'appelle : "Joseph, viens."

Joseph accourt et devant le spectacle s'arrête comme foudroyé de révérence, il va tomber à genoux là où il se trouve. Mais Marie insiste : "Viens, Joseph." Elle appuie la main gauche sur le foin et tenant de la main droite l'Enfant qu'Elle serre sur son cœur, elle se lève et se dirige vers Joseph qui marche hésitant, pris entre le désir d'avancer et la peur d'être irrespectueux.

Au pied de la couche les deux époux se rencontrent et se regardent en pleurant de bonheur.

"Viens" dit Marie "offrons Jésus au Père."

Pendant que Joseph s'agenouille, elle, debout, entre les deux poutres qui soutiennent la voûte, élève sa Créature entre ses bras et dit : "Me voici. C'est pour Lui, ô Dieu, que je te dis cette parole. Me voici pour faire ta volonté. Et avec Lui, moi, Marie et Joseph mon époux. Voici tes serviteurs, Seigneur. Que soit accomplie par nous, à toute heure et en toute occasion, ta volonté pour ta gloire et ton amour." Puis Marie se penche et dit : "Prends, Joseph" et Elle offre l'Enfant.

"Moi ! A Moi ! Oh ! Non ! Je ne suis pas digne !" Joseph est tout effrayé, anéanti à l'idée de devoir toucher Dieu.

Mais Marie insiste en souriant : "Tu en es bien digne. Personne ne l'est plus que toi. C'est pour cela que Dieu t'a choisi. Prends-le, Joseph, et tiens-le pendant que je cherche les langes."

Joseph, rouge comme la pourpre, avance les bras et prend le petit bourgeon de chair qui crie parce qu'il a froid. Quand il l'a entre les bras, il ne persiste pas dans l'intention de le tenir par respect éloigné de lui. Il le serre contre son cœur et éclatant en sanglots : "Oh ! Seigneur ! Mon Dieu !" et il se penche pour baiser ses petits pieds et les sent glacés. Alors, il s'assoit sur le sol, le serre sur son sein. Avec son habit marron, avec ses mains il s'ingénie à le couvrir, à le réchauffer, à le défendre contre la bise nocturne. Il voudrait bien aller du côté du feu, mais là il y a un courant d'air qui entre par la porte. Mieux vaut rester où il est. Il vaut mieux même aller entre les deux animaux qui les protégeront du courant d'air et donneront un peu de chaleur. Il va se mettre entre le bœuf et l'âne avec les épaules tournées vers la porte, penché sur le Nouveau-né pour lui faire de sa poitrine une niche dont les parois sont une tête grise aux longues oreilles et un grand museau blanc aux naseaux fumants et aux bons yeux humides.

Marie a ouvert le coffre et en a tiré les linges et les langes. Elle est allée près du feu pour les réchauffer. La voilà qui va vers Joseph et enveloppe le Bébé dans les linges tiédis, puis elle protège la petite tête avec son voile. "Où allons-nous le mettre maintenant ?" dit-elle.

Joseph regarde autour, réfléchit... "Attends" dit-il. "Poussons plus loin les deux animaux et leur foin. Tirons en bas le foin de la mangeoire qui est plus haut et mettons-le ici à l'intérieur. Le bord de cette mangeoire le protégera de l'air, le foin lui fera un oreiller et le bœuf par son souffle le réchauffera un peu." Et Joseph se met à l'ouvrage, pendant que Marie berce son Petit en le serrant sur son cœur et en appuyant sa joue sur la petite tête pour la réchauffer.

Joseph ravive le feu sans épargner le bois pour faire une belle flamme. Il réchauffe le foin et peu à peu le sèche et le met sur le sein pour l'empêcher de refroidir. Puis, quand il en a assez amoncelé pour faire un petit matelas à l'Enfant, il va à la mangeoire et l'arrange pour en faire un berceau. "C'est prêt" dit-il. "Maintenant il faudrait bien une couverture pour empêcher le foin de le piquer, et pour le couvrir..."

"Prends mon manteau" dit Marie.

"Tu auras froid."

"Oh ! cela ne fait rien ! La couverture est trop rugueuse. Le manteau est doux et chaud. Je n'ai pas du tout froid. Mais que Lui ne souffre plus."

Joseph prend l'ample manteau de moelleuse laine bleue sombre et l'arrange en double sur le foin, avec un pli qui penche hors de la crèche. Le premier lit du Sauveur est prêt.

Et la Mère, de sa douce démarche ondoyante, le porte et le dépose, le recouvre avec le pli du manteau qu'elle amène aussi autour de la tête nue qui enfonce dans le foin, à peine protégé des piqûres par le mince voile de Marie. Il ne reste à découvert que le petit visage gros comme le poing, et les deux, penchés sur la crèche, radieux, le regardent dormir son premier sommeil. La chaleur des langes et du foin a arrêté ses pleurs et apporté le sommeil au doux Jésus.

48 – « MOI, MARIE, J’AI RACHETE LA FEMME PAR MA DIVINE MATERNITE »

*(Préparation Livre 1)*

Moi, Marie, j'ai racheté la femme avec ma Maternité divine. Mais cela ne fut que le début de la rédemption de la femme. Me refusant à toute union humaine par le vœu de virginité, j'avais repoussé toute satisfaction charnelle en méritant ainsi la grâce de Dieu. Mais ce n'était pas encore suffisant. En effet, le péché d'Ève était comme un arbre à quatre branches : **orgueil, cupidité, gourmandise, luxure**.  Et ces quatre branches devaient être coupées avant de stériliser l'arbre jusqu'en ses racines.

C'est en m'humiliant jusqu'au plus profond de moi-même que j'ai vaincu l'orgueil. Je me suis humiliée devant tout le monde. Je ne parle pas de mon humilité devant Dieu. Elle est due au Très-Haut par toute créature. Son Verbe la possédait. Je devais l'avoir, moi, femme. Mais as-tu réfléchi à toutes ces humiliations que j'ai dû supporter, et sans me défendre, d'aucune manière, de la part des hommes ?

Même Joseph, qui était juste, m'avait accusée en son cœur. Les autres qui n'étaient pas justes, avaient péché en médisant de ma grossesse, et la rumeur de leurs paroles était venue comme un flot amer se briser contre mon honneur de femme. Ce furent les premières des humiliations innombrables que ma vie de Mère de Jésus et du genre humain me procurèrent. Humiliations de pauvreté, humiliations de réfugiée, humiliations pour les reproches des parents et amis qui, ne connaissant pas la vérité, taxaient de faiblesse ma conduite maternelle à l'égard de Jésus, devenu jeune homme, humiliations pendant les trois années de son ministère, humiliations cruelles à l'heure du Calvaire, humiliations jusqu'à reconnaître que je n'avais pas de quoi acheter une place et des aromates pour la sépulture de mon Fils.

J'ai vaincu la cupidité des premiers parents en renonçant d'avance à ma Créature.

Une mère ne renonce jamais que par force à sa créature. Si elle est réclamée à son cœur par la patrie, l'amour d'une épouse ou Dieu Lui-même, elle se raidit contre la séparation. C'est naturel. Le fils croît dans le sein maternel et on ne coupe jamais complètement le lien qui tient sa personne unie à la nôtre. Même quand on a rompu le canal vital de l'ombilic, il reste toujours un nerf qui part du cœur de la mère, un nerf spirituel, plus vivant et plus sensible qu'un nerf physique et qui est branché sur le cœur du fils. Et on le sent s'étirer à en faire souffrir si l'amour de Dieu ou d'une créature, le devoir patriotique éloignent le fils de la mère. Et il se brise en déchirant le cœur si la mort arrache un fils à une mère.

Et moi, j'ai renoncé, dès l'instant que je l'ai eu, à mon Fils; Je l'ai donné à Dieu, je l'ai donné à vous. Moi, du Fruit de mon sein, je me suis dépouillée pour réparer la faute d'Ève du fruit dérobé à Dieu.

J'ai vaincu la gourmandise, celle du savoir et celle de la jouissance, en acceptant de savoir uniquement ce que Dieu voulait que je sache, sans demander à moi-même ou à Lui plus que ce qui m'avait été dit. J'ai cru, sans chercher. J'ai vaincu la gourmandise de la jouissance car je me suis refusée toute satisfaction sensuelle; Ma chair, je l'ai mise sous mes pieds. La chair, instrument de Satan, je l'ai mise avec Satan, sous mon talon afin de m'en faire un escabeau pour m'approcher du Ciel. Le Ciel, mon but ! Là où est Dieu, ma seule faim, une faim qui n'est pas gourmandise mais nécessité bénie par Dieu qui ne veut nous voir d'appétit que pour Lui seul.

J'ai vaincu la luxure qui est la gourmandise portée jusqu'à la gloutonnerie. En effet, tout vice non réfréné conduit à un vice plus grand. La gourmandise d'Eve, déjà condamnable, l'a conduite à la luxure. Il ne lui a pas suffi de se satisfaire seule, elle a voulu pousser sa faute jusqu'au raffinement. Elle a connu la luxure et l'a enseignée à son compagnon. J'ai bouleversé les termes, et au lieu de descendre, j'ai toujours monté. Au lieu de faire déchoir, j'ai toujours attiré vers les sommets, et de mon compagnon, qui était un homme honnête, j'en ai fait un ange.

Dès que je possédais Dieu, et avec Lui ses richesses infinies, je me suis hâtée de me dépouiller en disant : "Voilà : qu'elle soit faite pour Lui et par Lui ta volonté". Chaste est celui-là qui possède la retenue, non seulement de la chair, mais encore des affections et des pensées. Je devais être la Chaste pour réduire à rien l'Impudique de la chair, du cœur et de l'esprit. Je n'ai pas quitté cette retenue en ne disant pas même de mon Fils, qui était uniquement à moi sur la terre comme il était uniquement à Dieu au Ciel : "Celui-ci est à moi, je le veux".

Pourtant cela ne suffisait pas encore, pour rendre à la femme la paix perdue par Ève. Cette paix, je vous l'ai obtenue au pied de la Croix, en voyant mourir Celui que tu as vu naître. En me sentant arracher les entrailles au cri de ma Créature qui mourait, je me suis vidée de tout féminisme : je n'étais plus chair, mais ange. Marie, la Vierge unie comme épouse à l'Esprit, est morte à ce moment-là. Il restait la Mère de la Grâce, celle qui par son tourment vous a engendrés à la Grâce et vous l'a donnée. La femelle que j'avais reconsacrée femme la nuit de Noël, a acquis au pied de la Croix le moyen de devenir la créature des Cieux.

Moi, j'ai fait cela, pour vous, en me refusant toute satisfaction, même sainte. De vous, réduites par Ève à être des femelles pas supérieures aux compagnes des animaux, j'ai fait, pourvu que vous le vouliez, les saintes de Dieu. J'ai atteint ce sommet pour vous.

Comme Joseph, je vous ai portées vers les hauteurs. Le rocher du Calvaire est pour moi le Mont des Oliviers. Là, j'ai pris mon élan pour porter jusqu'aux Cieux, l'âme de nouveau sanctifiée de la femme, en même temps que ma chair, glorifiée pour avoir porté le Verbe de Dieu, et j'ai supprimé en moi jusqu'à la dernière trace d'Ève, la dernière racine de cet arbre aux quatre rameaux empoisonnés et la racine enfoncée dans les sens qui avait entraîné à sa chute l'humanité, et qui, jusqu'à la fin des siècles et jusqu'à la dernière femme, vous mordra les entrailles. C'est de l'endroit où je resplendis dans le rayonnement de l'Amour que je vous appelle et vous indique le Remède pour vous vaincre vous-mêmes : la Grâce de mon Seigneur et le Sang de mon Fils.

64 – MARIE MAITRESSE DE JESUS, DE JUDE ET DE JACQUES

*(Préparation Livre 1)*

Je vois la pièce où d'ordinaire on prend les repas et où Marie fait des travaux de tissage ou de couture. Cette pièce est voisine de l'atelier de Joseph d'où l'on entend son travail actif et diligent. Ici, au contraire, c'est le silence. Marie coud des bandes d'étoffe de laine. C'est sûrement elle qui les a tissées. Elles ont un demi-mètre environ de large et le double de longueur. Il doit s'agir d'un manteau pour Joseph. De la porte, ouverte sur le jardin, on aperçoit les haies toutes ébouriffées de ces marguerites de couleur azur-violet qu'on appelle communément "Marie" ou "Ciel étoile". Je ne connais pas le terme botanique exact. Elles sont en fleurs, ce doit donc être l'automne. Pourtant les frondaisons ont encore une jolie couleur verte bien fournie et les abeilles, dont les deux ruches sont adossées à un mur ensoleillé, volent en bourdonnant, dansant, dans la lumière du soleil, d'un figuier à la vigne puis à un grenadier chargé de fruits arrondis. Ces fruits sont éclatés par excès de maturité et font voir des colliers de rubis sucrés alignés à l'intérieur d'un écrin rouge vert à compartiment jaunes.

Sous les arbres Jésus joue avec deux bambins à peu près du même âge. Ils sont frisés mais pas blonds. L'un d'eux est vraiment brun : une tête d'agneau noir qui fait ressortir encore davantage la blancheur de la peau du visage rond où s'ouvrent deux yeux d'un azur violacé, très beaux. L'autre a les cheveux moins frisés, châtain foncé, ses yeux sont châtains. Son teint est plus brun mais nuancé de rosé aux joues. Jésus, avec sa tête blonde entre les deux chevelures foncées, paraît avoir déjà un nimbe lumineux. Ils jouent ensemble, bien d'accord avec des petites charrettes sur lesquelles se trouvent... des marchandises variées: feuilles, cailloux, rubans et morceaux de bois. Ils jouent aux marchands. Jésus est le client qui fait des achats pour la Maman. Il lui porte tantôt un objet, tantôt un autre. Marie reçoit avec un sourire ses acquisitions.

Mais ensuite le jeu change. Un des deux enfants propose : "Faisons l'Exode à travers l'Égypte. Jésus sera Moïse, moi Aaron et toi... Marie"

"Mais je suis un garçon !"

"Peu importe ! Fais-le quand même. Tu es Marie et tu danses devant le veau d'or qui sera cette ruche."

"Je ne danse pas. Je suis un homme et je ne veux pas être une femme. Je suis un fidèle et je ne veux pas danser devant l'idole."

Jésus intervient : "Ne jouons pas ce passage. Prenons-en un autre : quand Josué fut élu comme successeur de Moïse. Ainsi, plus question de ce vilain péché d'idolâtrie, et Jude sera content d'être un homme et mon successeur. N'est-ce pas que tu es content ?"

"Oui, Jésus, mais alors, Toi tu dois mourir parce que Moïse meurt ensuite. Je ne veux pas que tu meures. Toi qui m'aimes tellement."

"Nous devons tous mourir... Mais, Moi, avant de mourir, je bénirai Israël, et bien qu'il n'y ait que vous, en vous bénissant je bénirai tout Israël."

On accepte. Mais voilà qu'une question se pose: est-ce que le peuple d'Israël après avoir si longtemps marché avait encore les chars qu'il possédait à sa sortie d'Égypte ? Les avis sont différents. On recourt à Marie : "Maman, je dis que les Israélites avaient encore les chars, Jacques dit que non, Jude ne sait pas à qui donner raison. Toi le sais-tu ?"

"Oui, mon Fils. Le peuple nomade avait encore ses chars. Quand il s'arrêtait on faisait les réparations. Sur les chars montaient les plus faibles et on transportait sur eux les denrées et toutes les choses nécessaires à un peuple si nombreux. Sauf l'Arche, portée par des hommes, tout le reste était sur les chars."

La question est réglée. Les enfants vont au fond du jardin et de là, en psalmodiant se dirigent vers la maison. Jésus est en tête et chante des psaumes, de sa voix argentine. Derrière Lui viennent Jude et Jacques portant une carriole qui représente le Tabernacle. Mais, étant donné qu'ils doivent faire aussi la partie du peuple, en plus de celle de Josué et d'Aaron, avec leurs ceintures qu'ils ont enlevées, ils se sont attachés aux pieds les chars en miniature et défilent ainsi, sérieux comme de vrais acteurs. Ils parcourent toute la tonnelle, passent devant la porte de la pièce où se trouve Marie, et Jésus dit : "Maman, salue l'Arche qui passe." Marie se lève avec un sourire et se penche vers son Fils qui passe rayonnant, dans un nimbe de soleil.

Puis Jésus gravit l'escarpement qui sert de limite à la maison ou plutôt au jardin. Et là, au-dessus de la grotte, il se tient debout et parle à... Israël. Il dit les ordres et les promesses de Dieu, présente Josué comme chef, l'appelle à Lui et Jude monte à son tour sur l'escarpement. Il l'encourage et le bénit. Puis il se fait apporter une... tablette (c'est une large feuille de figuier) et il écrit le cantique et le lit, pas tout mais une bonne partie, et il semble qu'il le lit sur la feuille. Ensuite, il fait ses adieux à Josué qui l'embrasse en pleurant, et il monte plus haut, exactement au sommet de l'escarpement. Là, il bénit tout Israël c'est-à-dire les deux garçons prosternés jusqu'à terre, puis il s'allonge sur l'herbe courte, ferme les yeux et... meurt.

Marie était restée souriante, sur le seuil. Quand elle le voit étendu inerte, elle crie : "Jésus, Jésus, lève-toi ! Ne reste pas comme cela ! Ta maman ne veut pas te voir mort !"

Jésus se lève avec un sourire, court à Marie et lui donne un baiser. Jacques et Jude arrivent et eux aussi ont leurs caresses de la part de Marie.

"Comment Jésus peut-il se rappeler ce cantique si long et si difficile, et toutes ces bénédictions ?" demande Jacques.

Marie sourit et répond simplement : "Il a une excellente mémoire et il est très attentif quand je lis."

"Moi, à l'école, je suis attentif, mais je ne tarde pas à m'endormir avec toutes ces lamentations... Je n'apprendrai jamais, alors ?"

"Tu apprendras, tiens-toi tranquille."

On frappe à la porte. Joseph traverse rapidement le jardin et la pièce et il ouvre.

"Paix à vous, Alphée et Marie !"

"A vous aussi, et bénédiction."

C'est le frère de Joseph avec sa femme. Un char rustique auquel est attelé un âne robuste est arrêté dans la rue.

"Avez-vous fait un bon voyage ?"

"Excellent, et les enfants ?"

"Ils sont au jardin avec Marie."

Mais les enfants accourent déjà pour saluer leur maman. Marie arrive aussi, tenant Jésus par la main. Les deux belles-sœurs s'embrassent.

"Ont-ils été gentils ?"

"Tout à fait sages et gentils. Tous les parents vont bien ?"

"Tous vont très bien, et de Cana, ils vous envoient tous ces cadeaux : raisin, pommes, fromages, miel. Et... Joseph ? J'ai trouvé exactement ce que tu voulais pour Jésus. C'est sur le char, dans ce gros panier rond."

La femme d'Alphée se met à rire. Elle se penche sur Jésus qui la regarde en écarquillant les yeux. Elle le baise sur ses deux yeux d'azur et Lui dit : "Sais-tu ce que j'ai pour toi ? Devine."

Jésus réfléchit et ne trouve pas. Je me doute qu'il le fait exprès pour donner à Joseph la joie de Lui faire une surprise. En effet Joseph rentre, portant un panier rond. Il le pose par terre devant Jésus, coupe la corde qui tient en place le couvercle, le lève... et une petite brebis, toute blanche, un vrai flocon d'écume, apparaît, endormie sur une litière de foin très propre.

Jésus a un "Oh !" étonné et ravi. Sur le point de se précipiter sur la petite bête, il se retourne et court vers Joseph encore courbé par terre. Il l'embrasse et le baise en le remerciant.

Les cousins regardent la bestiole avec admiration. Elle s'est éveillée et dressant son petit museau rosé, elle bêle, cherchant sa maman. On la sort du panier et on lui présente une poignée de trèfle. Elle la broute en promenant autour d'elle ses doux yeux.

Jésus se met à dire : "Pour Moi ! Pour Moi ! Père, merci !"

"Elle te plaît beaucoup ?"

"Oh ! Tellement ! Blanche, propre... une agnelle... oh !" et il met les bras au cou de la brebis. Il met sa tête blonde sur la tête de la bestiole et reste ainsi heureux.

"A vous aussi, j'en ai apporté deux" dit Alphée à ses fils. "Mais elles sont noires. Vous n'êtes pas ordonnés comme Jésus et si elles étaient blanches, vous ne sauriez pas les garder aussi propres. Ce sera votre troupeau. Vous les garderez ensemble, et ainsi vous ne resterez plus à flâner sur les routes, vous deux, gamins, et à lancer des pierres."

Les enfants accourent sur le char et regardent les deux autres brebis, plutôt noires que blanches.

Jésus est resté avec la sienne; il la porte au jardin, lui donne à boire et elle le suit comme si elle l'avait toujours connu. Jésus l'appelle. Il lui a donné le nom de "Neige" et elle répond en bêlant joyeusement.

Les hôtes ont pris place à table et Marie leur sert du pain, des olives et du fromage. Elle apporte aussi une amphore avec du cidre ou de l'hydromel, je ne sais pas : je vois que le liquide est clair, tout à fait clair. Ils parlent entre eux, pendant que les enfants jouent avec les trois brebis que Jésus a voulu rassembler pour donner aux autres de l'eau et un nom. "La tienne, Jude, s'appellera "Étoile" car elle a un signe sur le front. Et la tienne "Flamme" parce qu'elle a la couleur de certaines flammes de bruyères mortes."

"Entendu."

Les grandes personnes entrent dans la conversation. C'est Alphée qui parle : "J'espère avoir résolu ainsi l'histoire des querelles entre garçons. C'est toi, Joseph, qui m'en as donné l'idée. Je me suis dit : "Mon frère veut une petite brebis pour Jésus, pour le distraire un peu. J'en prendrai deux, pour ces garçons, pour les faire tenir un peu tranquilles et pour ne pas avoir avec les autres parents des discussions pour des têtes ou des genoux écorchés. Un peu l'école, un peu les brebis, je réussirai à les tenir tranquilles". Mais, cette année, toi aussi, tu devrais envoyer Jésus à l'école. Il a l'âge."

"Je n'enverrai jamais Jésus à l'école" dit Marie en lui coupant la parole. On est étonné de la voir parler ainsi et parler avant Joseph.

"Pourquoi ? L'Enfant doit étudier pour être capable, le moment venu, de subir l'examen de majorité..."

"L'Enfant sera instruit, mais il n'ira pas à l'école. C'est décidé."

"Tu seras la seule, en Israël à agir ainsi."

"Je serai la seule, mais c'est ainsi que je ferai. N'est-ce pas, Joseph ?"

"C'est vrai. Jésus n'a pas besoin d'aller à l'école. Marie a été élevée au Temple et c'est un vrai docteur pour la connaissance de la Loi. Elle sera sa Maîtresse. C'est ma volonté aussi."

"Vous le gâtez, ce Garçon."

"Tu ne peux pas le dire. C'est le meilleur enfant de Nazareth. L'as-tu jamais entendu pleurer, faire des caprices, refuser obéissance, manquer de respect ?"

"Pour ça, non, mais cela arrivera si on continue de le gâter."

"Ce n'est pas gâter ses enfants que de les garder près de soi. C'est les aimer intelligemment et avec bon cœur. C'est ainsi que nous l'aimons, notre Jésus et puisque Marie est plus instruite que le maître d'école, c'est elle qui sera la Maîtresse de Jésus."

"Et quand il sera homme, ton Jésus sera une femmelette à qui une mouche fera peur."

"Non, il ne le sera pas. Marie est femme forte qui sait donner une éducation virile. Moi aussi, je ne suis pas un faible et je sais donner des exemples virils. Jésus est une créature sans défauts physiques et moraux. Il grandira donc, droit et fort en son corps et en son esprit. Sois tranquille, Alphée. Il ne déshonorera pas la famille. D'ailleurs c'est décidé et ça suffit."

"Marie a décidé et toi..."

"Et si c'était vrai ? N'est-ce pas beau que deux personnes qui s'aiment soient toutes disposées à avoir la même pensée et le même vouloir parce que, mutuellement, l'une embrasse les vues de l'autre et les fait siennes ? Si Marie voulait des choses déraisonnables, je dirais : "Non". Mais les choses qu'elle demande sont pleines de sagesse, je les approuve et je les fais miennes. Nous nous aimons, nous, comme au premier jour... et ce sera ainsi tant que nous vivrons. N'est ce pas, Marie ?"

"Oui Joseph et, mais que cela n'arrive jamais, si l'un devait mourir sans l'autre, nous nous aimerions encore."

Joseph caresse la tête de Marie comme si elle était encore une enfant, et elle le regarde avec son oeil paisible et affectueux.

La belle-sœur intervient : "Vous avez bien raison. Ah ! si je pouvais enseigner ! A l'école nos fils apprennent le bien et le mal. Au foyer, le bien seulement. Mais moi je ne sais pas... Si Marie..."

"Que veux-tu, belle-sœur ? Ne te gêne pas pour le dire. Tu sais que je t'aime et que je suis heureuse quand je puis te faire plaisir."

"Je disais... Jacques et Jude sont un peu plus âgés que Jésus. Ils vont déjà à l'école... mais pour ce qu'ils savent !... Au contraire, Jésus connaît déjà si bien la Loi !... Je voudrais... Voilà, voudrais-tu les prendre eux aussi, quand tu fais la classe à Jésus ? Je pense qu'ils deviendraient meilleurs et plus instruits. Ils sont cousins, au fond, et qu'ils s'aiment comme des frères, c'est bien... Je serais si heureuse !"

"Si Joseph veut bien et aussi ton mari, j'y suis toute disposée. Parler pour un, ou pour trois, c'est pareil. Revoir toute l'Écriture, c'est de la joie. Qu'ils viennent."

Les trois bambins qui étaient entrés tout doucement ont entendu et ils attendent la décision.

"Ils te feront désespérer Marie" dit Alphée.

"Non! Avec moi ils sont toujours bons. N'est-ce pas que vous serez gentils si je vous fais la classe?"

Les deux accourent près d'elle, l'un à droite, l'autre à gauche. Ils lui mettent les bras autour du cou, la tête sur l'épaule et font les plus belles promesses.

"Laisse-les essayer, Alphée, et laisse-moi aussi essayer. Je crois que tu n'en seras pas mécontent. Ils viendront chaque jour, le soir à la sixième heure. Cela suffira, crois-le. Je sais l'art d'enseigner sans fatiguer. Les enfants, on les captive et on les distrait en même temps. Il faut les comprendre, les aimer et en être aimé. On obtient tout d'eux. Et vous m'aimez, n'est-ce pas ?"

Deux gros baisers lui répondent.

"Tu le vois ?"

"Je vois. Je n'ai plus qu'à te dire : "Merci". Et Jésus, que dira-t-il en voyant sa Mère occupée avec les autres ? Que dis-tu, Jésus ?"

"Je dis : "Bienheureux ceux qui se tiennent près d'Elle, et l'écoutent et qui établissent leur demeure près de la sienne". Comme pour la Sagesse, bienheureux qui est ami de ma Mère et je suis heureux que ceux que j'aime soient ses amis’’.

"Mais qui met de telles paroles sur les lèvres de l'Enfant ?" demande Alphée étonné.

"Personne, frère. Personne au monde."

C'est la fin de la vision.

Et Jésus dit :

"Et Marie fut ma maîtresse, celle de Jacques et de Jude. Voilà pourquoi nous nous aimâmes comme des frères, en plus de la parenté, unis par le savoir et l'éducation comme trois sarments d'un même tronc. Ma Maman, Docteur comme nul autre en Israël, cette douce Maman à Moi. Siège de la Sagesse et de la vraie Science. Elle nous instruisit pour la vie du monde et pour celle du Ciel. Je dis : "nous instruisit" car je fus son écolier pas autrement que mes cousins. Et le "sceau" fut maintenu sur le secret de Dieu contre la curiosité de Satan, maintenu sous l'apparence d'une vie commune.

T'es-tu réjouie dans cette scène suave ? Maintenant, reste en paix. Jésus est avec toi.

57 – LE SABBAT A GETHSEMANI

(deuxième Année de la vie publique ; Livre 3)

La matinée du sabbat a été occupée en majeure partie à reposer les corps fatigués et à remettre en état les vêtements empoussiérés et froissés par le voyage. Dans les grandes citernes de Gethsémani, que l'eau de pluie a remplies, et dans le Cédron qui chante sur les pierres de son lit, écumeux et rempli par les eaux des jours précédents, il y a tant d'eau que c'est une véritable invitation. L'un après l'autre les pèlerins, défiant la fraîcheur, s'y plongent, et puis, revêtus à nouveau de pied en cap, avec les cheveux encore plaqués par les embruns du torrent, ils puisent de l'eau dans les citernes pour la reverser dans des bassins où l'on a mis les vêtements, couleur par couleur.

« Oh ! bien ! » dit Pierre content. « Là, ils vont tremper et Marie se fatiguera moins à les laver » (je suppose que c'est la femme de Gethsémani).

« Toi seul, petit, tu ne peux te changer. Mais demain... » En effet l'enfant a un petit vêtement propre qu'il a tiré de son petit sac, un sac qui pourrait suffire à une poupée tant il est petit. Mais le petit vêtement est encore plus délavé et plus déchiré que l'autre et Pierre le regarde avec appréhension en murmurant : « Comment vais-je faire pour le conduire à la ville ? Plié en deux, mon manteau ferait à peu près l'affaire, car, avec un manteau... il serait couvert tout entier. »

Jésus, qui entend ce soliloque paternel, lui dit : « Il vaut mieux le faire reposer maintenant. Ce soir nous irons à Béthanie... »

« Mais je veux lui acheter un vêtement. Je le lui ai promis... »

« Certainement tu le feras, mais il vaut mieux prendre conseil de la Mère. Tu sais…Les femmes…elles sont plus capables que nous pour les achats... et elle sera heureuse de s'occuper d'un enfant.., Vous irez ensemble ! »

La pensée d'aller avec Marie faire les achats transporte l'apôtre au septième ciel. Je ne sais pas si Jésus dit toute sa pensée ou s'il n'en garde pas pour Lui une partie, à savoir qu'il aurait pu dire que sa Mère a un goût plus fin pour éviter un bariolage de couleurs de mauvais goût. En fait il atteint le but en évitant de mortifier son Pierre.

Ils se répandent dans l'oliveraie, si belle en ce jour serein d'avril. La pluie des jours précédents semble avoir argenté les oliviers et semé des fleurs, tant les frondaisons resplendissent au soleil et tant sont nombreuses les fleurettes aux pieds des oliviers. Les oiseaux chantent et volent de tous côtés. La ville s'étend là-bas, à l'ouest de Gethsémani.

On ne voit pas le fourmillement de la foule à l'intérieur, mais on voit les caravanes qui se dirigent vers la Porte des Poissons et d'autres Portes à l'est, dont je ne sais pas le nom, et puis la ville les engloutit comme un ventre famélique.

Jésus se promène en observant Jabé qui joue joyeusement avec Jean et les plus jeunes. Même l'Iscariote, une fois passé son dépit d'hier, est joyeux et joue. Les plus âgés les regardent et sourient.

« Que dira ta Mère, de cet enfant ? » demande Barthélemy.

« Moi, je dis qu'elle dira : "Il est bien chétif" » dit Thomas.

« Oh ! Non ! Elle dira : "Pauvre enfant !" » répond Pierre.

« Elle te dira, au contraire : "Je suis contente que tu l'aimes"» objecte Philippe.

« La Mère n'en aurait jamais douté. Mais je crois qu'elle ne parlera pas. Elle le prendra sur son cœur » dit le Zélote.

« Et Toi, Maître, que penses-tu qu'elle dira ? »

« Elle fera ce que vous dites. Mais beaucoup de choses, toutes même, elle les pensera et les dira en son cœur et, dans un baiser, elle lui dira seulement : "Que tu sois béni !" et elle le soignera comme si c'était un oiseau tombé du nid. Un jour, écoutez, elle me racontait un fait de quand elle était toute petite. Elle n'avait pas encore trois ans car elle n'était pas encore au Temple, et son cœur se brisait d'amour en donnant, comme des fleurs et des olives écrasées et pressurées sous le pressoir, toute son huile et tous ses parfums. Dans son délire d'amour, elle disait à sa mère qu'elle voulait être vierge pour plaire davantage au Sauveur, mais qu'elle aurait voulu être une pécheresse pour pouvoir être sauvée. Et elle pleurait presque, parce que sa mère ne la comprenait pas et ne savait lui dire comment on peut faire pour être en même temps la "pure" et la "pécheresse". Son père lui donna la paix, en lui apportant un petit moineau qu'il avait sauvé alors qu'il était en danger sur le bord de la fontaine. Il lui dit la parabole du petit oiseau en expliquant que Dieu l'avait sauvée d'avance et que, pour ce motif, elle devait Le bénir deux fois. Et la petite Vierge de Dieu, la très grande Vierge Marie, exerça sa première maternité spirituelle envers cet oisillon qu'elle libéra quand il fut capable de voler. Mais il ne quitta jamais le jardin de Nazareth, consolant par ses vols et ses pépiements la triste maison et les tristes cœurs d'Anne et de Joachim après le départ de Marie au Temple. Il mourut peu de temps avant qu'Anne rendit le dernier soupir... Il avait terminé sa mission... Ma Mère s'était vouée à la virginité par amour. Mais, étant une créature parfaite, elle avait la maternité dans le sang et dans l'esprit. Car la femme est faite pour être mère, et c'est une aberration quand elle est sourde à ce sentiment qui est un amour de seconde puissance... »

Les autres aussi se sont approchés tout doucement. « Que veux-tu dire, Maître, en parlant d'amour de seconde puissance ? » demande Jude Thaddée.

« Mon frère, il y a plusieurs amours et de puissances différentes. Il y a l'amour de première puissance : celui que l'on donne à Dieu.  Puis l'amour de seconde puissance : l'amour maternel ou paternel, parce que si le premier est entièrement spirituel, celui-ci est pour deux parts spirituel et pour une seule charnel. Il s'y mêle, oui, le sentiment d'affection humaine, mais l'amour supérieur prédomine. En effet, un père et une mère qui sont sainement et saintement tels ne se contentent pas de donner aliments et caresses à la chair de leur enfant, mais aussi nourriture et amour à l'âme et à l'esprit de leur enfant. Et c'est si vrai ce que je dis, que celui qui se voue à l'enfance ne serait-ce que pour l'instruire, finit par l'aimer comme si c'était sa propre chair. »

« Moi, en effet, j'aimais beaucoup mes élèves » dit Jean d'Endor.

« J'ai compris que tu devais être un bon maître, en voyant comment tu te comportes avec Jabé. »

L'homme d'Endor s'incline et baise la main de Jésus sans parler. « Continue, je t'en prie, ta classification des amours » demande le Zélote.

« Il y a l'amour pour la compagne. C'est un amour de troisième puissance parce qu'il est fait par moitié - je parle des amours qui sont sains et saints - d'esprit et par moitié de chair. L'homme, pour son épouse, est un maître et un père en plus d'être époux. Et la femme, pour son époux, est un ange et une mère, en plus d'être épouse. Ce sont les trois amours les plus élevés. »

« Et l'amour du prochain ? Ne te trompes-tu pas ? Ou l'as-tu oublié ? » Demande l'Iscariote.

Les autres le regardent étonnés et... indisposés par son observation.

Mais Jésus répond tranquillement : « Non, Judas. Mais regarde de près : Dieu, on l'aime, parce qu'Il est Dieu et aucune explication n'est nécessaire pour encourager cet amour. Il est Celui qui est, c'est-à-dire le Tout; et l'homme, c'est le Rien qui devient une partie du Tout par l'âme que lui infuse l'Éternel. Sans elle, l'homme serait un des animaux bruts qui vivent sur la terre ou dans les eaux ou dans l'air. Il doit aimer Dieu par devoir et pour mériter de survivre dans le Tout, c'est-à-dire pour mériter de devenir une partie du Peuple saint de Dieu au Ciel, citoyen de la Jérusalem qui ne connaîtra éternellement ni profanation ni destruction.

L'amour de l'homme, et spécialement de la femme, pour ses enfants, a valeur de commandement. Dans les paroles de Dieu à Adam et à Eve, après les avoir bénis, voyant qu'il avait fait une "chose bonne" dans un lointain sixième jour, le premier sixième jour de la création, Il leur dit: "Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre...". Je vois l'objection que tu n'exprimes pas et je te réponds tout de suite ainsi : dans la création, avant la faute, tout était réglé et basé sur l'amour. Cette multiplication des enfants aurait été amour saint, pur, puissant, parfait. Et Dieu l'avait donnée à l'homme comme premier commandement: "Croissez, multipliez-vous". Aimez, par conséquent, après Moi, vos enfants. L'amour, tel qu'il existe maintenant : celui qui actuellement engendre des enfants, alors n'existait pas. La malice n'existait pas, et n'existait pas avec elle l'exécrable faim des sens. L'homme aimait la femme et la femme aimait l'homme, naturellement, non pas naturellement selon la nature telle que nous l'entendons, ou plutôt telle que vous, hommes, l'entendez, mais selon la nature de fils de Dieu : surnaturellement. Doux premiers jours d'amour entre les deux qui étaient frères, parce que nés d'un Père unique et qui pourtant étaient époux et qui, dans leur amour, se regardaient avec les yeux innocents de deux jumeaux au berceau. Et 1'homme éprouvait l'amour d'un père pour sa compagne "os de ses os et chair de sa chair", comme l'est un fils pour un père. Et la femme connaissait la joie d'être fille, c'est-à-dire protégée par un amour très haut car elle sentait qu'elle possédait en elle quelque chose de cet homme magnifique qui l'aimait avec innocence et avec une angélique ardeur dans les belles prairies de l'Eden !

Ensuite, dans l'ordre des commandements que Dieu a donné avec un sourire à ses petits enfants bien aimés, se présente celui qu'Adam lui-même doué par la Grâce d'une intelligence qui n'avait au-dessus d'elle que celle de Dieu, exprime, en parlant de sa compagne et en elle de toutes les femmes, le décret de la pensée de Dieu qui se réfléchissait avec netteté dans le pur miroir de l'esprit d'Adam où naissait une fleur de pensée et de parole: "L'homme quittera son père et sa mère et s'unira à sa femme; les deux seront une seule chair'.

Si les trois piliers des trois amours dont je viens de parler n'avaient pas existé, l'amour du prochain aurait-il pu exister ? Non, il n'aurait pas pu exister. L'amour de Dieu nous donne Dieu pour ami et enseigne l'amour. Celui qui n'aime pas Dieu qui est bon, ne peut certainement pas aimer le prochain qui le plus souvent a des défauts. S'il n'y avait pas eu l'amour conjugal et la paternité dans le monde, il n'aurait pas pu y avoir de prochain car le prochain est fait de l'ensemble des fils nés des hommes. En es-tu persuadé ? »

« Oui, Maître. Je n'avais pas réfléchi. »

« En fait, il est difficile de remonter aux sources. L'homme est désormais enfoncé depuis des siècles et des millénaires dans la boue, et ces sources sont si hautes sur les cimes ! Puis la première est une source qui vient d'une hauteur abyssale : Dieu... Mais je vous prends par la main et je vous conduis aux sources. Je sais où elles sont... »

« Et les autres amours ? » demandent en même temps Simon le Zélote et l'homme d'Endor.

« Le premier de la seconde série est celui du prochain. En réalité, c'est le quatrième en puissance. Puis vient l'amour de la science et puis l'amour du travail »

« Et c'est tout ? »

« C'est tout. »

« Mais il y a beaucoup d'autres amours ! » s'exclame Judas Iscariote.

« Non, il y a d'autres faims, mais ce ne sont pas des amours. Ce sont des "absences d'amour". Elles nient Dieu, elles nient l'homme. Pour cette raison, elles ne peuvent être des amours car, ce sont des négations, et la Négation c'est la Haine. »

« Si je refuse de consentir au mal, est-ce encore de la Haine ? » demande encore Judas Iscariote.

« Pauvres de nous ! Mais tu es plus ergoteur qu'un scribe ! Dis-moi ce que tu as ? Est-ce l'air vif de la Judée qui t'excite les nerfs, comme une crampe ? » s'exclame Pierre.

« Non. J'aime m'instruire et avoir beaucoup d'idées et qui soient claires. Ici, il est facile de parler justement avec les scribes. Je ne veux pas rester à court d'arguments. »

« Et crois-tu pouvoir au bon moment, sortir l'effilochure de la couleur réclamée du sac où tu conserves tous ces chiffons ? » demande Pierre.

« Chiffons, les paroles du Maître ? Tu blasphèmes ! »

« Ne fais pas le scandalisé. Dans sa bouche à Lui, ce ne sont pas des chiffons. Mais, une fois que nous avons déformé ses paroles, c'est ce qu'elles deviennent... Essaie de mettre du byssos précieux dans les mains d'un enfant... Après peu de temps, c'est une loque sale et déchirée. C'est ce qui nous arrive à nous... Maintenant, si tu prétends pêcher au bon moment la loque qu'il te faut qui n'est qu'une loque et qui est sale... hum ! Je ne sais pas ce que tu en feras. »

« N'y pense pas. Ce sont mes affaires. »

« Oh ! Sois bien tranquille que je n'y pense pas ! J'en ai assez des miennes. Et puis !... Je me contente que tu ne fasses pas subir de dommage au Maître car, dans ce cas, je penserais aussi à tes affaires. .. »

« Quand j'agirai mal, tu le feras : mais cela n'arrivera pas car je sais y faire... Je ne suis pas un ignorant, moi... »

« Je le suis, moi, je le sais. Mais c'est parce que je le sais que je ne fais pas de réserves, pour les sortir ensuite au bon moment. Je me recommande à Dieu, et Dieu m'aidera pour l'amour de son Messie dont je suis le serviteur le plus insignifiant et le plus fidèle. »

« Fidèles, nous le sommes tous ! » réplique Judas avec arrogance.

« Oh ! Méchant ! » Dit Jabé avec sévérité, rompant le silence qu'il gardait attentivement. « Pourquoi offenses-tu mon père ? Il est âgé, il est bon. Tu ne dois pas. Tu es un homme méchant, et tu me fais peur. »

« Et de deux ! » dit à voix basse Jacques de Zébédée en donnant un coup de coude à André.

Il a parlé doucement, mais l'Iscariote a entendu. « Tu vois, Maître, si les paroles de cet imbécile d'enfant de Magdala ont laissé un souvenir ? » Dit Judas, rouge de dépit.

« Mais ne vaudrait-il pas mieux continuer la leçon du Maître, au lieu de sembler être des petits boucs coléreux ? » demande le pacifique Thomas.

« Mais oui, Maître » s'exclame Mathieu. « Parle-nous encore de ta Mère. Elle est si lumineuse son enfance ! Son reflet nous rend l'âme vierge et moi, pauvre pécheur, j'en ai tant besoin ! »

« Que dois-je dire ? Il y a tant d'épisodes, tous plus doux l'un que l'autre... »

« C'est elle qui te les a racontés ? »

« Quelques-uns. Mais Joseph beaucoup plus. C'est lui qui m'a fait les plus beaux récits quand j'étais un petit enfant. Et aussi Alphée de Sara qui, étant de quelques années plus âgé que ma Mère, fut son ami pendant les quelques années qu'elle fut à Nazareth. »

« Oh ! Raconte... » Demande instamment Jean. Il sont tous en cercle, assis à l'ombre des oliviers avec au milieu Jabé qui regarde fixement Jésus, comme s'il entendait un conte paradisiaque.

« Je vais vous dire la leçon de chasteté que donna ma Mère, peu de jours avant son entrée au Temple, à son petit ami et à beaucoup d'autres.

Ce jour-là s'était mariée une jeune fille de Nazareth parente de Sara. Joachim et Anne avaient été invités aussi aux noces. Avec eux la petite Marie qui, avec d'autres enfants, était chargée de jeter des pétales effeuillés sur le chemin de l'épouse. On dit qu'elle était très belle, quand elle était petite et tout le monde se la disputait, après la joyeuse entrée de l'épouse. Il était très difficile de voir Marie parce qu'elle vivait beaucoup à la maison, affectionnant une petite grotte plus qu'un autre lieu et qu'elle appelle toujours la grotte "de ses fiançailles". Aussi, quand on la voyait blonde, rose, gracieuse, on l'accablait de caresses. On l'appelait : "La Fleur de Nazareth" ou bien : "La Perle de la Galilée" ou encore : "La Paix de Dieu" en souvenir d'un énorme arc-en-ciel qui était survenu à l'improviste pour son premier vagissement. Elle était et elle est en effet tout cela et plus encore. C'est la Fleur du Ciel et de la création, c'est la Perle du Paradis et la Paix de Dieu... Oui, la Paix. Je suis le Pacifique car je suis le Fils du Père et le fils de Marie : la paix infinie et la Paix suave.

Ce jour-là, tous voulaient lui donner des baisers et la prendre sur leurs genoux. Et elle, écartant les baisers et les contacts, disait avec une gravité gentille : "Je vous en prie, ne me froissez pas". On croyait qu'elle parlait de son habit de lin ceint à la taille d'une bande bleue et aussi de ses petits poignets et de son cou... ou de la petite guirlande de fleurs bleues dont Anne l'avait couronnée pour tenir en place les boucles de ses cheveux. On l'assurait qu'on ne froisserait ni son vêtement ni sa guirlande. Mais elle, avec assurance, petite femme de trois ans debout au milieu d'un cercle de grandes personnes, dit avec sérieux : "Je ne pense pas à ce qui se répare. Je parle de mon âme. Elle appartient à Dieu et je veux que Dieu seul y touche". On lui objectait : "Mais c'est à toi que nous donnons des baisers, pas à ton âme". Et elle : "Mon corps est le temple de mon âme et le prêtre en est l'Esprit. On n'admet pas le peuple dans l'enceinte des prêtres. Je vous en prie. N'entrez pas dans l'enceinte de Dieu".

Alphée qui avait alors plus de huit ans et qui l'aimait beaucoup fut frappé par cette réponse. Le lendemain, en la trouvant près de sa petite grotte occupée à cueillir des fleurs, il lui demanda: "Marie, quand tu seras femme, me voudrais-tu pour époux ?" En lui il y avait encore l'effervescence de la fête nuptiale à laquelle il avait assisté. Et elle ! "Je t'aime bien, mais je ne te vois pas comme homme. Je te dis un secret. Je vois seulement l'âme des vivants. Elle, je l'aime beaucoup, de tout mon cœur, mais je ne vois personne d'autre que Dieu comme 'Vrai Vivant' à qui je pourrai me donner moi-même". Voilà un épisode. »

« "Vrai Vivant" !!! Mais tu sais que c'est une parole profonde ! » s'exclame Barthélemy.

Et Jésus, humblement, et avec un sourire: « Elle était la Mère de la Sagesse. »

« Elle était ?... Mais elle n'avait pas trois ans ? »

« Elle l'était. Je vivais déjà en elle. J'étais Dieu en elle, dès sa conception dans son Unité et sa très parfaite Trinité. »

« Mais, excuse-moi, si moi coupable j'ose parler, mais Joachim et Anne savaient-ils qu'elle était la Vierge élue ? » demande Judas Iscariote.

« Ils ne le savaient pas. »

« Et alors comment Joachim pouvait-il dire que Dieu l'avait sauvée d'avance ? Cela ne fait-il pas allusion à son privilège par rapport à la faute? »

« C'est une allusion. Mais Joachim parlait par la bouche de Dieu comme tous les prophètes. Lui aussi ne comprit pas la sublime vérité surnaturelle que l'Esprit-Saint mettait sur ses lèvres, car c'était un juste, Joachim, au point de mériter cette paternité et c'était un humble. En effet, il n'y a pas de justice là où il y a l'orgueil. Lui, était juste et humble. Il consola sa Fille par son amour de père. Il l'instruisit par sa science de prêtre, car il était tel comme tuteur de l'Arche de Dieu. Il la consacra comme Pontife par le titre le plus doux: "La Sans Tache". Un jour viendra où un autre Pontife aux cheveux blancs dira au monde: "Elle est la Conception sans Tache" et il donnera au monde des croyants cette vérité, comme un article de foi incontestable, pour que dans le monde d'alors, en train de s'enfoncer toujours plus dans une grisaille nébuleuse d'hérésies et de vices, resplendisse tout à fait à découvert la Toute Belle de Dieu, couronnée d'étoiles, vêtue des rayons de la lune moins purs qu'Elle, et appuyée sur les astres, la Reine du Créé et de l'Incréé parce que Dieu-Roi a pour Reine, dans son Royaume, Marie.»

« Alors Joachim était prophète? »

« C'était un juste. Son âme répétait comme un écho ce que Dieu disait à son âme aimée de Dieu. »

« Quand allons-nous voir cette Maman, Seigneur ? » demande Jabé avec des yeux de convoitise.

« Ce soir. Que lui diras-tu, en la voyant ? »

« "Je te salue, Mère du Sauveur". Cela va bien ainsi?»

« Très bien» confirme Jésus en le caressant.

« Mais ne devons-nous pas aller au Temple aujourd'hui?» demande Philippe.

« Nous irons avant de partir pour Béthanie. Et tu resteras tranquille ici, n'est-ce pas? »

« Oui, Seigneur. »

L'épouse de Jonas, le régisseur de l'oliveraie, qui s'est approchée tout doucement, dit: «Pourquoi ne l'y conduis-tu pas? L'enfant le désire... »

Jésus la fixe avec insistance sans parler.

La femme comprend et le dit: «J'ai compris! Mais je dois avoir encore un petit manteau de Marc. Je vais le chercher» et elle part en courant.

Jabé tire Jean par la manche: «Seront-ils sévères les maîtres? »

« Oh! Non. N'aie pas peur et puis ce n'est pas pour aujourd'hui.

Dans quelques jours, avec la Mère, tu seras plus sage qu'un docteur» dit Jean pour le réconforter.

Les autres entendent et sourient de l'appréhension de Jabé. «Mais qui le présentera en qualité de père?» demande Mathieu.

« Moi. C'est naturel! A moins... que le Maître ne veuille le présenter» dit Pierre.

« Non, Simon. Je ne le ferai pas. Je te laisse cet honneur. »

« Merci, Maître. Mais... tu y seras Toi aussi?»

« Certainement. Nous y serons tous. C'est "notre" enfant... »

Marie de Jonas revient avec un manteau violet foncé encore en bon état. Mais quelle couleur! Elle-même le dit : « Marc ne voulait pas le porter parce que la couleur ne lui plaisait pas. »

Je crois bien ! C'est atroce ! Et le pauvre Jabé, avec son teint olivâtre, semble un noyé avec cette couleur violente. Mais lui ne se voit pas... aussi il est heureux avec ce manteau où il peut se draper comme un homme...

« Le repas est prêt, Maître. La servante a déjà enlevé l'agneau de la broche. »

« Allons-y alors. »

Et descendant de l'endroit où ils se trouvent, ils entrent dans la vaste cuisine pour le repas.

36- DE CAPHARNAÜM A NAZARETH, AVEC MANAEN ET LES FEMMES DISCIPLES

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Quand ils posent le pied sur la petite plage de Capharnaüm, ils sont accueillis par les cris des enfants qui rivalisent avec les hirondelles affairées à la construction des nids nouveaux, tant ils courent rapidement, en gazouillant de leurs petites voix, de la plage aux maisons, joyeux de la joie simple des enfants, pour lesquels c'est un spectacle merveilleux et un objet magique qu'un petit poisson trouvé mort sur la rive, ou un petit caillou que le flot a poli et qui par sa couleur semble une pierre précieuse, ou la fleur découverte entre deux rochers, ou le scarabée aux couleurs changeantes capturé en plein vol. Tous des prodiges que l'on fait voir aux mamans pour qu'elles prennent part à la joie de leurs enfants.

Mais maintenant ces hirondelles humaines ont vu Jésus et tous leurs vols se dirigent vers Lui qui va poser le pied sur la plage. C'est une tiède avalanche vivante de chairs enfantines, c'est une douce chaîne de menottes tendres, c'est un amour de cœurs d'enfants qui s'abat sur Jésus, qui l'enserre, l'attache, le réchauffe comme un doux feu.

« Moi ! Moi ! »

« Un baiser ! »

« A moi ! »

« Moi aussi ! »

« Jésus ! Je t'aime bien ! »

« Ne pars plus si longtemps ! »

« Je venais voir tous les jours si tu arrivais. »

« Moi, j'allais chez Toi. »

« Tiens cette fleur, c'était pour maman, mais je te la donne. »

« Encore un baiser pour moi, un beau, un fort. Le premier ne m'a pas touché parce que Jahel m'a poussé... » et les petites voix se font entendre pendant que Jésus essaie de se déplacer dans ce filet de tendresses.

«Mais laissez-le un peu tranquille ! Allons ! Assez ! » crient les disciples et les apôtres qui cherchent à desserrer l'étreinte. Eh bien, oui ! Ils ressemblent à des lianes munies de ventouses ! Quand on les détache d'un côté, ils s'attachent de l'autre.

« Laissez ! Laissez faire ! Avec de la patience, on va y arriver »dit Jésus en souriant et il fait des pas invraisemblablement petits pour pouvoir avancer sans marcher sur les pieds nus.

Mais ce qui le libère de l'affectueuse étreinte, c'est l'arrivée de Manaën avec d'autres disciples, parmi lesquels les bergers qui étaient en Judée.

« La paix à Toi, Maître ! » dit d'une voix tonnante Manaën dans son magnifique vêtement. Il n'a plus d'or au front ni aux doigts, mais au côté une magnifique épée qui provoque l'admiration respectueuse des enfants qui, devant ce merveilleux cavalier vêtu de pourpre et avec une arme superbe au côté, s'écartent intimidés. Et ainsi Jésus peut l'embrasser et embrasser Elie, Lévi, Mathias, Joseph, Jean, Siméon et je ne sais combien d'autres.

« Comment donc es-tu ici ? Et comment as-tu su que j'étais débarqué ? »

« Je l'ai su par les cris des enfants. Ils ont traversé les murs comme des flèches qui apportent la joie. Mais je suis venu ici en pensant qu'est prochain ton voyage en Judée et que certainement les femmes y prendront part... J'ai voulu y être moi aussi... Pour te protéger, Seigneur, si ce n'est pas trop d'orgueil que de le penser. Il y a beaucoup d'effervescence en Israël contre Toi. C'est douloureux de le dire, mais tu ne l'ignores pas. » En parlant ainsi, ils arrivent à la maison et ils y entrent.

Manaën continue sa conversation après que le maître de maison et sa femme aient vénéré le Maître. « Désormais l'effervescence et l'intérêt que tu suscites a envahi tous les lieux, secouant et attirant l'attention même des plus obtus et de ceux qui sont distraits par des choses très différentes de ce que tu es. Les nouvelles de ce que tu opères ont pénétré jusqu'à l'intérieur des dégoûtantes murailles de Machéronte et des luxurieux refuges d'Hérode, que ce soit le palais de Tibériade ou les châteaux d'Hérodiade ou le splendide palais royal des Asmonéens près du Sixte. Elles franchissent comme des flots de lumière et de puissance les barrières de ténèbres et de bassesse, elles font crouler les monceaux de péchés qui couvraient comme une tranchée et un abri les amours dégoûtantes de la Cour et les crimes atroces, elles dardent comme des flèches de feu en écrivant des paroles bien plus menaçantes que celles du festin de Balthazar sur les murs souillés des alcôves et des salles du trône et des festins. Elles crient ton Nom et ta Puissance, ta Nature et ta Mission. Hérode tremble de peur, Hérodiade se tord sur son lit craignant que tu sois le roi vengeur qui lui enlèvera ses richesses et son immunité, si ce n'est même la vie, en la jetant à la merci des foules qui tireront vengeance de ses nombreux crimes. On tremble à la Cour, et c'est à cause de Toi. On tremble de peur humaine et de peur surhumaine. Depuis que la tête de Jean est tombée, il semble qu'un feu brûle les viscères de ses meurtriers. Ils n'ont même plus leur misérable paix d'auparavant, paix de porcs rassasiés de ripailles, qui étouffent les reproches de leurs consciences dans l'ébriété ou la débauche. Il n'y a plus rien qui les apaise... Ils sont persécutés... Et ils se haïssent après les heures de débauche, dégoûtés l'un de l'autre, se rejetant mutuellement la culpabilité du crime qui les trouble, un crime qui a dépassé la mesure.

Quant à Salomé, elle est comme possédée par un démon, et en proie à un érotisme qui serait dégradant pour une esclave. Le palais royal exhale plus de puanteur qu'un égout.

Hérode m'a questionné plusieurs fois sur Toi. Chaque fois j'ai répondu : ''Pour moi, c'est le Messie, le Roi d'Israël de l'unique souche royale : celle de David. C'est le Fils de l'homme annoncé par les Prophètes, c'est le Verbe de Dieu, celui qui, étant le Christ, l'Oint de Dieu, a le droit de régner sur tous les vivants". Et Hérode blêmit de peur en sentant en Toi le Vengeur. Et il repousse la peur, le cri de sa conscience que le remords déchire en disant - car les courtisans, pour le réconforter, lui disent que Toi, tu es Jean que l'on a cru faussement mort, et avec cela ils le font plus que jamais défaillir d'horreur, ou bien Elie, ou quelque autre prophète du temps passé - en disant : "Non, ce ne peut être Jean ! Je l'ai fait décapiter et Hérodiade garde sa tête en lieu sûr. Et ce ne peut être l'un des prophètes : on ne revit pas, une fois mort. Mais ce ne peut être non plus le Christ. Qui le dit ? Qui dit que c'est Lui ? Qui ose me dire qu'il est le Roi de l'unique souche royale ? C'est moi qui suis le roi ! Et pas d'autres. Le Messie a été tué par Hérode le Grand. Il a été noyé dès sa naissance dans une mer de sang. Il a été égorgé comme un agneau... et il n'avait que quelques mois... L'entends-tu comme il pleure ? Son bêlement ne cesse de résonner dans ma tête en même temps que le rugissement de Jean : 'Il ne t'est pas permis'... Il ne m'est pas permis ?! Si, tout m'est permis car je suis 'le roi'. Ici le vin et les femmes, si Hérodiade se refuse à mes embrassements, et que danse Salomé pour éveiller mes sens apeurés par tes récits effrayants".

Et il s'enivre au milieu des mimes de la Cour, pendant que dans ses appartements sa femme folle crie ses blasphèmes au Martyr et des menaces à ton adresse. Pendant ce temps, Salomé expérimente ce que c'est que d'être née du péché de deux débauchés et d'avoir participé à un crime obtenu en abandonnant son corps aux fantaisies lubriques d'un dégoûtant. Mais ensuite Hérode revient à lui-même et veut être informé sur Toi, et il voudrait te voir. Et pour cela il favorise mes venues vers Toi dans l'espoir que je t'amène à lui. C'est une chose que je ne ferai jamais d'amener ta sainteté dans une caverne de bêtes immondes. Hérodiade voudrait t'avoir pour te frapper, et elle le crie avec son stylet dans les mains... Et voudrait t'avoir Salomé qui t'a vu à ton insu, à Tibériade, au dernier Etanim, et qui est folle de Toi...

Voilà ce qu'est le Palais royal, Maître ! Mais moi j'y reste pour surveiller ainsi leurs desseins sur Toi. »

« Je t'en suis reconnaissant et le Très-Haut t'en bénit. Cela aussi c'est servir les décrets de l'Eternel »

« Je l'ai pensé, et c'est pour cela que je suis venu. »

« Manaën, je te demande instamment une chose, puisque tu es venu. Descends vers Jérusalem, pas avec Moi, mais avec les femmes. Moi, je vais avec eux par un chemin inconnu et ils ne pourront me faire du mal. Mais elles, ce sont des femmes et sans défense, et celui qui les accompagne a l'âme douce et il a appris à présenter la joue à qui l'a déjà frappé. Ta présence sera une sûre protection. C'est un sacrifice, je le comprends, mais nous serons ensemble en Judée. Ne me le refuse pas, ami. »

« Seigneur, tout désir de Toi est une loi pour ton serviteur. Je suis au service de ta Mère et des femmes disciples qui l'accompagnent dès ce moment et jusqu'à quand tu voudras. »

« Merci. Cette obéissance aussi sera inscrite dans le Ciel. Maintenant, en attendant que les barques arrivent pour tous, consacrons le temps à guérir les malades qui m'attendent. »

Et Jésus descend dans le jardin où sont les brancards ou les infirmes et il les guérit rapidement, tout en recevant l'hommage de Jaïre et des amis peu nombreux de Capharnaüm.

Parmi les femmes, il y a Porphyrée et Salomé et en plus la femme âgée de Barthélemy, et celle moins âgée de Philippe avec ses jeunes filles. Elles s'occupent des vivres pour la troupe nombreuse des disciples que l'on va rassasier avec les paniers de poissons offerts par Bethsaïda et Capharnaüm. C'est une grande éventration de poissons argentés qui frétillent encore, un grand rinçage de poissons dans les chaudrons, un grand grésillement sur les grils qui s'opère dans la cuisine, pendant que Margziam, avec d'autres disciples, alimente les feux et porte des brocs d'eau pour aider les femmes.

Le repas est vite prêt et vite consommé. Et comme les barques sont maintenant réunies pour transporter tout ce peuple, il ne reste qu'à s'embarquer pour Magdala sur un lac enchanté, tant il est serein, angélique, dans le chaton d'émeraude de ses rives.

Les jardins et la maison de Marie de Magdala s'ouvrent hospitaliers dans le midi ensoleillé pour accueillir le Maître et ses disciples, et Magdala toute entière s'amène pour saluer le Rabbi qui va vers Jérusalem.

Et les pentes fraîches des collines galiléennes entendent la marche agile et joyeuse de la troupe fidèle, suivie d'un char commode où se trouvent Jeanne avec Porphyrée, Salomé, la femme de Barthélemy et celle de Philippe avec ses deux jeunes filles et en plus tout souriants, Marie et Mathias, difficiles à reconnaître tant ils ont changé depuis cinq mois.

Margziam marche bravement avec les adultes et même, comme le veut Jésus, il est justement dans le groupe apostolique, entre Pierre et Jean, et il ne perd pas un mot de ce que dit Jésus.

Le soleil brille dans un ciel très pur et des rafales tièdes apportent des odeurs de bois, de menthe, de violettes, des premiers muguets, des rosiers toujours plus fleuris et, par-dessus tout, cette odeur fraîche, légèrement amère des fleurs des arbres à fruits qui répandent partout une neige de pétales sur l'herbe. Tous en ont dans les cheveux pendant qu'ils avancent au milieu d'un continuel gazouillis d'oiseaux, au milieu des chants séduisants et des appels trépidants d'un buisson à l'autre entre les mâles audacieux et les femelles pudiques, pendant que les brebis broutent, grossies par leur maternité, et que les premiers agneaux heurtent leurs museaux roses contre les mamelles arrondies pour augmenter la sécrétion du lait, ou bien gambadent dans les prés d'herbe tendre comme des enfants heureux.

Comme Nazareth arrive vite après Cana, où Suzanne se joint aux autres femmes en apportant avec elle les produits de sa terre dans des paniers et des vases, et une branche entière de roses rouges en boutons prêts à s'ouvrir, "pour les offrir à Marie" dit-elle.

« Moi aussi, tu vois ? » dit Jeanne, en ouvrant une espèce de boite où sont rangées de nombreuses roses dans de la mousse humide : « Les premières et les plus belles, toujours un rien pour elle qui nous est si chère ! »

Je vois que chaque femme a apporté des vivres pour le voyage pascal et avec eux, qui une fleur, qui une plante pour le jardin de Marie, et Porphyrée s'excuse de n'avoir apporté qu'un pot de camphrier magnifique aux feuilles glauques minuscules qui exhalent leur arôme rien qu'à les effleurer. « Marie désirait cette plante balsamique... » dit-elle. Et toutes la louent pour la beauté vigoureuse de l'arbuste. « Oh ! J'en ai pris soin tout l'hiver, en le gardant à l'abri de la gelée et de la grêle dans ma pièce. Margziam m'aidait à la porter au soleil chaque matin, et à la rentrer chaque soir... Et ce cher enfant, s'il n'y avait pas eu la barque et maintenant le char, l'aurait chargée sur ses épaules pour l'apporter à Marie, et lui faire plaisir à elle et aussi à moi » ainsi parle l'humble femme qui s'enhardit de plus en plus à cause de la bonté de Jeanne et ne se tient plus de joie d'être en voyage pour Jérusalem, et avec le Maître, son homme et son Margziam.

« Tu n'y es jamais allée ? »

« Tant que vécut mon père, chaque année. Mais ensuite... Ma mère n'y alla plus... Mes frères m'y auraient amenée, mais je rendais service à ma mère et elle ne me laissait pas aller. Ensuite j'ai épousé Simon... et ma santé n'a plus été très bonne. Simon aurait dû rester longtemps en voyage, et cela l'ennuyait... Aussi je restais à la maison à l'attendre… Le Seigneur voyait mon désir... et c'était comme si j'avais fait le sacrifice au Temple... » dit la douce femme.

Et Jeanne, qui l'a pour voisine, lui met la main sur ses splendides tresses en lui disant : « Chérie ! » Et en cet adjectif il y a tant d'amour, tant de compréhension, tant de sens.

Voilà Nazareth... voilà la maison de Marie d'Alphée qui est déjà dans les bras de ses fils, et avec ses mains mouillées et rougies par la lessive qu'elle est en train de faire, elle les caresse et puis, essuyant ses mains avec son grossier tablier, elle court vers Jésus pour l'embrasser... Et puis voilà la maison d'Alphée de Sara, qui précède immédiatement celle de Marie. Alphée ordonne au plus grand de ses petits-enfants d'avertir Marie, et en attendant il marche à pas de géant vers Jésus, avec un tas de petits-enfants dans les bras et il le salue avec cette nichée qui se serre dans ses bras et qu'il Lui offre comme un bouquet de fleurs. Et voici Marie qui se présente sur le seuil de la porte, en plein soleil, avec son vêtement d'intérieur d'un bleu clair un peu déteint, l'or de ses cheveux resplendit vaporeux sur son front virginal et descend en lourdes tresses sur la nuque. Elle tombe sur le sein de son Fils qui l'embrasse avec tout son amour.

Les autres s'arrêtent prudemment pour les laisser libres dans leur première rencontre. Mais elle se détache tout de suite, et tourne son visage que l'âge n'a pas altéré, maintenant tout rose à cause de la surprise, illuminé par son sourire et elle salue de sa voix angélique : « Paix à vous, serviteurs du Seigneur et disciples de mon Fils. Paix à vous, sœurs dans le Seigneur » et avec elles qui sont descendues du char, elle échange un baiser fraternel.

« Oh ! Margziam ! Maintenant je ne pourrai plus te tenir dans mes bras ! Tu es un homme maintenant. Mais viens à la Mère de tous ceux qui sont bons, que je te donne encore un baiser. Chéri ! Que Dieu te bénisse et te fasse grandir dans ses voies, robuste comme croît ton corps de jeune, et davantage encore. Mon Fils, nous devrons l'amener à son grand-père. Il sera heureux de le voir ainsi » dit-elle ensuite en se tournant vers Jésus.

Et puis elle embrasse Jacques et Jude d'Alphée, et elle leur donne la nouvelle qui leur plaît certainement : « Cette année Simon vient avec moi, comme disciple du Maître. Il me l'a dit. »

Et l'un après l'autre, elle salue les plus connus, les plus influents, accompagnant pour tous son salut d'une parole de grâce. Manaën lui est amené et présenté comme devant l'escorter dans son voyage vers Jérusalem.

« Tu ne viens pas avec nous, Fils ? »

« Mère, j'ai d'autres endroits à évangéliser. Nous nous verrons à Béthanie. »

« Que ta volonté soit faite maintenant et toujours. Merci, Manaën. Toi : ange humain, avec nos gardiens : les anges du Ciel; nous serons en sécurité comme si nous étions dans le Saint des Saints. » Et elle présente sa main à Manaën en signe d'amitié. Le cavalier, qui a grandi dans le faste, s'agenouille pour baiser la main délicate qu'elle lui présente.

Pendant ce temps, on a déchargé les fleurs et ce qui doit rester à Nazareth. Puis le char s'en va dans une écurie de la ville.

La petite maison paraît une roseraie à cause des roses répandues partout par les femmes disciples. Mais la plante de Porphyrée, posée sur la table, suscite la plus vive admiration de Marie qui la fait porter dans un endroit favorable d'après les indications de l'épouse de Pierre. Tout le monde ne peut certainement pas entrer dans la petite maison, ni dans le jardin qui n'est pas un domaine mais qui semble monter vers le ciel serein, se faire aérien tant il y a des nuages de fleurs sur les arbres du jardin. Et Jude d'Alphée demande en souriant à Marie : « As-tu cueilli aujourd'hui aussi le rameau pour ton amphore ? »

« Bien sûr, Jude. Et quand vous êtes venus, je le contemplais... »

« Et tu songeais, Maman, à ton lointain mystère » dit Jésus en la prenant de son bras gauche et en l'attirant sur son cœur.

Marie lève son visage empourpré et soupire : « Oui, mon Fils... et je songeais à la première palpitation de ton cœur en moi... »

Jésus dit : « Que restent les sœurs disciples, les apôtres, Margziam, les bergers disciples, le prêtre Jean, Etienne, Hermas et Manaën. Que les autres se dispersent pour chercher un logement... »

« Je puis en loger plusieurs dans ma maison... » crie Simon d'Alphée, du seuil de sa maison sur lequel il est arrêté. « Je suis leur condisciple et je les réclame. »

« Oh ! Frère, avance, que je t'embrasse » dit expansif Jésus, alors qu'Alphée de Sara, Ismaël et Aser, les deux disciples ex-âniers de Nazareth, disent à leur tour : « Chez nous. Venez, venez ! »

Les disciples qui n'ont pas été choisis s'en vont et on peut fermer la porte... pour la rouvrir cependant, tout de suite après, à la venue de Marie d'Alphée qui ne peut rester loin, même occupée par sa lessive. Il y a environ quarante personnes, aussi elles se répandent dans le jardin tiède et tranquille jusqu'à ce que l'on distribue les aliments auxquels tout le monde trouve une saveur céleste tant il y a d'agrément à les consommer dans la maison du Seigneur, distribués par Marie.

Simon revient après avoir installé les disciples et il dit : « Tu ne m'as pas appelé comme les autres, mais moi je suis ton frère et je reste quand même. »

« Tu arrives à propos, Simon. Je vous ai voulu ici pour vous faire connaître Marie. Beaucoup d'entre vous, vous connaissez Marie comme "mère", certains comme "épouse". Mais personne ne connaît Marie comme "vierge". Moi, je veux vous la faire connaître dans ce jardin en fleurs dans lequel votre cœur vient plein de désir dans les séparations forcées et comme pour se reposer des fatigues de l'apostolat.

Je vous ai écouté parler, vous, apôtres, disciples et parents, et j'ai perçu vos impressions, vos souvenirs, vos jugements sur ma Mère. Je vais vous transfigurer tout cela, très admirable mais encore très humain, en une connaissance surnaturelle. Car ma Mère, avant Moi, doit être transfigurée aux yeux de ceux qui le méritent le plus, pour la montrer telle qu'elle est. Vous, vous voyez une femme. Une femme, qui par sa sainteté, vous paraît différente des autres, mais que vous voyez en réalité comme une âme enveloppée par la chair, comme celle de toutes les femmes ses sœurs. Mais maintenant je veux dévoiler l'âme de ma Mère, sa véritable et éternelle beauté.

Viens ici, ma Mère. Ne rougis pas, ne te retire pas intimidée, suave colombe de Dieu. Ton Fils est la Parole de Dieu, et il peut parler de toi et de ton mystère, de tes mystères, ô sublime Mystère de Dieu. Assoyons-nous ici, à l'ombre légère des arbres en fleurs, près de la maison, près de ta sainte demeure. Ainsi ! Levons cette tenture ondoyante et qu'il sorte des flots de sainteté et de Paradis de cette demeure virginale, pour nous saturer tous de toi... Oui, Moi aussi. Que je me parfume de toi, Vierge parfaite, pour que je puisse supporter les puanteurs du monde, pour que je puisse voir la candeur avec ma pupille saturée de ta Candeur. Ici, Margziam, Jean, Etienne, et vous sœurs disciples, bien en face de la porte ouverte sur la demeure chaste de celle qui est la Chaste entre toutes les femmes. Et en arrière, vous, mes amis. Et ici, à mes côtés, toi, ma Mère bien-aimée.

Je vous ai parlé, il y a même peu de temps de : "l'éternelle beauté de l'âme de ma Mère". Je suis la Parole et par conséquent je sais employer les mots sans erreur. J'ai dit : éternelle, pas immortelle. Et ce n'est pas sans intention que je l'ai dit. Immortel est celui qui, après être né, ne meurt plus. Ainsi l'âme des justes est immortelle au Ciel, l'âme des pécheurs est immortelle dans l'Enfer, car l'âme, une fois créée, ne meurt plus qu'à la grâce. Mais l'âme vit, existe à partir du moment où Dieu la pense. C'est la Pensée de Dieu qui la crée. L'âme de ma Mère est depuis toujours pensée par Dieu. Par conséquent elle est éternelle dans sa beauté, dans laquelle Dieu a versé toute perfection pour en tirer délice et réconfort.

Il est dit dans le Livre de notre aïeul Salomon qui t'a vue à l'avance et qui est par conséquent ton prophète : "Dieu m'a possédée au commencement de ses œuvres, dès le principe, avant la Création. J'ai été établie éternellement, dès le principe, avant que fût faite la terre. Les abîmes n'existaient pas encore et moi, j'étais conçue. Les sources ne jaillissaient pas encore, les montagnes n'étaient pas encore constituées dans leur lourde masse et j'existais déjà. Avant les collines, j'ai été engendrée. Lui n'avait pas encore fait la Terre, les fleuves, ni les pôles du monde et moi, j'existais déjà. Quand Il préparait les cieux et le Ciel, moi, j'étais présente. Quand par des lois inviolables Il renferma l'abîme sous la voûte, quand Il rendit stable dans les hauteurs la voûte céleste et y suspendit les sources des eaux, quand Il fixa à la mer ses limites et donna comme loi aux eaux de ne pas dépasser leurs frontières, quand Il jetait les fondements de la Terre, j'étais avec Lui pour mettre en ordre toutes choses. Toujours dans la joie, je jouais continuellement en sa présence. Je jouais dans l'univers".

Oui, ô Mère, Dieu, l'Immense, le Sublime, le Vierge, l'Incréé, était lourd de toi et il te portait comme son très doux fardeau, se réjouissant de te sentir t'agiter en Lui, en Lui donnant les sourires dont il a fait la Création ! Toi qu'il a douloureusement enfantée pour te donner au Monde, âme très suave, née de Celui qui est Vierge pour être la "Vierge", Perfection de la Création, Lumière du Paradis, Conseil de Dieu, telle qu'en te regardant il put pardonner la Faute, car toi seule et par toi seule, tu sais aimer comme toute l'Humanité rassemblée ne sait pas aimer. En toi est le Pardon de Dieu ! En toi le Remède de Dieu, toi, caresse de l'Éternel sur la blessure que l'homme a faite à Dieu ! En toi, le Salut du monde, Mère de l'Amour Incarné et du Rédempteur qui a été accordé ! L'âme de ma Mère ! Fondu dans l'Amour avec le Père, je te regardais en mon intérieur, ô âme de ma Mère !... Et ta splendeur, ta prière, la pensée que tu me porterais, me consolait pour toujours de mon destin douloureux et des expériences inhumaines de ce qu'est le monde corrompu pour le Dieu absolument parfait. Merci, ô Mère ! Je suis venu déjà saturé de tes consolations. Je suis descendu en te sentant toi seule, ton parfum, ton chant, ton amour... Joie, ma joie !

Mais écoutez, vous qui maintenant savez qu'est unique la Femme en laquelle il n'y a pas de tache, unique la Créature qui n'a pas coûté de blessure au Rédempteur, écoutez la seconde transfiguration de Marie, l'Élue de Dieu.

C'était un serein après-midi d'Adar et les arbres étaient en fleurs dans le jardin silencieux; Marie, épouse de Joseph, avait cueilli un rameau d'un arbre en fleurs pour remplacer celui qui était dans sa pièce. Elle était depuis peu arrivée à Nazareth, Marie, prise au Temple pour orner une maison de saints. Elle avait l'âme partagée entre le Temple, la maison et le Ciel. Elle, en regardant le rameau en fleurs, pensait que c'était avec un rameau pareil qui avait fleuri d'une manière insolite, un rameau coupé dans ce jardin en plein hiver et qui avait fleuri comme pour le printemps devant l'Arche du Seigneur - peut-être le Soleil-Dieu l'avait réchauffé en rayonnant sur lui sa Gloire - que Dieu lui avait signifié sa volonté... Et elle pensait encore qu'au jour des noces, Joseph lui avait apporté d'autres fleurs, mais jamais semblables à la première qui portait inscrite sur ses pétales légers : "Je te veux unie à Joseph"... Elle pensait à tant de choses... Et en pensant, elle montait vers Dieu. Les mains étaient agiles entre la quenouille et le fuseau et elle filait un fil plus fin que l'un des cheveux de sa jeune chevelure...

L'âme tissait un tapis d'amour en allant agile comme la navette sur le métier, de la terre au Ciel, des besoins de la maison, de son époux, à ceux de l'âme, de Dieu. Et elle chantait et priait. Et le tapis se formait sur le métier mystique, se déroulait de la terre au Ciel, montait jusqu'à se perdre là-haut... Formé de quoi ? Des fils fins, parfaits, solides, de ses vertus, du fil qui volait de la navette, qu'elle croyait "sienne", alors qu'elle appartenait à Dieu : la navette de la Volonté de Dieu sur laquelle était enroulée la volonté de la petite, grande Vierge d'Israël, celle que le Monde ne connaissait pas mais que Dieu connaissait, sa volonté enroulée dans celle du Seigneur et qui ne faisait qu'une avec elle. Et le tapis se fleurissait des fleurs de l'amour, de la pureté, des palmes de la paix, des palmes de la gloire, des violettes, des jasmins... Toutes les vertus fleurissaient sur le tapis de l'amour que la Vierge déroulait, invitant, de la terre au Ciel. Et comme le tapis ne suffisait pas, elle lançait son cœur en chantant : "Que vienne mon Bien-Aimé dans son jardin et qu'il mange du fruit de ses arbres... Que mon Bien-Aimé descende dans son jardin au parterre des arômes, pour se rassasier dans les jardins, pour cueillir des lys. Je suis à mon Bien- Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi, Lui qui se repaît parmi les lys !" Et des distances infinies, parmi des torrents de Lumière, arrivait une Voix qu'une oreille humaine ne peut entendre, ni une gorge humaine former. Et elle disait : "Que tu es belle, mon amie ! Que tu es belle !... C'est du miel que distillent tes lèvres... Tu es un jardin clos, une fontaine scellée, ô sœur, mon épouse..." et les deux voix s'unissaient ensemble pour chanter l'éternelle vérité : "L'amour est plus fort que la mort. Rien ne peut éteindre ou submerger 'notre' amour".Et la Vierge se transfigurait ainsi... ainsi... ainsi... pendant que Gabriel descendait et la rappelait, avec son ardeur, à la Terre, réunissait son esprit à sa chair pour qu'elle pût entendre et comprendre la demande de Celui qui l'avait appelée "Sœur" mais qui la voulait "Epouse". C'est ici qu'arriva le Mystère... Et une femme pudique, la plus pudique de toutes les femmes, celle qui ne connaissait même pas la poussée instinctive de la chair, s'évanouit devant l'Ange du Seigneur, parce que même un ange trouble l'humilité et la pudeur de la Vierge, et elle ne se tranquillisa qu'en l'entendant parler, et elle crut, et elle dit la parole par laquelle "leur" amour devint Chair et vaincra la Mort, et il n'y a pas d'eau qui pourra l'éteindre ni de perversion qui puisse le submerger... »

Jésus se penche doucement sur Marie qui a glissé à ses pieds comme extasiée dans le rappel d'une heure lointaine, lumineuse d'une lumière spéciale que son âme paraît exhaler, et il lui demande doucement : « Quelle fut ta réponse, ô Vierge très pure, à celui qui t'assurait qu'en devenant la Mère de Dieu tu n'aurais pas perdu ta parfaite Virginité ? »

Et Marie, comme en un rêve, lentement, en souriant, les yeux dilatés par des larmes de joie : « Voici la Servante du Seigneur ! Qu'il soit fait de moi selon sa Parole » et elle repose sa tête sur les genoux du Fils, adorant.

Jésus la voile de son manteau, en la cachant aux yeux de tous et il dit : « Et ce fut fait et cela se fera jusqu'à la fin, jusqu'à l'autre et l'autre encore de ses transfigurations. Elle sera toujours "la Servante de Dieu". Elle fera toujours comme dira "la Parole". Ma Mère ! Telle est ma Mère. Et il est bien que vous commenciez à la connaître dans la plénitude de sa sainte Figure... Mère ! Mère ! Redresse ton visage, Aimée... Rappelle tes sentiments à la Terre où pour l'instant nous sommes... » dit-il en découvrant Marie après un certain temps durant lequel il n'y avait d'autre bruit que le bourdonnement des abeilles et le clapotis de la petite source.

Marie lève son visage trempé de larmes et murmure : « Pourquoi, Fils, m'as-tu fait cela ? Les secrets du Roi sont sacrés... »

« Mais le Roi peut les dévoiler quand Il veut. Mère, je l'ai fait pour que soit comprise la parole d'un Prophète : "Une Femme enfermera l'Homme en elle", et l'autre parole d'un autre Prophète: "La Vierge concevra et enfantera Un Fils". Et c'est aussi pour que ceux qui ont horreur de trop de choses, qui pour eux sont humiliantes, concernant le Verbe de Dieu, aient en contrepoids tant d'autres choses qui les confirment dans la joie de m'appartenir. De cette façon, ils ne se scandaliseront jamais plus, et même à cause de cela conquerront le Ciel... Maintenant que ceux qui doivent aller dans des maisons hospitalières, y aillent. Moi, je reste avec les femmes et Margziam. Demain à l'aube que tous les hommes soient ici, parce que je veux vous amener près d'ici. Ensuite nous reviendrons saluer les femmes disciples pour retourner ensuite à Capharnaüm afin de rassembler d'autres disciples et les envoyer à leur suite. »...

2 - AUBE PASCALE. LAMENTATION.

PRIERE DE MARIE

*(Glorification ; Livre 10)*

Je vois encore la pièce où pleure Marie dans la maison hospitalière. Elle est encore là sur son siège, accablée, épuisée, défigurée par ses pleurs continuels.

Les femmes aussi sont là, et à la lueur des lampes à huile elles préparent des aromates, en les mélangeant, après les avoir tirés de diverses amphores, dans un mortier et puis en les remettant dans des vases au large bec où on peut fouiller facilement avec les doigts pour en extraire le baume.

Les femmes travaillent en pleurant. Et Marie-Magdeleine, qui a le visage marqué par les pleurs comme par une brûlure, dit ces paroles qui font pleurer fort toutes les femmes.

Puis, quand elles ont fini de tout préparer, elles s’enveloppent dans leurs châles ou leurs manteaux. Marie aussi se lève, mais elles l’entourent pour la persuader de ne pas venir. Il serait trop cruel de lui faire revoir son Fils qui certainement, à l’aube du troisième jour, est tout noirci par la décomposition, couvert de contusions comme il l’était. Et puis elle est trop épuisée pour pouvoir marcher. Elle n’a fait que pleurer et prier. Jamais de nourriture, jamais de repos. Qu’elle reste tranquille et se fie à elles. Elles feront avec leur amour de disciples la part de la Mère, en donnant à ce Corps saint tous les soins réclamés par un arrangement définitif de la sépulture.

Marie se rend. La Magdeleine, agenouillée à ses pieds, mais reposant sur ses talons, dans sa pose habituelle, lui embrasse les genoux et la regarde avec son visage brûlé par les pleurs et lui promet qu’elle dira à Jésus tout l’amour de sa Mère, pendant qu’elle l’embaumera encore. Elle sait ce qu’est l’amour. Elle est passée du vil amour à l’amour saint pour la Miséricorde vivante que les hommes ont tué, et elle sait aimer. Jésus le lui a dit dès le soir qui fut le matin de sa nouvelle vie, qu’elle sait beaucoup aimer. La Mère se fie à elle. Elle, la rachetée qui a su caresser alors les pieds de Jésus, si doucement saura maintenant caresser ses blessures et les embaumer, plus avec son amour qu’avec l’onguent, pour que la Mort ne puisse abîmer ces Chairs qui ont donné tant d’amour et en ont tant reçu.

La voix de la Magdeleine est pleine de passion. On dirait un velours qui enveloppe un orgue, tant elle a une voix d’orgue adoucie par des tonalités chaudes et passionnées. On y sent une âme qui frémit. Qui a su frémir. Qui devait frémir et aimer. Et qui, maintenant que Jésus l’a sauvée, sait frémir et aimer pour l’Amour divin. Je n’oublierai pas cette voix de femme qui exprime l’âme de cette femme. Je ne l’oublierai plus.

Les femmes sortent en portant une lanterne. La maison est dans l’obscurité et aussi le chemin. Il y a à peine une trace de lumière là-bas, au fond, vers l’orient. La lumière fraîche et pure d’un matin d’avril. Le chemin est silencieux et désert. Les femmes, toutes enveloppées dans leurs manteaux, vont sans parler vers le tombeau de Jésus.

Je ne vais pas avec elles. Je reviens vers Marie. Jésus me fait revenir vers elle.

Maintenant qu’elle est seule, elle s’est remise à prier, à genoux contre le voile de Véronique qui est étendu le long du côté d’une étagère, tenu en place par le drap funèbre et par les clous. Elle prie et parle à son Fils. Elle est toujours dans la même peine mêlée à un espoir qui la rend anxieuse.

"Jésus, Jésus ! Tu ne reviens pas encore ? Ta pauvre Maman ne résiste plus de te savoir là-bas, mort. Tu l’as dit et personne ne t’a compris. Mais moi, je t’ai compris ! "Détruisez le Temple de Dieu, et Moi, je le reconstruirai en trois jours". C’est le commencement du troisième jour. Oh ! Mon Jésus ! N’attends pas qu’il soit accompli pour revenir à la vie, à ta Maman qui a besoin de te voir vivant pour ne pas mourir en te revoyant mort, qui a besoin de te voir beau, sain, triomphant, pour ne pas mourir en se souvenant de l’état où elle t’a laissé !

Oh ! Père ! Père ! Rends-moi mon Fils ! Que je le voie redevenu Homme et non plus cadavre, Roi et non plus condamné. Ensuite, je le sais, il reviendra vers Toi, au Ciel. Mais je l’aurai vu guéri de tant de mal, je l’aurai vu fort après tant de langueur, je l’aurai vu triomphant après tant de lutte, je l’aurai vu Dieu après une humanité de telles souffrances pour les hommes et je me sentirai heureuse même en perdant son voisinage. Je le saurai avec Toi, Père Saint, je le saurai pour toujours hors de la Douleur. Maintenant, au contraire, je ne puis, je ne puis oublier qu’il est dans un tombeau, qu’il est là tué par tant de douleur qu’ils Lui ont faite, que Lui, mon Fils-Dieu, partage le sort des hommes dans l’obscurité d’un tombeau, Lui, ton Vivant.

Père, Père, écoute ta servante. A cause de ce "oui" … Je ne t’ai jamais rien demandé pour mon obéissance à tes volontés; c’était ta Volonté, et ta Volonté était la mienne; je ne devais rien exiger pour le sacrifice de la mienne à Toi, Père Saint. Mais maintenant, mais maintenant, pour ce "oui" que j’ai dit à l’Ange, ton messager, ô Père, écoute-moi !

Lui est hors des tortures car il a tout accompli par l’agonie de trois heures après les sévices du matin. Mais moi, je suis depuis trois jours dans cette agonie. Tu vois mon cœur, et Tu en entends les palpitations. Notre Jésus l’a dit qu’un oiseau ne perd pas une plume que Tu ne la voies, qu’il ne meurt pas une fleur dans le champ sans que Tu consoles son agonie par ton soleil et ta rosée. Oh ! Père, je meurs de cette douleur ! Traite-moi comme le passereau que Tu revêts d’un nouveau plumage et la fleur que Tu réchauffes et désaltères dans ta pitié. Je meurs transie par la douleur. Je n’ai plus de sang dans les veines. Autrefois il est devenu tout lait pour nourrir ton Fils et le mien; maintenant il est devenu toutes larmes parce que je n’ai plus de Fils. Ils me l’ont tué, tué, Père, et Tu sais de quelle façon !

Je n’ai plus de sang! Je l’ai répandu avec Lui dans la nuit de Jeudi, dans le Vendredi funeste. J’ai froid comme quelqu’un qui n’a plus de sang. Je n’ai plus de soleil, puisque Lui est mort, mon Soleil saint, mon Soleil béni, le Soleil né de mon sein pour la joie de sa Maman, pour le salut du monde. Je n’ai plus de rafraîchissement parce que je ne l’ai plus Lui, la plus douce des sources pour sa Maman qui buvait sa Parole, qui se désaltérait de sa présence. Je suis comme une fleur dans un sable desséché. Je meurs, je meurs, Père Saint. Et je ne suis pas effrayée de mourir puisque Lui aussi est mort. Mais comment feront ces petits, le petit troupeau de mon Fils, si faible, si craintif, si inconstant, s’il n’y a pas quelqu’un pour le soutenir ? Je ne suis rien, Père. Mais pour les désirs de mon Fils je suis comme une troupe d’hommes armés. Je défends, je défendrai sa Doctrine et son héritage comme une louve défend ses louveteaux. Moi, agnelle, je me ferai louve pour défendre ce qui appartient à mon Fils et par conséquent ce qui est à Toi.

Tu l’as vu, Père. Il y a huit jours cette ville a dépouillé ses oliviers, a dépouillé ses maisons, a dépouillé ses jardins, a dépouillé ses habitants et sa voix est devenue rauque à force de crier : "Hosanna au Fils de David; béni Celui qui vient au nom du Seigneur". Et pendant qu’il passait sur des tapis de branchages, de vêtements, d’étoffes, de fleurs, les habitants se le montraient en disant: " C’est Jésus, le Prophète de Nazareth de Galilée. C’est le Roi d’Israël ". Et alors que n’étaient pas fanés ces branchages et que leurs voix étaient encore rauques de tant d’hosannas, ils ont changé leurs cris en accusations et en malédictions et en requêtes de mort, et des branches détachées pour le triomphe ils ont fait des matraques pour frapper ton Agneau qu’ils conduisaient à la mort.

S’ils en ont tant fait pendant que Lui était parmi eux et leur parlait, et leur souriait, et les regardait de cet oeil qui fond le cœur et fait trembler jusqu’aux pierres s’il les regarde, et les bénissait et les instruisait, que feront-ils quand il sera retourné à Toi?

Ses disciples, Tu l’as vu. Un l’a trahi, les autres se sont enfuis. Il a suffi qu’il fût frappé, pour qu’ils s’enfuient comme un vil troupeau et ils n’ont pas su l’entourer pendant qu’il mourait. Un seul, le plus jeune, est resté. Maintenant vient le plus âgé, mais il a déjà su le renier une fois. Quand Jésus ne sera plus ici à le garder, saura-t-il persister dans la Foi ?

Je suis un rien, mais un peu de mon Fils est en moi, et mon amour comble ce qui me manque et l’annule. Je deviens ainsi quelque chose d’utile à la cause de ton Fils, à son Église qui ne trouvera jamais la paix et qui a besoin de pousser des racines profondes pour ne pas être arrachée par les vents. Je serai Celle qui la soigne. Comme une jardinière active, je veillerai pour qu’elle grandisse et pousse droite et forte en son matin. Ensuite je ne me soucierai pas de mourir. Mais je ne puis vivre si je reste plus longtemps sans Jésus.

**Oh ! Père qui as abandonné le Fils pour le bien des hommes mais l’as ensuite réconforté, car il est certain que tu l’as accueilli dans ton sein après sa mort, ne me laisse pas plus longtemps à l’abandon. Je le souffre et l’offre pour le bien des hommes. Mais réconforte-moi, maintenant, Père. Père, pitié ! Pitié, mon Fils ! Pitié, divin Esprit ! Souviens-Toi de ta Vierge !** "

Ensuite, prostrée à terre, Marie paraît prier par son geste en plus qu’avec son cœur. C’est vraiment une pauvre chose abattue. Elle semble cette fleur morte de soif dont elle a parlé. Elle ne remarque même pas la secousse d’un bref mais violent tremblement de terre qui fait crier et fuir le maître et la maîtresse de la maison pendant que Pierre et Jean, pâles comme des morts, se traînent jusqu’au seuil de la pièce. Mais la voyant ainsi absorbée dans sa prière, loin de tout ce qui n’est pas Dieu, ils se retirent en fermant la porte et reviennent effrayés au Cénacle.

4 – JESUS APPARAIT A SA MERE

*(Glorification ; Livre 10)*

Marie maintenant est prosternée le visage contre terre. On dirait une pauvre chose abattue. On dirait cette fleur morte de soif dont elle a parlé.

La fenêtre close s’ouvre avec un impétueux battement de ses lourds volets et, avec le premier rayon de soleil, Jésus entre.

Marie, qui s’est secouée au bruit et qui lève la tête pour voir quel vent a ouvert les volets, voit son Fils rayonnant : beau, infiniment plus beau qu’il ne l’était avant d’avoir souffert, souriant, vivant, plus lumineux que le soleil, vêtu d’un blanc qui paraît de la lumière tissée, et qui s’avance vers elle.

Elle se redresse sur ses genoux et, joignant en croix les mains sur sa poitrine, elle dit dans un sanglot qui est rire et pleur : "Seigneur, mon Dieu." Et elle reste ainsi ravie dans sa contemplation, le visage tout baigné de larmes, mais devenu serein, pacifié par le sourire et l’extase.

Mais Lui ne veut pas la voir, sa Maman, à genoux comme une servante. Et il l’appelle en lui tendant les mains, des blessures desquelles sortent des rayons qui rendent encore plus lumineuse sa Chair glorieuse: "Maman !"

Mais ce n’est pas la parole affligée des colloques et des adieux d’avant la Passion, ni la lamentation déchirée de la rencontre sur le Calvaire et de l’agonie. C’est un cri de triomphe, de joie, de libération, de fête, d’amour, de gratitude.

Et il se penche sur sa Mère qui n’ose pas le toucher et lui met les mains sous ses coudes pliés, la lève, la serre sur son Cœur et l’embrasse.

Oh ! alors Marie comprend que ce n’est pas une vision, que c’est son Fils réellement ressuscité, que c’est son Jésus, le Fils qui l’aime encore en Fils. Et avec un cri, elle se jette à son cou, l’embrasse et le baise, en riant dans ses pleurs. Elle baise son front où il n’y a plus de blessures, sa tête qui n’est plus dépeignée ni couverte de sang, ses yeux éblouissants, ses joues guéries, sa bouche qui n’est plus enflée. Et puis elle Lui prend les mains et en baise le dessus et la paume, sur les blessures rayonnantes, et tout à coup se baisse à ses pieds, les découvre de dessous son vêtement de splendeur et les baise. Puis elle se lève, le regarde, n’ose pas.

Mais Lui sourit et comprend. Il entrouvre son vêtement sur la poitrine et il dit : "Et celle-là, Maman, tu ne la baises pas, celle qui t’a fait si mal et que toi seule es digne de baiser  ? Baise-moi sur le Cœur, Maman. Ton baiser m’enlèvera le dernier souvenir de tout ce qui est douleur et me donnera cette joie qui manque encore à ma Joie de Ressuscité." Il prend dans ses mains le visage de sa Mère et en pose les lèvres sur la lèvre de la blessure du Côté, d’où sortent des flots de lumière très vive.

Le visage de Marie est auréolé par cette lumière, plongé comme il l’est dans ses rayons. Elle le baise, le baise pendant que Jésus la caresse. Elle ne se lasse pas de le baiser. On dirait un assoiffé qui ait attaché sa bouche à la source et en boit la vie qui lui échappait.

Maintenant Jésus parle.

"Tout est fini, Maman. Maintenant tu ne dois plus pleurer pour ton Fils. L’épreuve est accomplie. La Rédemption est arrivée. Maman, merci de m’avoir conçu, élevé, aidé dans la vie et dans la mort.

J’ai senti venir à Moi tes prières. Elles ont été ma force dans la douleur, mes compagnes dans mon voyage sur la Terre et au delà de la Terre. Elles sont venues avec Moi sur la Croix et dans les Limbes. Elles étaient l’encens qui précédait le Pontife qui allait appeler ses serviteurs pour les amener dans le temple qui ne meurt pas : dans mon Ciel. Elles sont venues avec Moi dans le Paradis, précédant comme une voix angélique le cortège des rachetés guidés par le Rédempteur pour que les anges fussent prêts pour saluer le Vainqueur qui revenait dans son Royaume. Elles ont été entendues et vues par le Père et par l’Esprit qui en ont souri comme de la fleur la plus belle et du chant le plus doux nés dans le Paradis. Elles ont été connues par les Patriarches et les nouveaux Saints, par les nouveaux, les premiers habitants de ma Jérusalem, et Moi je t’apporte leurs remerciements, Maman, en même temps que le baiser des parents et que leur bénédiction et celle de Joseph, ton époux d’âme.

Le Ciel tout entier chante son hosanna à toi, ma Mère, Maman Sainte ! Un hosanna qui ne meurt pas, qui n’est pas menteur comme celui qui m’a été donné il y a quelques jours.

Maintenant je vais trouver le Père avec mon vêtement humain. Le Paradis doit voir le Vainqueur dans son vêtement d’Homme avec lequel il a vaincu le Péché de l’Homme. Mais ensuite je viendrai encore. Je dois confirmer dans la Foi ceux qui ne croient pas encore et ont besoin de croire pour amener les autres à la foi, je dois fortifier ceux qui sont chétifs et qui auront besoin de tant de force pour résister au monde. Puis je monterai au Ciel, mais je ne te laisserai pas seule, Maman. Tu vois ce voile ? Dans mon anéantissement, j’ai dégagé encore une puissance de miracle pour Toi, pour te donner ce réconfort. Mais j’accomplis pour toi un autre miracle. Tu me posséderas dans le Sacrement, réel comme je l’étais quand tu me portais. Tu ne seras jamais seule. En ces jours tu l’as été.

Mais pour ma Rédemption il fallait aussi cette douleur que tu as éprouvée. Beaucoup sera continuellement ajouté à la Rédemption car il sera continuellement créé beaucoup de Pêchés. J’appellerai tous mes serviteurs à cette coparticipation rédemptrice. Tu es celle qui, à elle seule, fera plus que tous les autres saints, ensemble. C’est pour cela aussi qu’il fallait ce long abandon. Maintenant il est fini.

Je ne suis plus séparé du Père. Tu ne seras plus séparée du Fils. Et ayant le Fils, tu as notre Trinité. Ciel vivant, tu porteras sur la Terre la Trinité parmi les hommes et tu sanctifieras l’Église, toi, Reine du Sacerdoce et Mère des Chrétiens. Puis je viendrai te prendre. Et ce ne sera plus Moi en toi, mais toi en Moi, dans mon Royaume, pour rendre plus beau le Paradis.

Maintenant je m’en vais, Maman. Je vais rendre heureuse l’autre Marie. Puis je monte vers le Père. C’est de là que je viendrai à ceux qui ne croient pas.

Maman, ton baiser pour bénédiction, et ma Paix à toi pour compagne. Adieu."

Et Jésus disparaît dans le soleil qui descend à flots du ciel serein du matin.

27 – MARIE RECOIT LAZARE ET JOSEPH D’ARIMATHIE

*(Glorification ; Livre 10)*

[Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm) est encore dans la maison du Cénacle. Seule, dans sa pièce habituelle, elle coud des linges très fins qui ressemblent à des nappes longues et étroites. De temps en temps, elle lève la tête pour regarder dans le jardin et relever l’heure du jour d’après la position du soleil sur ses murs. Si elle entend un bruit dans la maison ou dans la rue, elle écoute attentivement. Il semble qu’elle attend quelqu’un.

Il se passe ainsi un certain temps. Puis on entend un coup à la porte de la maison, et ensuite un bruit de sandales qui vont rapidement ouvrir. Dans le couloir résonnent des voix d’hommes qui deviennent de plus en plus fortes et plus rapprochées. Marie écoute... Puis elle s’écrie: "Eux ici ?! Que peut-il bien être arrivé ?!" Pendant qu’elle prononce encore ces paroles, quelqu’un frappe à l’entrée de la pièce: "Avancez, frères en Jésus, mon Seigneur" répond Marie.

[Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm) et [Joseph d’Arimathie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephArimathie.htm) entrent, la saluent avec une profonde vénération et lui disent: "Bénie es-tu entre toutes les mères ! Les serviteurs de ton Fils, et notre Seigneur te saluent", et ils se prosternent pour baiser le bord de son vêtement.

"Que le Seigneur soit toujours avec vous. Pour quelle raison, et alors que ne cesse pas encore l’agitation des persécuteurs du Christ et de ceux qui le suivent, venez-vous me trouver ?"

"Pour te voir avant tout. Car te voir c’est encore le voir Lui, et se sentir ainsi moins affligés pour son départ de la Terre. Et puis pour te proposer, après une réunion dans ma maison, des plus affectueux et des plus fidèles serviteurs de Jésus, ton Fils et notre Seigneur, ce que nous avons décidé de faire" lui répond Lazare.

"Parlez. Ce sera votre amour qui me parle, et moi je vous écouterai avec mon amour."

Maintenant c’est Joseph d’Arimathie qui prend la parole pour dire : "Femme, tu ne l’ignores pas, et tu l’as dit, que l’agitation, et pire encore, dure toujours envers ceux qui ont été proches de ton Fils et de Dieu, ou par parenté, ou par foi, ou par amitié. Et nous, nous n’ignorons pas que tu n’as pas l’intention de quitter ces lieux où tu as vu la parfaite manifestation de la nature divine et humaine de ton Fils, sa totale mortification et sa totale glorification, vrai Homme, par le moyen de sa Passion et de sa Mort; et vrai Dieu, par le moyen de sa glorieuse Résurrection et de son Ascension. Et nous n’ignorons pas non plus que tu ne veux pas laisser seuls les apôtres pour lesquels tu veux être Mère et guide dans leurs premières épreuves, toi, Siège de la Sagesse Divine, toi, Épouse de l’Esprit qui révèle les Vérités Éternelles, toi, Fille aimée depuis toujours par le Père qui t’a choisie éternellement pour Mère de son Unique, toi, Mère de ce Verbe du Père qui certainement t’a instruite de ses infinies et toutes parfaites Sagesse et Doctrine, avant même qu’il ne fût en toi, créature qui se formait, ou qu’il fût avec toi comme Fils qui grandit en âge et en sagesse, jusqu’à devenir le Maître des maîtres.

[Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm) nous l’a dit le lendemain de la stupéfiante prédication et manifestation apostolique, arrivée dix jours après l’Ascension de Jésus au Ciel. Toi, de ton côté, tu sais pour l’avoir vu au Gethsémani le jour de l’Ascension de ton Fils vers le Père, et pour l’avoir su de Pierre, de Jean et des autres apôtres, comme Lazare et moi, tout de suite après la Mort et la Résurrection, nous avons commencé des travaux de maçonnerie autour de mon jardin près du Golgotha et au Gethsémani sur le Mont des Oliviers, pour que ces lieux, sanctifiés par le Sang du divin Martyr, qui coula, hélas ! Brûlant de fièvre au Gethsémani, et glacé et grumeleux dans mon jardin, ne soient profanés par des ennemis de Jésus. Maintenant les travaux sont terminés et aussi bien Lazare que moi, et avec lui ses sœurs et les apôtres, qui aurions trop de douleur de ne plus t’avoir ici, nous te disons: "Prends ta demeure dans la maison de [Jonas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JonasGethsemani.htm) et de [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieJonas.htm), les gardiens du Gethsémani".

"Et Jonas et Marie ? Cette maison est petite, et moi j’aime la solitude. Je l’ai toujours aimée. Et je l’aime plus encore maintenant car j’en ai besoin pour me perdre en Dieu, en mon Jésus, pour ne pas mourir d’angoisse de ne l’avoir plus ici. Sur les mystères de Dieu, car Lui est maintenant Dieu plus que jamais, il n’est pas juste que se pose un œil humain. Je suis Femme, et Jésus Homme. Mais notre Humanité était, et est une Humanité différente de toute autre, à la fois par exemption de la faute, même celle d’origine, et par les rapports avec le Dieu Un et Trin. Nous sommes uniques en ces choses parmi toutes les créatures passées, présentes et futures. Maintenant l’homme, même le meilleur et le plus prudent, est naturellement, inévitablement curieux, spécialement s’il est proche d’une manifestation extraordinaire. Et seuls Jésus et moi, tant qu’il fut sur la Terre, nous savons quelle souffrance, quelle... oui, même quelle gêne, quel ennui, quel tourment on éprouve quand la curiosité humaine scrute, surveille, épie nos rapports secrets avec Dieu. C’est quelque chose comme si on nous mettait nus au milieu d’une place.

Pensez à mon passé, à la façon dont j’ai toujours cherché le secret, le silence, au fait que j’ai toujours caché, sous les apparences d’une vie commune de pauvre femme, les mystères de Dieu en moi. Rappelez-vous comment, pour ne pas révéler à mon époux [Joseph](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephJacob.htm), même à lui, il s’en est fallu de peu que je fasse de lui qui était juste un injuste. Seule l’intervention d’un ange empêcha ce danger. Pensez à la vie si humble, si cachée, si commune que Jésus mena pendant trente ans, à la facilité avec laquelle il se mettait à part, s’isolait quand il devint Maître. Il devait faire des miracles et instruire, car c’était sa mission. Mais, je le savais de Lui, il souffrait - c’était un des nombreux motifs de sa sévérité et de la tristesse qui brillaient dans ses yeux grands et puissants - il souffrait, disais-je, de l’exaltation des foules, de la curiosité plus ou moins bonne avec laquelle on observait tous ses actes. Que de fois n’a-t-il pas dit à ses disciples et aux miraculés : “Ne dites pas ce que vous avez vu. Ne dites pas ce que je vous ai fait”!... Maintenant je ne voudrais pas qu’un œil humain cherchât à connaître les mystères de Dieu en moi, mystères qui n’ont pas cessé avec le retour au Ciel de Jésus, mon Fils et mon Dieu, mais au contraire continuent et je dirais grandissent, grâce à sa bonté et pour me garder en vie jusqu’à ce que l’heure que je désire tant de le rejoindre pour l’éternité soit venue. Je voudrais seulement Jean avec moi. Car il est prudent, respectueux, affectueux avec moi comme un second Jésus. Mais Jonas et Marie sauront..."

Lazare l’interrompt: "C’est déjà fait, ô Bénie ! Nous y avons déjà pourvu. [Marc](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarcJonas.htm), fils de Jonas, est maintenant parmi les disciples. Marie, sa mère, et Jonas, son père, sont déjà à Béthanie."

"Mais l’oliveraie ? Elle a bien besoin qu’on s’en occupe!" lui répond Marie.

"C’est seulement au moment de la taille, du défonçage, de la cueillette. Peu de jours par an, par conséquent, et il en faudra moins encore car j’enverrai mes serviteurs de Béthanie avec Marc, à ces époques. Toi, Mère, si tu veux nous faire plaisir, à mes sœurs et à moi, viens à Béthanie pendant ces jours, dans la maison solitaire du Zélote. Nous serons voisins, mais notre regard ne sera pas indiscret dans tes rencontres avec Dieu."

"Mais le pressoir ?..."

"Il a déjà été transporté à Béthanie. Le Gethsémani, complètement clôturé, propriété encore plus réservée de Lazare de Théophile, t’attend, ô Marie. Et je t’assure que les ennemis de Jésus n’oseront pas, par crainte de Rome, violer sa paix et la tienne."

"Oh ! Puisqu’il en est ainsi !" dit Marie. Et de ses mains elle serre son cœur et les regarde, avec un visage presque extasié tant il est heureux, avec un sourire angélique sur les lèvres et des larmes de joie sur ses cils blonds. Elle continue: "Jean et moi ! Seuls ! Nous deux seuls ! Il me semblera être de nouveau à Nazareth avec mon Fils ! Seuls ! Dans la paix ! Dans cette paix ! Là où Lui, mon Jésus, a répandu tant de paroles et tant d’esprit de paix ! Là où, il est vrai il a souffert jusqu’à suer du sang et jusqu’à recevoir la suprême souffrance morale du baiser infâme et les premiers..." Un sanglot et un souvenir très douloureux lui coupent la parole et bouleversent son visage qui, pendant de courts instants, reprend l’expression de douleur qu’il avait dans les jours de la Passion et de la Mort de son Fils.

Puis elle se ressaisit et dit : "Là où Lui est retourné dans la paix infinie du Paradis ! Je vais envoyer sans tarder à [Marie d’Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieAlphee.htm) l’ordre qu’elle garde ma maisonnette de Nazareth, qui m’est si chère parce que c’est là que s’est accompli le mystère et qu’est mort mon époux, si pur et si saint, et où a grandi .Jésus. Si chère ! Mais jamais comme ces lieux où il a institué le Rite des rites, et s’est fait Pain, Sang, Vie pour les hommes, et où il a souffert, et racheté, et fondé son Église et, par sa dernière bénédiction, rendu bonnes et saintes toutes les choses de la Création. Je resterai. Oui, je resterai ici. J’irai au Gethsémani. Et de là je pourrai, en suivant les murs, à l’extérieur, aller au Golgotha et dans ton jardin, Joseph, où j’ai tant pleuré, et venir à ta maison, Lazare, où j’ai toujours eu, en mon Fils d’abord, et pour moi ensuite, tant d’amour. Mais je voudrais..."

"Quoi, Bénie ?" lui demandent les deux.

"Je voudrais pouvoir retourner ici aussi. Car, avec les apôtres, nous aurions décidé, pourvu que Lazare le permette..."

"Tout ce que tu veux, Mère. Tout ce qui est à moi, est à toi. Je le disais d’abord à Jésus. Maintenant je le dis à toi. Et celui qui reçoit une grâce, c’est toujours moi, si tu acceptes mon cadeau."

"Fils, laisse-moi t’appeler ainsi, je voudrais que tu nous accordes de faire de cette maison, c’est-à-dire du Cénacle, le lieu de la réunion et de l’agape fraternelle."

"C’est juste. C’est en ce lieu que ton Fils a institué le nouveau Rite éternel, a établi la nouvelle Église, en élevant au nouveau Pontificat et au Sacerdoce ses apôtres et disciples. Il est juste que cette pièce devienne le premier temple de la nouvelle religion. La semence qui demain sera un arbre, et ensuite une forêt immense, le germe qui demain sera un organisme vivant, complet et qui grandira toujours de plus en plus en hauteur, en profondeur et largeur, pour s’étendre sur toute la Terre. Quelle table et quel autel sont plus saints que ceux sur lesquels Lui a partagé le Pain et posé le Calice du nouveau Rite qui durera tant que durera la Terre ?"

"C’est vrai, Lazare. Et, tu vois ? C’est pour lui que je suis occupée à coudre les nappes pures. Car je crois, comme personne ne croira avec une pareille puissance, que le Pain et le Vin, c’est Lui, dans sa Chair et dans son Sang, Chair toute sainte et toute innocente, Sang Rédempteur, donnés aux hommes en nourriture et en Boisson de Vie. Que le Père, le Fils et l’Esprit-Saint vous bénissent, vous qui êtes toujours bons, sages, pleins de pitié pour le Fils et sa Mère."

"Alors, c’est dit. Prends. Voici la clef qui ouvre les différentes grilles de l’enceinte du Gethsémani, et voilà la clef de la maison. Et sois heureuse autant que Dieu t’accorde de l’être, et autant que notre pauvre amour voudrait que tu le sois."

Joseph d’Arimathie, maintenant que Lazare a fini de parler, dit à son tour: "Et voici la clef de l’enceinte de mon jardin."

"Mais toi... Tu as bien le droit d’y entrer, toi !"

"J’en ai une autre, Marie. Le jardinier est un juste, et de même son fils. Tu pourras trouver là eux seulement et moi. Et nous serons tous prudents et respectueux."

"Que Dieu vous bénisse de nouveau" répète Marie.

"A toi nos remerciements, ô Mère. Notre amour et la paix de Dieu pour toi, toujours." Ils se prosternent après ce dernier salut, baisent de nouveau le bord de son vêtement et s’en vont.

Ils viennent de sortir de la maison quand on entend un autre coup discret à la porte de la pièce où est Marie.

"Entre donc" dit Marie.

[Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm) ne se le fait pas dire deux fois. Il entre et ferme, un peu agité: "Que voulaient Joseph et Lazare ? Y a-t-il quelque danger ?"

"Non, fils. Il n’y a que l’exaucement de mon désir. Mon désir et celui des autres. Tu sais comment [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm) et [Jacques d’Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesAlphee.htm), le premier Pontife, et l’autre chef de l’Église de Jérusalem, sont désolés à la pensée de me perdre, et effrayés par la crainte de ne pas savoir faire sans moi. Jacques surtout. Même l’apparition spéciale de mon Fils à lui, son élection [voulue par Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2004/04-121.htm), ne le consolent pas et ne lui donnent pas courage. Mais aussi les autres !... Maintenant Lazare satisfait ce désir général et nous rend maîtres du Gethsémani. Toi et moi. Seuls, là. Voici les clefs. Et celle-ci est du jardin de Joseph... Nous pourrons aller au Tombeau, à Béthanie, sans passer par la ville... Et aller au Golgotha... Et venir ici chaque fois qu’il y aura l’agape fraternelle. Tout nous est accordé par Lazare et Joseph."

"Ce sont deux véritables justes. Lazare a eu beaucoup de Jésus. C’est vrai. Mais aussi, avant d’avoir, il a toujours tout donné à Jésus. Es-tu heureuse, Mère ?"

"Oui, Jean, tellement ! Je vivrai, tant que Dieu le voudra, pour assister Pierre et Jacques, et vous tous, et j’aiderai les premiers chrétiens de toutes les façons. Si les juifs, les pharisiens et les prêtres ne seront pas aussi des fauves contre moi, comme ils l’ont été pour mon Fils, je pourrai exhaler mon esprit là où Lui est monté vers le Père."

"Tu monteras aussi, ô Mère."

"Non. Je ne suis pas Jésus, moi. Je suis née humainement."

"Mais sans la tache d’origine. Moi, je suis un pauvre pêcheur ignorant. En fait de doctrine et d’écritures, je ne sais rien d’autre que ce que le Maître m’a enseigné. Pourtant je suis comme un enfant car je suis pur. Et à cause de cela, peut-être, j’en sais plus que les rabbis d’Israël parce que, Lui l’a dit, Dieu cache les choses aux sages et Il les révèle aux petits, aux purs. Et à cause de cela je pense, je dis plutôt: je sens que tu auras le sort qu’aurait eu Ève si elle n’avait pas péché. Et plus encore, puisque tu n’as pas été épouse d’un Adam-homme, mais de Dieu pour donner à la Terre le nouvel Adam fidèle à la Grâce.

Le Créateur, en créant les premiers parents, ne les avait pas destinés à la mort, c’est-à-dire à la corruption du corps le plus parfait créé par Lui, et rendu le plus noble de tous les corps créés parce que doué d’une âme spirituelle et des dons gratuits de Dieu, grâce auxquels ils pouvaient se dire "fils adoptifs de Dieu", mais Il voulait pour eux seulement le passage du Paradis terrestre au Paradis céleste. Or tu n’as jamais eu de tache d’aucun péché sur ton âme. Même le grand péché commun à tous, héritage d’Adam pour tous les humains ne t’a pas frappé, car Dieu t’en a préservée par un privilège singulier, unique, puisque depuis toujours tu étais destinée à devenir l’Arche du Verbe. Et l’Arche aussi qui, hélas ! Ne contient que des choses froides, arides, mortes, puisqu’en vérité le peuple de Dieu ne les met pas en pratique comme il devrait, est, et devrait être, toujours toute pure. L’Arche, oui. Mais qui, parmi ceux qui s’en approchent, Pontife et Prêtres, l’est réellement comme tu l’es ? Personne. C’est pourquoi je sens qu'à toi, seconde Ève, et Ève fidèle à la Grâce, la mort ne sera pas donnée."

"Mon Fils, second Adam, la Grâce elle-même, toujours obéissant au Père, à moi, d’une manière parfaite, est mort. Et de quelle mort!"

"Il était venu pour être le Rédempteur, Mère. Il a quitté le Père, le Ciel, pour prendre Chair afin de racheter les hommes par son Sacrifice, leur rendre la Grâce, et donc de les élever de nouveau au rang de fils adoptifs de Dieu, héritiers du Ciel. Lui devait mourir, et mourir avec son Humanité très Sainte. Et toi, tu es morte dans ton cœur, en voyant son supplice atroce et sa Mort. Tu as déjà tout souffert pour être Rédemptrice avec Lui. Je suis un pauvre sot, mais je sens que toi, Arche véritable du Dieu vrai et vivant, tu ne seras pas, tu ne peux être soumise à la corruption. Comme la nuée de feu protégea et dirigea l’Arche de Moïse vers la Terre promise, ainsi le Feu de Dieu t’attirera à son Centre. Comme la verge d’Aaron ne sécha pas, ne mourut pas, mais au contraire, bien que détachée de l’arbre, produisit des bourgeons, des feuilles et des fruits, et vécut dans le Tabernacle, ainsi toi, choisie par Dieu entre toutes les femmes qui ont habité et habiteront la Terre, tu ne mourras pas comme une plante qui se dessèche, mais dans l’éternel Tabernacle des Cieux, tu vivras éternellement, avec toute toi-même. Comme les eaux du Jourdain s’ouvrirent pour laisser passer l’Arche et ceux qui la portaient, et le peuple tout entier, au temps de Josué, ainsi pour toi s’ouvriront les barrières que le péché d’Adam a mises entre la Terre et le Ciel, et tu passeras de ce monde au Ciel éternel. J’en suis certain car Dieu est juste. Et pour toi s’applique le décret émis par Lui pour celui qui n’a ni le péché héréditaire, ni un péché volontaire sur son âme."

"Jésus t’a-t-il révélé cela ?"

"Non, Mère. Celui qui me l’a dit, c’est l’Esprit Paraclet. Celui dont le Maître nous a avertis qu’Il nous aurait révélé les choses futures et toute vérité. Le Consolateur déjà me l’a dit en mon esprit pour me rendre moins amère la pensée de te perdre, ô Mère bénie que j’aime et vénère autant et plus que la mienne pour ce que tu as souffert, pour ce que tu es bonne et sainte, inférieure seulement à ton Fils très Saint, entre tous les saints présents et à venir. La plus grande Sainte." Et Jean, tout ému, se prosterne pour la vénérer.

28 – MARIE ET JEAN AUX LIEUX DE LA PASSION

*(Glorification ; Livre 10)*

C’est l’aube, une claire aube d’été. [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm), avec son fidèle [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), sort de la petite maison du [Gethsémani](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Gethsemani.htm) et marche promptement à travers l’oliveraie silencieuse et déserte. Seul quelque chant d’oiseau et le pépiement des petits dans les nids rompent le grand silence de l’endroit. Marie se dirige avec assurance vers le rocher de l’Agonie. Elle s’agenouille contre lui, dépose un baiser là où de fines lézardes du rocher présentent encore des traces rouge rouille du Sang de [Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm), qui a pénétré dans les fissures et s’y est coagulé. Elle les caresse comme si elle caressait son Fils ou quelque chose de Lui.

Jean, debout derrière elle, l’observe et pleure sans bruit, essuyant rapidement ses yeux quand Marie se relève; il l’aide à le faire et le fait avec tant d’amour, de vénération et de pitié.

Marie descend maintenant vers l’endroit où on s’empara de Jésus. Elle s’y agenouille aussi et se penche pour baiser la terre après avoir demandé à Jean: "Est-ce bien l’endroit du [baiser horrible](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-021.htm#Arrestation) et infâme qui a contaminé ce lieu plus encore que n’a souillé le Paradis terrestre le colloque infâme et corrupteur du Serpent avec Ève ?"

Puis elle se dresse pour dire : "Mais moi je ne suis pas Ève. Je suis la Femme de l’Ave. J’ai retourné les choses. Ève a jeté dans la boue horrible ce qui était chose du Ciel. Moi, j’ai tout accepté : incompréhensions, critiques, soupçons, douleurs — que de douleurs et de toutes sortes, avant la suprême douleur — pour relever de la fange souillée ce que Ève et Adam y avaient jeté, et le relever vers le Ciel. A moi le démon n’a pu parler bien qu’il l’ait essayé, comme il l’a essayé avec mon Fils, pour détruire définitivement le dessein rédempteur. Avec moi il n’a pu parler car j’ai fermé mes oreilles et mes yeux à sa vue et à sa voix, et surtout j’ai fermé mon cœur et mon esprit contre tout assaut de ce qui n’est pas saint et pur. Mon moi limpide, mais que comme un pur diamant on ne peut rayer, ne s’est ouvert qu’à l’Ange annonciateur. Mes oreilles n’ont écouté que cette voix spirituelle, et ainsi j’ai réparé, réédifié ce que Ève avait lézardé et détruit. Je suis la Femme de l’Ave et du Fiat. J’ai rétabli l’ordre bouleversé par Ève. Et maintenant, je puis enlever et laver par mon baiser et mes pleurs l’empreinte de ce baiser maudit et de cette contamination, la plus grande de toutes car, elle n’a pas été faite par une créature à une créature, mais par une créature à son Maître et Ami, à son Créateur et Dieu."

Puis, elle se dirige vers la grille que Jean ouvre. Ils sortent ensemble du Gethsémani, descendent le Cédron, franchissent le petit pont, et là aussi Marie s’agenouille pour baiser la rustique balustrade du pont, à l’endroit où y était tombé son Fils. Elle dit : "Tout endroit m’est sacré, où Lui a souffert les suprêmes douleurs et outrages. Je voudrais avoir tout dans ma petite maison, mais on ne peut tout avoir !" Elle soupire, puis ajoute : "Allons vite, avant que les gens ne circulent."

Et avec Jean, elle reprend la marche. Elle n’entre pas dans la ville. Elle côtoie la vallée d’Hinnon et les cavernes où vivent les lépreux. Elle lève les yeux vers ces antres de douleur. Elle fait un signe à Jean, qui met tout de suite sur un rocher des vivres qu’il avait dans un sac, en jetant en même temps un cri d’appel. Des lépreux se présentent et viennent vers le rocher en remerciant. Mais personne ne demande la guérison. Marie le remarque et elle dit : "Ils savent que Lui n’est plus et, frappés comme ils sont restés à cause de sa mort horrible, ils ne savent plus avoir foi en Lui, ni en ses disciples. Deux fois malheureux ! Deux fois lépreux ! Deux fois ? Non, plutôt totalement malheureux, lépreux, morts ! Sur la Terre et dans l’autre monde."

"Mère, veux-tu que j’essaie de leur parler ?"

"C’est inutile ! Ils y ont essayé [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm), [Jude d’Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudeAlphee.htm), [Simon le Zélote](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimonZelote.htm)... Ils se sont moqués d’eux. [Marie de Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieMagdala.htm) est venue. Elle les secourt toujours en souvenir de Jésus et ils se sont moqués d’elle aussi. Lazare lui-même y est allé, et avec Joseph et Nicodème, pour les persuader que Lui était le Christ en leur racontant sa résurrection, opérée par Jésus, après quatre jours au tombeau et celle de l’Homme-Dieu par son propre pouvoir, et son Ascension. Tout a été inutile. Ils ont répondu : “Ce sont des mensonges. C’est ce que disent ceux qui savent la vérité"

"Et eux sont certainement les pharisiens et les prêtres. Ce sont eux qui travaillent pour abattre la foi en Lui. J’en suis sûr que ce sont eux !"

"C’est possible, Jean. Ce qui est certain, c’est que les lépreux qui ne se sont pas convertis auparavant, même pas devant les miracles de Jésus, ne se convertiront plus, jamais plus. Signe et symbole de tous ceux qui, au cours des siècles, ne se convertiront pas au Christ et seront, par leur libre volonté, atteints par la lèpre du péché, morts à la Grâce qui est Vie, symbole de tous ceux pour lesquels Lui est mort inutilement... Et de cette manière !..." et elle pleure paisiblement, sans sanglots, mais avec un vrai déluge de larmes.

Jean la prend par un bras quand Marie, pour cacher ses pleurs à des passants qui l’observent, se couvre le visage avec son voile. Jean, en la conduisant affectueusement, lui dit : "Est-il possible que tes pleurs, tes prières, ton, ou plutôt votre amour pour tous les hommes, le vôtre parce que le tien est actif comme est actif, parfaitement actif, celui de Jésus glorieux au Ciel, est-il possible que votre douleur, la tienne à cause de la surdité des hommes, la sienne à cause de l’obstination dans le péché d’un trop grand nombre, ne donnent pas de fruits ? Espère, ô Mère ! Les hommes t’ont donné beaucoup de douleur et t’en donneront encore, mais ils te donneront aussi amour et joie. Qui ne t’aimera pas quand il te connaîtra ? Maintenant tu es ici, ignorée, inconnue du monde. Mais quand la Terre saura, parce que devenue chrétienne, combien d’amour viendra vers toi ! J’en suis sûr, ô Mère sainte."

Le Golgotha désormais est proche, et plus proche encore le jardin de Joseph. Quand ils arrivent à ce dernier, Marie n’y entre pas. Elle va d’abord au Golgotha et dans les endroits marqués par des épisodes particuliers durant la Passion, c’est-à-dire aux endroits des chutes, de la rencontre avec [Nique](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nike.htm), et avec elle-même, elle s’agenouille et baise le sol.

Arrivée au sommet, ses baisers se multiplient sur le lieu de la Crucifixion. Baisers et larmes, les premiers presque convulsifs, les secondes calmes, mais serrées comme la pluie, tombent sur la terre jaunâtre, baignant cette dernière et accentuant sa couleur jaunâtre. Une petite plante a poussé justement là où la terre a été remuée pour y planter la Croix, une humble petite plante de pré, aux feuilles en forme de cœur, aux fleurettes rouges comme des rubis. Marie la regarde, réfléchit, puis délicatement l’enlève du sol en même temps qu’un peu de terreau et la met dans un pli de son manteau en disant à Jean : "Je vais la mettre dans un vase. On dirait son Sang, et elle a poussé sur la terre rougie par son Sang. C’est certainement une semence apportée par le tourbillon de ce jour-là, venue qui sait d’où, tombée là qui sait pourquoi, pour pousser des racines dans la poussière fécondée par ce Sang. S’il pouvait en être ainsi pour toutes les âmes ! Pourquoi le plus grand nombre d’entre elles sont-elles plus rétives que la terre aride et maudite du Golgotha, lieu de supplice pour les larrons et les meurtriers, et du déicide de tout un peuple ? Maudite ? Non. Lui l’a sanctifiée cette poussière. Maudits par Dieu sont ceux qui ont fait de cette colline le lieu du crime le plus horrible, injuste, sacrilège qu’aura jamais vu la Terre." Maintenant ses sanglots se mêlent à ses larmes.

Jean entoure de son bras ses épaules pour lui faire sentir tout son amour et lui persuader de quitter cet endroit, trop douloureux pour elle.

Ils descendent de nouveau au pied de la colline. Ils entrent dans le jardin de Joseph. Le Tombeau montre son intérieur avec sa large ouverture, qui n’est plus fermée par la pierre, qui git encore dans l’herbe, renversée sur le sol. L’intérieur est vide. Toute trace de la Déposition et de la Résurrection est disparue. On dirait un tombeau qui n’a jamais servi. Marie baise la pierre de l’Onction, caresse les murs du regard. Puis elle demande à Jean : "Répète-moi une autre fois comment tu as trouvé les choses ici, [quand tu es venu dans ce lieu avec Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-005.htm#PierreJean), à l’aurore de la Résurrection."

Et Jean commence à décrire, en se déplaçant ici et là, à l’extérieur et à l’intérieur du Tombeau, comment étaient les choses, et ce qu’ils ont fait lui et Pierre, et il termine en disant : "Nous aurions dû retirer les linges, mais nous étions tellement secoués par tous les événements de ce jour que nous n’y avons pas pensé. Quand nous sommes revenus ici, il n’y avait plus de linges."

"Ceux du Temple les auront pris pour les profaner" dit Marie toute en larmes en l’interrompant. Et elle conclut: "Même Marie de Magdala n’a pas pensé qu’il était bien de les enlever pour me les donner. Elle était trop troublée."

"Le Temple ? Non. Je pense que Joseph les a pris."

"Il me l’aurait dit... Oh ! Pour un dernier affront, les ennemis de Jésus les auront pris !" dit Marie en gémissant.

"Ne pleure plus, ne souffre plus. Lui désormais est dans la gloire, dans l’amour parfait et infini. La haine et le mépris ne peuvent plus le frapper."

"C’est vrai, mais ces linges..."

"Ils te donneraient de la douleur, comme t’en donne le premier Linceul, que tu n’as pas la force de déplier car, outre les traces de son Sang, il porte celles des choses immondes jetées sur ce corps très Saint."

"Celui-là, oui. Mais ces linges, non. Ils ont absorbé ce qui suintait de Lui, alors qu’il ne souffrait plus... Oh ! Tu ne peux comprendre !"

"Je comprends, Mère. Mais je croyais que toi, qui certainement n’es pas séparée de Lui Dieu, comme nous le sommes, et plus encore comme le sont les simples croyants en Lui, tu ne ressentais si fortement le désir et même le besoin d’avoir quelque chose de Lui, Homme torturé. Pardonne ma sottise. Viens... Nous reviendrons encore ici. Maintenant partons car le soleil monte de plus en plus, et il est fort, et le chemin est long pour nous qui devons éviter la ville."

Ils sortent du Tombeau et puis du jardin et, par le même chemin qu’ils ont pris pour venir, ils reviennent au Gethsémani. Marie marche rapidement et en silence, toute enveloppée dans son manteau. Elle a seulement un mouvement de dégoût et d’horreur quand elle passe près de l’oliveraie [où Judas s’est pendu](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-024.htm) et près de la maison de campagne de [Caïphe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Caiphe.htm), et elle murmure : "Ici lui a accompli sa damnation d’impénitent désespéré, et là s’est conclu l’horrible marché."

29 – LE LINCEUL DU TOMBEAU EST DONNE A MARIE

*(Glorification ; Livre 10)*

Il fait nuit. La pleine lune éclaire de sa lumière argentée le Gethsémani tout entier et la petite maison de Marie et de Jean. Tout est silencieux. Même le Cédron, réduit à un filet d’eau, ne fait pas de bruit. Tout à coup, un bruit de sandales se fait entendre dans le grand silence et se fait de plus en plus distinct et plus proche, et avec lui, un murmure de voix mâles et profondes. Puis voilà trois personnes qui sortent de l’enchevêtrement des arbres et se dirigent vers la maisonnette. Ils frappent à la porte close. Une lampe s’allume et une petite lumière tremblante filtre par une fissure de l’entrée. Une main ouvre, une tête se penche, une voix, celle de [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), demande : "Qui êtes-vous ?"

"[Joseph d’Arimathie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephArimathie.htm), et avec moi [Nicodème](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NicodemeSynhedriste.htm) et [Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm). L’heure est indiscrète, mais la prudence nous l’impose. Nous apportons quelque chose à [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm), et Lazare nous accompagne."

"Entrez. Je vais l’appeler. Elle ne dort pas. Elle prie là-haut, dans sa petite pièce, sur la terrasse. Cela lui plaît tellement !" dit Jean, et il monte rapidement par le petit escalier qui conduit à la terrasse et à la pièce.

Les trois, restés dans la cuisine, parlent doucement entre eux, à la faible lumière de la lampe, groupés près de la table, encore tout couverts de leurs manteaux, mais la tête découverte.

Jean rentre avec Marie qui salue les trois en disant : "Paix à vous tous."

"Et à toi, Marie" lui répondent les trois en s’inclinant.

"Y a-t-il quelque danger ? Est-il arrivé quelque chose aux serviteurs de Jésus ?"

"Rien. Femme. C’est nous qui avons décidé de venir pour te donner quelque chose que — maintenant, nous le savons avec certitude, mais déjà nous le pressentions — que tu désirais avoir. Nous ne sommes pas venus plus tôt, car il y avait des divergences d’idées entre nous et aussi entre nous et [Marie de Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieMagdala.htm). [Marthe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Marthe.htm) ne s’est pas prononcée à ce sujet. Elle a seulement dit : “Le Seigneur, ou directement ou en inspirant à d’autres de parler, vous dira ce que faire”. Et en vérité il nous a été dit ce que faire et nous sommes venus pour cela" explique Joseph.

"Le Seigneur vous a-t-il parlé ? Est-il venu à vous ?"

"Non, Mère. Plus depuis sa montée au Ciel. Avant, oui, il nous est apparu, nous te l’avons dit, d’une manière surnaturelle, après sa Résurrection, dans ma maison. Ce jour-là il est apparu à un grand nombre, en même temps, pour donner un témoignage de sa Divinité et de sa Résurrection. Puis nous l’avons encore vu tant qu’il a été parmi les hommes, mais plus d’une manière surnaturelle, mais comme l’ont vu les apôtres et les disciples" lui répond Nicodème.

"Et alors ? Comment vous a-t-il indiqué la voie à suivre?"

"Par la bouche de l’un de ses préférés et successeurs."

"[Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm) ? Je ne crois pas. Il est encore effrayé à la fois du passé et de sa nouvelle mission."

"Non, Marie, pas Pierre. Cependant, en vérité, il a toujours plus d’assurance. Maintenant qu’il sait à quel usage Lazare a affecté la maison du Cénacle, il a décidé de commencer les agapes régulières et de célébrer les mystères réguliers le lendemain de chaque sabbat. Car il dit que c’est maintenant le jour du Seigneur puisque c’est le jour où il est ressuscité et est apparu à un grand nombre, pour les confirmer dans la foi en sa Nature éternelle de Dieu. Il n’y a plus le sabbat tel qu’il est pour les hébreux, peut-être tel de [Shabaôt](http://www.maria-valtorta.org/Memo/Glossaire.htm#Sabaot). Il n’y a plus le sabbat, car pour les chrétiens il n’y a plus la synagogue, mais l’Église, comme l’avaient prédit les prophètes. Mais il y a encore, et il y aura toujours, le jour du Seigneur, en souvenir de l’Homme-Dieu, du Maître, Fondateur, Pontife éternel, après avoir été Rédempteur, de l’Église chrétienne. Le lendemain du prochain sabbat, il y aura donc les agapes entre les chrétiens et ils seront si nombreux dans la maison du Cénacle. Ce n’était pas possible avant à cause de la rancœur des pharisiens, prêtres, sadducéens et scribes, et de la dispersion momentanée de nombreux fidèles de Jésus, ébranlés dans leur foi en Lui et effrayés de la haine des juifs. Mais maintenant ceux qui haïssent, à la fois par peur de Rome, qui a blâmé le comportement du [Proconsul](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PoncePilate.htm) et de la foule, et parce qu’ils croient finie “l’exaltation des fanatiques”, comme ils définissent la foi des chrétiens dans le Christ, à cause de la dispersion momentanée des fidèles qui en verité a duré bien peu et est maintenant finie, car toutes les brebis sont revenues au Bercail du vrai Pasteur, ils sont moins attentifs, je dirais qu’ils s’en désintéressent comme d’une chose morte, finie. Et ceci permet qu’on se réunisse pour les agapes. Nous voulons que tu puisses, même pour la première d’elles, avoir ce souvenir de Lui à montrer aux fidèles pour les confirmer dans la foi et sans que cela te fasse trop souffrir." Et Joseph lui présente un rouleau volumineux enveloppé dans un drap rouge foncé qu’il avait jusqu’à ce moment tenu caché sous son manteau.

"Qu’est-ce ?" demande Marie en pâlissant. "Ses vêtements, peut-être ? Ceux que je Lui ai fait pour... Oh !" et elle pleure.

"Nous n’avons pu les trouver à aucun prix. Qui sait comment et où ils ont fini !" répond Lazare, et il ajoute: "Mais ceci aussi est un de ses vêtements, son dernier vêtement. C’est le Linceul propre dans lequel fut enveloppé le très Pur après la torture et — bien que rapide et relative — et la purification de ses membres souillés par ses ennemis, et l’embaumement sommaire. Joseph, quand Lui ressuscita, les retira tous les deux du Tombeau et les porta chez nous, à [Béthanie](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Bethanie.htm), pour empêcher qu’ils ne soient soumis à des profanations sacrilèges. Dans la maison de Lazare, les ennemis de Jésus n’osent pas beaucoup se hasarder, et moins que jamais depuis qu’ils savent comment Rome a blâmé la conduite de Ponce Pilate. Puis, après un premier temps, le plus dangereux, nous t’avons donné le premier Linceul et Nicodème a pris l’autre et l’a porté dans sa maison de campagne."

"Vraiment, ô Lazare, ils appartenaient à Joseph" observe Marie.

"C’est vrai, Femme. Mais la maison de Nicodème est hors de la ville. Elle attire donc moins l’attention et elle est plus sûre pour plusieurs raisons" lui répond Joseph.

"Oui, spécialement depuis que [Gamaliel](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Gamaliel.htm), avec son [fils](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimeonGamaliel.htm), la fréquente avec assiduité" ajoute Nicodème.

"Gamaliel ?!" dit Marie grandement étonnée.

Lazare ne peut s’empêcher de sourire sarcastiquement en lui répondant : "Oui. Le signe, le fameux signe qu’il attendait pour croire que Jésus était le Messie, l’a ébranlé. On ne peut nier que le signe ait été capable de briser même les têtes et les cœurs les plus durs à se rendre. Et Gamaliel, par ce signe très puissant, fut ébranlé, secoué, abattu plus que les maisons qui s’écroulèrent au jour de la Parascève alors qu’il semblait que le monde périssait en même temps que la Grande Victime. Le remords l’a déchiré plus que ne s’est déchiré le voile du Temple, le remords de n’avoir jamais compris Jésus pour ce qu’il était réellement. Le tombeau fermé de son esprit de vieil hébreu entêté s’est ouvert comme les tombeaux qui ont laissé apparaître les corps des justes, et il cherche maintenant, avec angoisse, la vérité, la lumière, le pardon, la vie. La nouvelle vie : celle que l’on ne peut avoir que par Jésus et en Jésus. Oh ! Il devra encore travailler beaucoup pour libérer totalement son vieux moi du maquis de son ancienne manière de penser ! Mais il y arrivera. Il cherche la paix, le pardon, la connaissance. Paix pour ses remords, et pardon pour son obstination. Et connaissance complète de Celui que, quand il pouvait le faire, il n’a pas voulu connaître complètement. Et il va chez Nicodème pour atteindre le but qu’il s’est désormais fixé."

"Es-tu sûr qu’il ne te trahira pas, Nicodème ?" demande Marie.

"Non, il ne me trahira pas. Au fond, c’est un juste. Rappelle-toi qu’il a osé s’imposer au Sanhédrin, durant le procès infâme, et qu’il a montré ouvertement son indignation et son mépris pour les juges injustes en s’en allant et en commandant à son fils de s’en aller pour ne pas être complice, même par une présence passive, de ce crime suprême. Ceci pour Gamaliel. Pour les Linceuls, ensuite, j’ai pensé, d’autant que je ne suis plus hébreu et donc plus sujet à l’interdiction du Deutéronome sur les sculptures et représentations, de faire, comme je sais le faire, une statue de Jésus Crucifié — j’emploierai un de mes cèdres géants du Liban — et de cacher à l’intérieur un des Linceuls, le premier, si toi, Mère, tu nous le rends. Cela te ferait toujours trop de mal de le voir, parce que sur lui sont visibles les immondices avec lesquelles Israël a frappé de manière sacrilège le Fils de son Dieu. En outre, certainement par suite des secousses reçues dans la descente du Golgotha, secousses qui déplacèrent continuellement sa tête martyrisée, l’image est si confuse qu’il est difficile de la distinguer. Mais pour moi cette toile, bien que l’image soit confuse et qu’elle soit souillée, m’est toujours chère et sacrée parce que sur elle il y a toujours de son sang et de sa sueur. Cachée dans cette sculpture, elle sera sauvegardée, car aucun israélite des hautes classes n’osera jamais toucher une sculpture. Mais l’autre, le second Linceul qui fut sur Lui depuis le soir de la Parascève jusqu’à l’aurore de la Résurrection, doit te revenir. Et — je t’en avertis, pour que tu ne sois pas trop émue en la voyant — et sache que plus les jours ont passé et plus sa figure est apparue nettement, comme elle était après qu’on l’a eue lavée. Quand nous l’avons enlevée du Tombeau, elle paraissait avoir simplement conservé l’empreinte de ses membres couverts par les huiles auxquelles s’étaient mêlées des traces de sang et de sérosités venant des nombreuses blessures. Mais, ou bien par un processus naturel, ou, ce qui est bien plus certain, par une volonté surnaturelle, un de ses miracles pour te donner une joie, plus le temps avançait, plus l’empreinte devenait précise et claire. Il est là, sur cette toile, beau, majestueux, bien que blessé, serein, paisible, même après tant de tortures. As-tu le courage de le voir ?"

"Oh ! Nicodème ! Mais c’était mon suprême désir ! Tu dis qu’il a l’air paisible... Oh ! Pouvoir le voir ainsi et non avec cette expression torturée qu’il a sur le voile de Nique" répond Marie en joignant les mains sur son cœur.

Alors les quatre déplacent la table pour avoir plus de place, puis avec Lazare et Jean d’un côté, Nicodème et Joseph de l’autre, ils déroulent lentement la longue toile. On voit d’abord la partie dorsale, en commençant par les pieds, puis, après la quasi jonction des têtes, la partie frontale. Les lignes sont bien claires, et claires les marques, toutes les marques de la flagellation, de la Couronne d’épines, frottements de la croix, contusions des coups qu’il a reçus et des chutes qu’il a faites, et les blessures des clous et de la lance.

Marie tombe à genoux, baise la toile, caresse les empreintes, baise les blessures. Elle est angoissée, mais aussi visiblement contente de pouvoir avoir cette surnaturelle, miraculeuse image de Lui"

Après l’avoir vénérée elle se tourne et dit à Jean, qui ne peut être près d’elle, occupé comme il l’est à tenir un coin de la toile : "C’est toi qui le leur as dit, Jean. Il n’y a que toi qui as pu le dire car toi seul connaissais le désir que j’en avais."

"Oui, Mère, c’est moi. Et je n’ai pas achevé de leur dire ton désir que tout de suite ils y ont adhéré. Ils ont pourtant dû attendre le moment favorable pour le faire..."

"C’est-à-dire une nuit très claire pour pouvoir venir sans torches et sans lanternes, et une période sans solennités réunissant ici, à Jérusalem et dans son voisinage, le peuple et les notables, et cela par prudence..." explique Nicodème.

"Et moi, je suis venu avec eux pour plus de sécurité. Comme maître du Gethsémani, il m’était permis de venir voir l’endroit sans attirer l’attention de quelque individu... chargé de surveiller toutes choses et toutes gens" termine Lazare.

"Que Dieu vous bénisse tous. Pourtant les frais des Linceuls, c’est vous qui les avez faits... Et ce n’est pas juste..."

"C’est juste, Mère. Moi, j’ai eu du Christ, ton Fils, un don que l’on ne se procure pas à prix d’argent : la vie qu’il m’a rendue après quatre jours de tombeau, et auparavant la conversion de ma sœur Marie. Joseph et Nicodème ont eu de Jésus la Lumière, la Vérité, la Vie qui ne meurt pas. Et toi.., toi, avec ta douleur de Mère, et ton amour de Mère très sainte pour tous les hommes, tu as acquis non pas une toile, mais tout le monde chrétien, qui sera toujours plus grand, pour Dieu. Il n’y a pas d’argent qui puisse compenser ce que tu as donné. Prends cela au moins. C’est à toi. Il est juste qu’il en soit ainsi. Marie, ma sœur, est aussi de cet avis. Elle l’a toujours pensé, depuis le moment où il est ressuscité, et plus encore depuis qu’il t’a quitté pour monter vers le Père" lui répond Lazare.

"Et qu’il en soit ainsi alors. Je vais prendre l’autre. Il m’est en fait si douloureux de le voir... Celui-ci, c’est différent. Il donne la paix, celui-ci ! Car Lui ici est serein, en paix désormais. Il paraît sentir déjà, dans son sommeil mortel, la vie qui revient, et la gloire que personne ne pourra jamais plus atteindre et abattre. Maintenant je ne désire plus rien, sauf de me réunir à Lui. Mais cela arrivera au moment que Dieu a fixé et de la manière dont Il l’a fixé. Je m’en vais. Et que Dieu vous donne à vous le centuple de la joie que vous m’avez donnée."

Elle prend avec respect le Linceul que les quatre ont replié, sort de la cuisine, monte rapidement l’escalier... Et redescend bientôt et elle entre avec le premier Linceul. Elle le remet à Nicodème qui lui dit : "Que Dieu te remercie, Femme. Maintenant nous partons, car l’aube approche et il vaut mieux être à la maison avant que la lumière se lève et que les gens sortent de leurs maisons."

Les trois la vénèrent avant de partir et puis, rapidement pour reprendre la route qu’ils ont prise pour venir, ils se dirigent vers une des grilles du Gethsémani, la plus proche du chemin qui mène à Béthanie

Marie et Jean restent à l’entrée de la maison jusqu’à ce qu’ils les voient disparaître, puis rentrent dans la cuisine et ferment la porte en parlant doucement entre eux.

35 – LE BIENHEUREUX PASSAGE DE MARIE

*(Glorification ; Livre 10)*

[Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm), dans sa petite pièce solitaire, élevée sur la terrasse, est toute vêtue de lin blanc, soit pour le vêtement qui la couvre entièrement, soit pour son manteau fermé à la base du cou, et qui descend derrière ses épaules, soit pour le voile très fin qui descend de sa tête. Elle est en train de ranger ses vêtements et ceux de [Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm), qu’elle a toujours conservés. Elle choisit les meilleurs. Il y en a peu. Des siens, elle prend le vêtement et le manteau qu’elle avait sur le Calvaire; de ceux de son Fils, un vêtement de lin qu’il portait habituellement en été, et le manteau retrouvé au Gethsémani, [encore taché du sang](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-021.htm#Angoisse) qui avait coulé et de la sueur sanguinolente de cette heure terrible.

Après avoir plié soigneusement ces vêtements, et baisé le manteau taché de sang de son Jésus, elle se dirige vers le coffre où se trouvent, maintenant depuis des années, rassemblées et conservées les reliques de la dernière Cène et de la Passion. Elle rassemble tout dans un seul compartiment, celui de dessus, et place tous les vêtements dans le compartiment inférieur.

Elle est occupée à fermer le coffre quand [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), monté sans bruit sur la terrasse et qui s’est avancé pour regarder ce que faisait Marie, peut-être impressionné par sa longue absence de la cuisine, où elle doit être montée pour passer les heures de la matinée, la fait se retourner en lui demandant : "Que fais-tu, Mère ?"

"J’ai rangé tout ce qu’il est bien de conserver. Tous les souvenirs... Tout ce qui témoigne de son amour et de sa douleur infinis."

"Pourquoi, ô Mère, rouvrir les blessures de ton cœur en revoyant ces tristes choses ? Tu es pâle, et ta main tremble... Tu souffres donc de les voir" lui dit Jean en s’approchant d’elle, comme s’il craignait, pâle et tremblante comme elle est, qu’elle allait se sentir mal et tomber par terre.

“Oh ! Non, ce n’est pas pour cela que je suis pâle et que je tremble. Ce n’est pas parce que se rouvrent mes blessures... En vérité, elles ne se sont jamais fermées complètement. Mais j’ai aussi en moi la paix et la joie et jamais elles n’ont été complètes comme maintenant."

"Jamais comme maintenant ? Je ne comprends pas... A moi, la vue de ces choses pleines d’atroces souvenirs, réveille l’angoisse de ces heures. Et moi, je ne suis qu’un disciple. Toi, tu es la Mère..."

"Et comme telle, je devrais souffrir davantage, veux-tu dire. Humainement tu dis juste, mais il n’en est pas ainsi. Je suis habituée à supporter la douleur des séparations d’avec Lui. C’était toujours de la douleur, car sa présence et son voisinage étaient mon Paradis sur Terre. Mais aussi volontairement et sereinement supportées, car tout ce qu’il faisait était voulu par son Père, était obéissance à la Volonté divine, et je l’acceptais donc car moi aussi j’ai toujours obéi aux volontés et aux desseins de Dieu pour moi. Quand Jésus me quittait, je souffrais, certainement. Je me sentais seule. Ma douleur quand Lui, enfant, me quitta secrètement pour la [discussion avec les docteurs du Temple](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-068.htm), Dieu seul l’a mesuré dans sa vraie intensité. Mais pourtant, à part la question juste que moi, sa mère, je lui ai faite pour m’avoir quittée ainsi, je ne Lui ai pas dit autre chose. Et de même, je ne l’ai pas retenu quand il me [quitta pour devenir le Maître](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2002/02-001.htm)… et j’avais déjà [perdu mon époux](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-070.htm), j’étais seule dans une ville qui, sauf quelques personnes, ne m’aimait pas. Et je n’ai pas montré d’étonnement pour [sa réponse au banquet de Cana](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2002/02-014.htm#Miracle). Lui faisait la volonté du Père. Moi, je le laissais libre de la faire. Je pouvais en arriver à un conseil ou à une prière : conseil pour les disciples, prière pour quelque malheureux. Mais plus que cela, non. Je souffrais quand il me quittait pour aller à travers le monde qui Lui était hostile et pécheur, au point que d’y vivre était pour Lui une souffrance. Mais quelle joie quand il revenait à moi ! En vérité elle était si profonde qu’elle compensait pour moi soixante-dix fois sept fois la douleur de la séparation. Déchirante fut la [douleur de la séparation qui suivit sa Mort](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-030.htm), mais avec quels mots pourrais-je dire la joie que j’ai éprouvée quand il [m’est apparu ressuscité](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-004.htm) ? Immense la peine de la séparation à cause de [sa montée vers le Père](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-023.htm), et qui ne devrait finir que quand ma vie terrestre serait accomplie. Maintenant je suis dans la joie, une joie immense comme immense fut la peine, car je sens que j’ai accompli ma vie. J’ai fait ce que je devais faire. J’ai fini ma mission terrestre. L’autre, la céleste, n’aura pas de fin. Dieu m’a laissée sur la Terre jusqu’à ce que moi aussi, comme mon Jésus, j’ai eu accompli tout ce que je devais accomplir. Et j’ai en moi cette joie secrète, seule goutte de baume dans ses derniers déchirements pleins d’amertume, qu’a eu Jésus quand il a pu dire : “[Tout est accompli](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-029.htm#ToutEstAccompli)”

"Joie en Jésus ? A cette heure ?"

"Oui, Jean. Une joie incompréhensible pour les hommes, mais compréhensible pour les esprits qui vivent déjà dans la lumière de Dieu, et qui voient les choses profondes cachées sous les voiles que [l’Éternel](http://www.maria-valtorta.org/Memo/NomDivin.htm#Eternel) tend sur ses secrets de Roi, grâce à cette Lumière. Moi, si angoissée, bouleversée par ces événements, associée à Lui, à mon Fils, dans l’abandon du Père, je n’ai pas compris alors. La Lumière s’était éteinte pour tout le monde à cette heure, pour tout le monde qui n’avait pas voulu l’accueillir. Et aussi pour moi. Non à cause d’une juste punition, mais parce que, devant être Corédemptrice, je devais moi aussi souffrir l’angoisse de l’abandon des réconforts divins, les ténèbres, la désolation, la tentation de [Satan](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Satan.htm) de ne plus me faire croire possible ce que Lui avait dit, tout ce que Lui souffrit, dans son esprit, du Jeudi au Vendredi. Mais ensuite j’ai compris. Quand la Lumière, ressuscitée pour toujours, m’est apparue, j’ai compris. Tout. Même la secrète, extrême joie du Christ quand il put dire : "J’ai tout accompli de ce que le Père voulait que j’accomplisse. J’ai comblé la mesure de la charité divine en aimant le Père jusqu’à me sacrifier, en aimant les hommes jusqu’à mourir pour eux. J’ai tout accompli de ce que je devais. Je meurs avec l’esprit content, bien que déchiré dans ma chair innocente". Moi aussi j’ai tout accompli de ce qui, ab æterno, était écrit que je devais accomplir.

De la génération du Rédempteur à l’aide que je vous apporte à vous, ses prêtres, pour que vous vous formiez parfaitement. L’Église est désormais formée et forte. L’Esprit-Saint l’éclaire, le sang des premiers martyrs la cimente et la multiplie, mon aide a contribué à faire d’Elle un organisme saint que la charité envers Dieu et les frères alimente et fortifie de plus en plus, et où les haines, les rancœurs, les envies, les médisances, mauvaises plantes de Satan, ne poussent pas. Dieu est content de cela, et Il veut que vous l’appreniez de mes lèvres, comme Il veut que je vous dise de continuer à grandir en charité pour pouvoir grandir en perfection, et de même aussi pour le nombre des chrétiens et la puissance de doctrine. Car la doctrine de Jésus est une doctrine d’amour, parce que la vie de Jésus, et aussi la mienne, ont toujours été conduites et mues par l’amour. Nous n’avons repoussé personne, nous avons pardonné à tous. [À un seul](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm) nous n’avons pas pu donner le pardon parce que lui, esclave de la haine, n’a pas voulu de notre amour sans limites. Jésus, dans son dernier adieu avant sa mort, [vous a commandé de vous aimer entre vous.](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-019.htm#CommandementNouveau) Et il vous a donné aussi la mesure de l’amour que vous devez avoir entre vous en vous disant : “Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. C’est à cela que l’on saura que vous êtes mes disciples”. L’Église, pour vivre et grandir, a besoin de la charité. Charité surtout dans ses ministres. Si vous ne vous aimiez pas entre vous avec toutes vos forces, et si de même vous n’aimiez pas vos frères dans le Seigneur, l’Église deviendrait stérile, et difficile et faible serait la nouvelle création et la supercréation des hommes à leur rang de fils du Très-Haut et de cohéritiers du Royaume du Ciel, car Dieu cesserait de vous aider dans votre mission. Dieu est Amour.Tout ce qu’Il a fait a été fait par amour. De la Création à l’Incarnation, de celle-ci à la Rédemption, de celle-ci encore à la fondation de l’Église, et enfin à la Jérusalem céleste qui rassemblera tous les justes pour qu’ils jubilent dans le Seigneur. C’est à toi que je dis ces choses, parce que tu es l’Apôtre de l’amour et que tu peux les comprendre mieux que les autres..."

Jean l’interrompt pour dire : "Les autres aussi aiment et s’aiment."

"Oui. Mais tu es l’Aimant par excellence. Chacun de vous a toujours eu une caractéristique bien sienne, comme du reste c’est le cas pour toute créature. Toi, dans les douze, tu as toujours été l’amour, le pur, le surnaturel amour. Peut-être, d’ailleurs : certainement c’est parce que tu es sipur que tu es siaimant. [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm), de son côté, a toujours été l’homme, et l’homme franc et impétueux. Son frère, [André](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Andre.htm), était silencieux et timide autant que l’autre ne l’était pas. [Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesZebedee.htm), ton frère, l’impulsif, au point que Jésus l’a appelé le fils du tonnerre. L’autre [Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesAlphee.htm), frère de Jésus, le juste et l’héroïque. [Jude d’Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudeAlphee.htm), son frère, le noble et loyal, toujours. La descendance de David était visible en lui. [Philippe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PhilippeApotre.htm) et [Barthélemy](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nathanael.htm) étaient les traditionalistes. [Simon le Zélote](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimonZelote.htm), le prudent. [Thomas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Thomas.htm), le pacifique. [Matthieu](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Matthieu.htm), l’humble qui, se souvenant de son passé, cherchait à passer inaperçu. Et [Judas de Kériot](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm), hélas !, la brebis noire du troupeau du Christ, le serpent réchauffé par son amour a été le satanique menteur, toujours. Mais toi, tout amour, tu peux mieux comprendre et te faire voix d’amour pour tous les autres, à ceux qui sont éloignés, pour leur dire mon dernier conseil.

Tu leur diras qu’ils s’aiment et qu’ils aiment tout le monde, même ceux qui les persécutent, pour être une seule chose avec Dieu, comme moi je l’ai été, au point de mériter d’être choisie comme épouse de l’Amour Éternel pour concevoir le Christ. Je me suis donnée à Dieu sans mesure, tout en comprenant tout de suite combien de douleur m’en serait venue. Les prophètes étaient présents à mon esprit et la lumière divine me rendait très claires leurs paroles. Ainsi, dès [mon premier “fiat” à l’Ange](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-023.htm), j’ai su que je me consacrais à la plus grande douleur qu’une mère pût supporter. Mais rien n’a mis de limite à mon amour parce que je sais qu’il est, pour quiconque le pratique, force, lumière, aimant qui attire vers en haut, feu qui purifie et embellit ce qu’il embrase, transformant et faisant dépasser l’humain pour ceux qu’il prend dans son embrassement.

Oui, l’amour est réellement une flamme. La flamme qui, tout en détruisant ce qui est caduc, qu’il soit une épave, un rebut, une loque d’homme, en fait un esprit purifié et digne du Ciel. Combien d’épaves, d’hommes souillés, rongés, finis, vous trouverez sur votre route d’évangélisateurs ! N’en méprisez aucun, mais au contraire aimez-les pour qu’ils arrivent à l’amour et se sauvent. Versez en eux la charité. Bien souvent l’homme devient mauvais, parce que personne ne l’a jamais aimé, ou l’a mal aimé. Vous, aimez-les, pour que l’Esprit-Saint revienne les habiter, après leur purification, ces temples que beaucoup de choses ont vidés et souillés. Dieu, pour créer l’homme, n’a pas pris un ange, ni des matières choisies. Il a pris de la boue, la matière la plus vile. Puis, en lui infusant son souffle, c’est-à-dire encore son amour, Il a élevé la matière vile au rang élevé de fils adoptif de Dieu. Mon Fils, sur son chemin, a trouvé beaucoup [d’épaves d’hommes](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Reprouves.htm) tombés dans la boue. Il ne les a pas foulés aux pieds par mépris, mais, au contraire, il les a recueillis et accueillis et en a fait des élus du Ciel. Rappelez-vous-en toujours, et agissez comme Lui l’a fait.

Rappelez-vous tout : les actions et les paroles de mon Fils. Rappelez-vous ses douces paraboles. Vivez-les, c’est-à-dire mettez-les en pratique. Et écrivez-les pour qu’elles restent pour ceux qui viendront jusqu’à la fin des siècles, et soient toujours un guide pour les hommes de bonne volonté pour obtenir la vie et la gloire éternelle. Vous ne pourrez certainement pas répéter toutes les paroles lumineuses de l’Éternelle Parole de Vie et de Vérité. Mais écrivez-en autant que vous pouvez en écrire. L’Esprit de Dieu, descendu sur moi pour que je donne au monde le Sauveur et qui est descendu aussi sur vous une première fois et une seconde, vous aidera à vous souvenir et à parler aux foules de manière à les convertir au Dieu vrai. Vous continuerez ainsi cette maternité spirituelle que j’ai commencée sur le Calvaire pour donner de nombreux enfants au Seigneur. Et le même Esprit, en parlant dans les fils recréés du Seigneur, les fortifiera de manière qu’il leur soit doux de mourir dans les tourments, de souffrir l’exil et les persécutions, afin de confesser leur amour pour le Christ et de le rejoindre dans les Cieux, comme déjà l’ont fait [Étienne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Etienne.htm) et [Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesZebedee.htm), mon Jacques, et d’autres encore... Quand tu seras resté seul, sauve ce coffre..."

Jean pâlit et se trouble plus encore qu’il ne l’a fait quand Marie lui a dit qu’elle sentait sa mission accomplie. Il l’interrompt en s’écriant et en lui demandant : "Mère, pourquoi parles-tu ainsi ? Tu te sens mal ?"

"Non."

"Tu veux me quitter alors ?"

"Non. Je serai avec toi tant que je serai sur la Terre. Mais prépare-toi, mon Jean, à être seul."

"Mais alors tu te sens mal, et tu veux me le cacher !..."

"Non, crois-le. Je ne me suis jamais sentie en force, en paix, en joie comme maintenant. Mais j’ai en moi une telle jubilation, une telle plénitude de vie surnaturelle que... Oui, que je pense ne pas pouvoir la supporter en continuant à vivre. Je ne suis pas éternelle, du reste. Tu dois le comprendre. Éternel est mon esprit. La chair, non. Elle est sujette comme toute chair humaine à la mort."

"Non ! Non ! Ne dis pas cela. Tu ne peux pas, tu ne dois pas mourir ! Ton corps immaculé ne peut mourir comme celui des pécheurs !"

"Tu es dans l’erreur, Jean. Mon Fils est mort ! Moi aussi, je mourrai. Je ne connaîtrai pas la maladie, l’agonie, le spasme de la mort. Mais pour ce qui est de mourir, je mourrai. Et du reste sache, mon fils, que si j’ai un désir qui est mien, tout entier et seulement mien, et qui dure depuis que Lui m’a quittée, c’est justement celui-ci. C’est mon premier, puissant désir qui est tout mien. Je puis même dire : ma première volonté. Toute autre chose de ma vie n’a été que consentement de ma volonté au vouloir divin. Vouloir de Dieu, mis dans mon cœur de petite fille par Lui-même, la volonté d’être vierge. Son vouloir, mon mariage avec Joseph. Son vouloir, ma Maternité virginale et divine. Tout, dans ma vie, a été vouloir de Dieu, et mon obéissance à sa volonté. Mais vouloir me réunir à Jésus, c’est un vouloir tout mien. Quitter la Terre pour le Ciel, pour être avec Lui éternellement et sans arrêt ! Mon désir de tant d’années ! Et maintenant je le sens près de devenir une réalité. Ne te trouble pas ainsi, Jean !

Écoute plutôt mes dernières volontés. Quand mon corps, désormais privé de l’esprit vital, sera étendu en paix, ne me soumets pas aux embaumements en usage chez les hébreux. Désormais je ne suis plus l’hébraïque, mais la chrétienne, la première chrétienne, si ony réfléchit bien, parce que la première j’ai eu le Christ, Chair et Sang, en moi, parce que j’ai été sa première disciple, parce que j’ai été avec Lui Corédemptrice et sa continuatrice ici, parmi vous, ses disciples. Aucun vivant, excepté mon père et ma mère, et ceux qui ont assisté à ma naissance, n’a vu mon corps. Tu m’appelles souvent : “Arche qui contint la Parole divine”. Maintenant tu sais que l’Arche ne peut être vue que par le Grand Prêtre. Tu es prêtre, et beaucoup plus saint et plus pur que le Pontife du Temple. Mais je veux que seul l’Éternel Pontife puisse voir, au temps voulu, mon corps. Ne me touche donc pas. Du reste, tu vois ? Je me suis déjà purifiée et j’ai mis le vêtement propre, le vêtement des noces éternelles... Mais pourquoi pleures-tu, Jean !"

"Parce que la tempête de la douleur se déchaîne en moi. Je comprends que je vais te perdre. Comment ferai-je pour vivre sans toi ? Je sens mon cœur se déchirer à cette pensée ! Je ne résisterai pas à cette douleur !"

"Tu résisteras. Dieu t’aidera à vivre, et longuement, comme Il m’a aidée. Car s’Il ne m’avait pas aidé, au Golgotha et sur l’Oliveraie, quand Jésus est mort et quand il est monté, je serais morte, comme est mort [Isaac](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsaacJutta.htm). Il t’aidera à vivre et à te rappeler ce que je t’ai dit auparavant, pour le bien de tous."

"Oh ! je me rappellerai. Tout. Et je ferai ce que tu veux, pour ton corps aussi. Je comprends aussi que les rites hébraïques ne servent plus pour toi, chrétienne, et pour toi, toute Pure, qui, j’en suis certain, ne connaîtras pas la corruption de la chair. Ton corps, déifié comme aucun autre corps de mortel, et parce que tu as été exempte de la Faute d’origine, et plus encore parce que, outre la plénitude de la Grâce, tu as contenu en toi la Grâce elle-même, le Verbe, c’est pourquoi tu es la relique la plus véritable de Lui, ne peut pas connaître la décomposition, la putréfaction de toute chair morte. Ce sera le dernier miracle de Dieu sur toi, en toi. Tu seras conservée telle que tu es..."

"Et ne pleure pas alors !" s’écrie Marie en regardant le visage bouleversé de l’apôtre, tout baigné de larmes. Et elle ajoute : "Si je me conserve telle que je suis, tu ne me perdras pas. Ne sois donc pas angoissé !"

"Je te perdrai pareillement même si la corruption ne t’atteint pas. Je le sens, et je me sens comme pris par un ouragan de douleur. Un ouragan qui me brise et m’abat. Tu étais mon tout, surtout depuis que [mes parents](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Zebedee.htm) sont morts et que sont éloignés les autres frères de sang et de mission, et aussi le bien-aimé [Margziam](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Margziam.htm) que Pierre a pris avec lui. Maintenant je reste seul et dans la tempête la plus forte !" et Jean tombe à ses pieds, en pleurant encore plus fort.

Marie se penche sur lui, lui met la main sur sa tête secouée par les sanglots et lui dit : "Non, pas ainsi. Pourquoi me donnes-tu de la douleur ? Tu as été si fort sous la Croix, et c’était une scène d’horreur sans pareille, et à cause de la puissance, son martyre et à cause de la haine satanique du peuple ! Si fort pour son réconfort et le mien, à cette heure ! Et aujourd’hui, au contraire, dans cette soirée de sabbat, si sereine et si calme, et devant moi qui jouis de la joie imminente que je pressens, tu es ainsi bouleversé ? ! Calme-toi. Imite, ou plutôt unis-toi à ce qu’il y a autour de nous et en moi. Tout est paix, sois en paix toi aussi. Seuls les oliviers rompent, par leur léger bruissement, le calme absolu de l’heure. Mais il est si doux ce léger bruit, qu’il semble un vol d’anges autour de la maison. Et peut-être ils y sont. Car toujours [les anges](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Anges.htm) m’ont été proches, un ou plusieurs, quand j’étais à un moment spécial de ma vie. Ils y furent à Nazareth, quand l’Esprit de Dieu rendit [fécond](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-023.htm) mon sein vierge. Et ils furent chez Joseph, quand il était [troublé](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm) et incertain à cause de mon état et de la manière de se comporter avec moi. Et à Bethléem, par deux fois, quand Jésus [naquit](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm) et quand nous avons dû [fuir](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-058.htm) en Égypte. Et en Égypte quand nous fut donné l’ordre de revenir en Palestine. Et s’ils n’ont pas apparu à moi, parce que le Roi des anges Lui-même était venu à moi dès sa Résurrection, les anges ont apparu aux [pieuses femmes](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-005.htm) à l’aube du lendemain du sabbat et ils ont donné l’ordre de dire à toi et à Pierre ce que vous deviez faire. Les anges et la lumière toujours aux moments décisifs de ma vie et de celle de Jésus. Lumière et ardeur d’amour qui, descendant du Trône de Dieu vers moi, sa servante, et montant de mon cœur vers Dieu, mon Roi et Seigneur, m’unissaient à Dieu et Lui à moi, pour que s’accomplisse ce qui était écrit qu’il devait s’accomplir, et aussi pour créer un voile de lumière étendu sur les secrets de Dieu, afin que Satan et ses serviteurs ne connaissent pas, avant le temps voulu, l’accomplissement du mystère sublime de l’Incarnation. Ce soir aussi je sens, bien que je ne les voie pas, les anges autour de moi.

Et je sens grandir en moi, au dedans de moi la Lumière, une lumière insoutenable telle que celle qui m’enveloppa quand je conçus le Christ, quand je l’ai donné au monde. Lumière qui vient d’un élan d’amour plus puissant que celui que j’ai habituellement. C’est par une semblable puissance d’amour que j’ai arraché des Cieux, avant le temps, le Verbe pour qu’il devienne l’Homme et le Rédempteur. C’est par une semblable puissance d’amour, telle qu’est celle qui me pénètre ce soir, que j’espère que le Ciel me ravisse et me transporte là où j’aspire à aller avec mon esprit pour chanter, éternellement, avec le peuple des saints et les chœurs des anges, mon impérissable “Magnificat” à Dieu pour les grandes choses qu’Il a faites pour moi, sa servante."

"Pas avec ton seul esprit probablement. Et la Terre te répondra, la Terre qui, avec ses peuples et ses nations, te glorifiera et te donnera honneur et amour, tant que le monde existera. C’est ce qu’a prédit Tobie de toi, bien que d’une manière voilée, parce que c’est toi, et non le Saint des Saints, qui as porté vraiment en toi le Seigneur. Tu as donné à Dieu, toi seule, autant d’amour que tous les Grands Prêtres, et tous les autres du Temple n’en ont donné pendant des siècles et des siècles. Un amour ardent et toute pureté. C’est pour cela que Dieu te rendra toute bienheureuse."

"Et Il accomplira mon unique désir, mon unique volonté. Car l’amour, quand il est tellement total qu’il arrive presque à la perfection comme celui de mon Fils et Dieu, obtient tout, même ce qui paraîtrait, en jugeant humainement, impossible à obtenir. Souviens-toi de cela, Jean, et dis-le aussi à tes frères. Vous serez tellement combattus ! Des obstacles de tout genre vous feront craindre une défaite, des massacres de la part des persécuteurs, et des défections de la part des chrétiens, à la morale... iscariotique, vous déprimeront l’esprit. Ne craignez pas. Aimez et ne craignez pas. En proportion de la façon dont vous aimerez, Dieu vous aidera et vous fera triompher de tout et de tous. On obtient tout si on devient séraphins. Alors l’âme, cette chose admirable, éternelle, qui est le souffle de Dieu infusé en nous, s’élance vers le Ciel, tombe comme une flamme au pied du Divin Trône, parle et Dieu l’écoute, et elle obtient du Tout-Puissant ce qu’elle veut. Si les hommes savaient aimer comme le commande l’antique Loi, et comme mon Fils a aimé et enseigné à aimer, ils obtiendraient tout. C’est ainsi que j’aime. C’est pour cela que je sens que je vais cesser d’être sur la Terre, moi par excès d’amour, comme Lui est mort par excès de douleur. Voilà ! La mesure de ma capacité d’aimer est comble. Mon âme et ma chair ne peuvent plus la contenir ! L’amour en déborde, me submerge et en même temps me soulève vers le Ciel, vers Dieu, mon Fils. Et sa voix me dit : “Viens ! Sors ! Monte vers notre Trône et notre Trine embrassement !” La Terre, ce qui m’entoure, disparaît dans la grande lumière qui me vient du Ciel ! Ses bruits sont couverts par cette voix céleste ! Elle est arrivée pour moi l’heure de l’embrassement divin, mon Jean !"

Jean s’était un peu calmé, tout en restant troublé, en écoutant Marie. Dans la dernière partie de son entretien, il la regardait extasié, et comme ravi lui aussi, le visage très pâle comme celui de Marie. La pâleur de cette dernière se change lentement en une lumière d’une extrême candeur, il accourt près d’elle pour la soutenir et en même temps il s’écrie : "Tu es comme Jésus quand il s’est [transfiguré](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2005/05-037.htm) sur le Thabor ! Ta chair resplendit comme la lune, tes vêtements brillent comme une plaque de diamant posée devant une flamme d’une extrême blancheur ! Tu n’es plus humaine, Mère ! La pesanteur et l’opacité de la chair sont disparues ! Tu es lumière ! Mais tu n’es pas Jésus. Lui, étant Dieu en plus que d’être Homme, pouvait se conduire par Lui-même, là-haut sur le Thabor, comme ici sur l’Oliveraie, dans son [Ascension](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-023.htm). Toi, tu ne le peux pas. Tu ne peux te conduire. Viens. Je vais t’aider à mettre ton corps las et bienheureux sur ton lit, Repose-toi." Et, très affectueusement, il la conduit près du pauvre lit sur lequel Marie s’étend sans même enlever son manteau.

Croisant les bras sur sa poitrine, et abaissant ses paupières sur ses doux yeux brillants d’amour, elle dit à Jean qui est penché sur elle : "Je suis en Dieu. Et Dieu est en moi. Pendant que je le contemple et que je sens son embrassement, dis les psaumes et des pages de l’Écriture qui se rapportent à moi, spécialement à cette heure. L’Esprit de Sagesse te les indiquera. Récite ensuite l’oraison de mon Fils; répète-moi les paroles de l’Archange annonciateur, et celles que m’adressa Élisabeth; et mon hymne de louange... Je te suivrai avec ce que j’ai encore de moi sur la Terre..."

Jean lutte contre les pleurs qui lui montent du cœur, s’efforce de dominer l’émotion qui le trouble, de sa très belle voix qui au cours des années est devenue très semblable à celle du Christ, chose que Marie remarque en souriant et qui lui fait dire : "Il me semble avoir mon Jésus à côté de moi !". Jean entonne le [psaume 118](http://www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#119.1), qu’il dit presque en entier, puis les trois premiers versets du [psaume 41](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#42.1), les huit premiers du [psaume 38](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#39.1), le [psaume 22](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#23.1) et le [premier psaume](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#1.1). Il dit ensuite le Pater, les paroles de Gabriel et d’Élisabeth, le cantique de Tobie, le chapitre 24ème de l’Écclésiastique, des versets 11 à 46. Pour terminer, il entonne le “Magnificat”. Mais, arrivé au 9ème verset, il s’aperçoit que Marie ne respire plus, tout en ayant gardé une pose et une attitude naturelles, souriante, tranquille, comme si elle n’avait pas remarqué l’arrêt de la vie.

Jean, avec un cri déchirant, se jette par terre contre le bord du lit et il appelle à plusieurs reprises Marie. Il ne sait pas se persuader qu’elle ne peut plus lui répondre, que désormais le corps n’a plus son âme vitale.

Mais il lui faut bien se rendre à l’évidence ! Il se penche sur son visage, resté fixe avec une expression de joie surnaturelle, et des larmes abondantes pleuvent de ses yeux sur ce suave visage, sur ces mains pures, si doucement croisées sur sa poitrine. C’est l’unique bain que reçoive le corps de Marie : les pleurs de l’Apôtre de l’amour et de celui que Jésus lui a donné comme fils adoptif.

Après la première violence de la douleur, Jean, se rappelant le désir de Marie, rassemble les pans de son ample manteau de lin, qui pendaient des bords du lit, et aussi ceux du voile, qui pendent aussi des deux côtés de l’oreiller, et étend les premiers sur le corps et les seconds sur la tête.

Marie ressemble maintenant à une statue de marbre blanc, étendue sur le dessus d’un sarcophage. Jean la contemple longuement et des larmes tombent encore de ses yeux pendant qu’il la regarde.

Ensuite il donne une autre disposition à la pièce en enlevant tout mobilier inutile. Il laisse seulement le lit, la petite table contre le mur, sur laquelle il place le coffre contenant les reliques; un tabouret qu’il place entre la porte qui donne sur la terrasse et le lit où gît Marie; et une console sur laquelle se trouve la lampe que Jean allume, car maintenant le soir va venir.

Il se hâte ensuite de descendre au Gethsémani pour y cueillir autant de fleurs qu’il peut en trouver et des branches d’oliviers, dont les olives sont déjà formées. Il remonte dans la petite chambre, et à la clarté de la lampe, il dispose les fleurs et les feuillages autour du corps de Marie comme s’il était au centre d’une grande couronne.

Pendant qu’il fait ce travail, il parle à la gisante comme si Marie pouvait l’entendre. Il dit : "Tu as toujours été le lys de la vallée, la suave rose, la belle olive, la vigne féconde, le saint épi. Tu nous as donné tes parfums, et l’Huile de Vie, et le Vin des forts, et le Pain qui préserve de la mort l’esprit de ceux qui s’en nourrissent dignement. Elles font bien autour de toi ces fleurs, simples et pures comme toi, garnies comme toi d’épines, et pacifiques comme toi. Maintenant approchons cette lampe. Ainsi, près de ton lit, pour qu’elle te veille et me tienne compagnie pendant que je te veille, en attendant au moins un des miracles que j’attends et pour l’accomplissement desquels je prie. Le premier est que, selon son désir, Pierre et les autres, que je ferai prévenir par le serviteur de [Nicodème](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NicodemeSynhedriste.htm), puissent te voir encore une fois. Le second c’est que toi, ayant eu en tout un sort semblable à celui de ton Fils, tu doives comme Lui, avant la fin du troisième jour, te réveiller pour ne pas me rendre orphelin deux fois. Le troisième c’est que Dieu me donne la paix, si ce que j’espère qu’il arrive pour toi, comme c’est arrivé pour Lazare, qui ne t’était pas semblable, ne devait pas s’accomplir. Mais pourquoi cela ne devrait-il pas s’accomplir? Ils sont redevenus vivants la [fille de Jaïre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MiryamJaire.htm), le [jeune homme de Naïm](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/DanielNaim.htm), le [fils de Théophile](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm)... Il est vrai qu’alors le Maître a agi... Mais Lui est avec toi, même s’il ne l’est pas d’une manière visible. Et tu n’es pas morte de maladie comme ceux que le Christ a ressuscités. Mais es-tu vraiment morte ? Morte comme meurt tout homme ? Non. Je sens que non. Ton esprit n’est plus en toi, dans ton corps, et en ce sens on pourrait parler de mort. Mais, à cause de la manière dont c’est arrivé, je pense que ce n’est qu’une séparation passagère de ton âme sans faute et pleine de grâce d’avec ton corps très pur et virginal. Il doit en être ainsi ! Il en est ainsi ! Comment et quand la réunion arrivera-t-elle avec la vie qui reviendra en toi, je ne sais pas. Mais j’en suis tellement certain que je resterai ici, à côté de toi, jusqu’à ce que Dieu, par sa parole ou par son action, me montre la vérité sur ton sort."

Jean, qui a fini de mettre tout en ordre s’assoit sur le tabouret, en mettant la lampe par terre près du lit, et il contemple, en priant, la gisante.

36 – L’ASSOMPTION DE MARIE

*(Glorification ; Livre 10)*

Combien de jours sont-ils passés ? Il est difficile de l’établir sûrement. Si on en juge par les fleurs qui font une couronne autour du corps inanimé, on devrait dire qu’il est passé quelques heures. Mais si on en juge d’après le feuillage d’olivier sur lequel sont posées les fleurs fraîches, et dont les feuilles sont déjà fanées, et d’après les autres fleurs flétries, mises comme autant de reliques sur le couvercle du coffre, on doit conclure qu’il est passé déjà des journées.

Mais le corps de [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm) est tel qu’il était quand elle venait d’expirer. Il n’y a aucun signe de mort sur son visage, sur ses petites mains. Il n’y a dans la pièce aucune odeur désagréable. Au contraire, il y flotte un parfum indéfinissable qui rappelle l’encens, les lys, les roses, le muguet, les plantes de montagne, mélangés.

[Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), qui sait depuis combien de jours il veille, s’est endormi, vaincu par la lassitude. Il est toujours assis sur le tabouret, le dos appuyé au mur, près de la porte ouverte qui donne sur la terrasse. La lumière de la lanterne, posée sur le sol, l’éclaire par en dessous et permet de voir son visage, fatigué, très pâle, sauf autour des yeux rougis par les pleurs.

L’aube doit maintenant être commencée car sa faible clarté permet de voir la terrasse et les oliviers qui entourent la maison. Cette clarté se fait toujours plus forte et, pénétrant par la porte, elle rend plus distincts les objets mêmes de la chambre, ceux qui, étant éloignés de la lampe, pouvaient à peine être entrevus.

Tout d’un coup une grande lumière remplit la pièce, une lumière argentée, nuancée d’azur, presque phosphorique, et qui croît de plus en plus, qui fait disparaître celle de l’aube et de la lampe. C’est une lumière pareille à celle qui inonda la Grotte de Bethléem au moment de la [Nativité](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm) divine. Puis, dans cette lumière paradisiaque, deviennent visibles des [créatures angéliques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Anges.htm), lumière encore plus splendide dans la lumière déjà si puissante apparue d’abord. Comme il était déjà arrivé quand les anges apparurent aux bergers, une danse d’étincelles de toutes couleurs se dégage de leurs ailes doucement mises en mouvement d’où il vient une sorte de murmure harmonieux, arpégé, très doux.

Les créatures angéliques forment une couronne autour du petit lit, se penchent sur lui, soulèvent le corps immobile et, en agitant plus fortement leurs ailes, ce qui augmente le son qui existait d’abord, par un vide qui s’est par prodige ouvert dans le toit, comme par prodige s’était ouvert le Tombeau de Jésus, elles s’en vont, emportant avec eux le corps de leur Reine, son corps très Saint, c’est vrai, mais pas encore glorifié et encore soumis aux lois de la matière, soumission à laquelle n’était plus soumis le Christ parce qu’il était déjà glorifié quand il ressuscita.

Le son produit par les ailes angéliques est maintenant puissant comme celui d’un orgue. Jean, qui tout en restant endormi s’était déjà remué deux ou trois fois sur son tabouret, comme s’il était troublé par la grande lumière et par le son des voix angéliques, est complètement réveillé par ce son puissant et par un fort courant d’air qui, descendant par le toit découvert et sortant par la porte ouverte, forme une sorte de tourbillon qui agite les couvertures du lit désormais vide et les vêtements de Jean, et qui éteint la lampe et ferme violemment la porte ouverte.

L’apôtre regarde autour de lui, encore à moitié endormi, pour se rendre compte de ce qui arrive. Il s’aperçoit que le lit est vide et que le toit est découvert. Il se rend compte qu’il est arrivé un prodige. Il court dehors sur la terrasse et, comme par un instinct spirituel, ou un appel céleste, il lève la tête, en protégeant ses yeux avec sa main pour regarder, sans avoir la vue gênée par le soleil qui se lève.

Et il voit. Il voit le corps de Marie, encore privé de vie et qui est en tout pareil à celui d’une personne qui dort, qui monte de plus en plus haut, soutenu par une troupe angélique. Comme pour un dernier adieu, un pan du manteau et du voile s’agitent, peut-être par l’action du vent produit par l’assomption rapide et le mouvement des ailes angéliques. Des fleurs, celles que Jean avait disposées et renouvelées autour du corps de Marie, et certainement restées dans les plis des vêtements, pleuvent sur la terrasse et sur le domaine du Gethsémani, pendant que l’hosanna puissant de la troupe angélique se fait toujours plus lointain et donc plus léger.

Jean continue à fixer ce corps qui monte vers le Ciel et, certainement par un prodige qui lui est accordé par Dieu, pour le consoler et le récompenser de son amour pour sa Mère adoptive, il voit distinctement que Marie, enveloppée maintenant par les rayons du soleil qui s’est levé, sort de l’extase qui a séparé son âme de son corps, redevient vivante, se dresse debout, car maintenant elle aussi jouit des dons propres aux corps déjà glorifiés.

Jean regarde, regarde. Le miracle que Dieu lui accorde lui donne de pouvoir, contre toutes les lois naturelles, voir Marie qui maintenant qu’elle monte rapidement vers le Ciel est entourée, sans qu’on l’aide à monter, par les anges qui chantent des hosannas. Jean est ravi par cette vision de beauté qu’aucune plume d’homme, qu’aucune parole humaine, qu’aucune œuvre d’artiste ne pourra jamais décrire ou reproduire, car c’est d’une beauté indescriptible.

Jean, en restant toujours appuyé au muret de la terrasse, continue de fixer cette splendide et resplendissante forme de Dieu - car réellement on peut parler ainsi de Marie, formée d’une manière unique par Dieu, qui l’a voulue immaculée, pour qu’elle fût une forme pour le Verbe Incarné — qui monte toujours plus haut. Et c’est un dernier et suprême prodige que Dieu-Amour accorde à celui qui est son parfait aimant : celui de voir la rencontre de la Mère très Sainte avec son Fils très Saint qui, Lui aussi splendide et resplendissant, beau d’une beauté indescriptible, descend rapidement du Ciel, rejoint sa Mère et la serre sur son cœur et ensemble, plus brillants que deux astres, s’en vont là d’où Lui est venu. La vision de Jean est finie.

Il baisse la tête. Sur son visage fatigué on peut voir à la fois la douleur de la perte de Marie et la joie de son glorieux sort. Mais désormais la joie dépasse la douleur. Il dit : "Merci, mon Dieu ! Merci ! J’avais pressenti que cela serait arrivé. Et je voulais veiller pour ne perdre aucun détail de son Assomption. Mais cela faisait trois jours que je ne dormais pas ! Le sommeil, la lassitude, joints à la peine, m’ont abattu et vaincu justement quand l’Assomption était imminente... Mais peut-être c’est Toi qui l’as voulu, ô mon Dieu, pour ne pas troubler ce moment et pour que je n’en souffre pas trop... Oui. Certainement c’est Toi qui l’as voulu, comme maintenant tu voulais que je vois ce que sans un miracle je n’aurais pu voir. Tu m’as accordé de la voir encore, bien que déjà si loin, déjà glorifiée et glorieuse, comme si elle avait été tout près. Et de revoir Jésus ! Oh ! Vision bienheureuse, inespérée, inespérable ! Oh ! Don des dons de Jésus-Dieu à son Jean ! Grâce suprême ! Revoir mon Maître et Seigneur ! Le voir, Lui près de sa Mère ! Lui semblable au soleil et elle à la lune, tous les deux d’une splendeur inouïe, à la fois parce que glorieux et pour leur bonheur d’être réunis pour toujours ! Que sera le Paradis maintenant que vous y resplendissez, Vous, astres majeurs de la Jérusalem céleste ? Quelle est la joie des chœurs angéliques et des saints ? Elle est telle la joie que m’a donnée la vision de la Mère avec le Fils, une chose qui fait disparaître toute sa peine, toute leur peine, même, que la mienne aussi disparaît, et en moi la paix la remplace. Des trois miracles que j’avais demandés à Dieu, deux se sont accomplis. J’ai vu la vie revenir en Marie, et je sens que la paix est revenue en moi. Toute mon angoisse cesse car je vous ai vus réunis dans la gloire. Merci pour cela, ô Dieu. Et merci pour m’avoir donné manière, même pour une créature très sainte, mais toujours humaine, de voir quel est le sort des saints, quelle sera après le jugement dernier, et la résurrection de la chair et leur réunion, leur fusion avec l’esprit, monté au Ciel à l’heure de la mort. Je n’avais pas besoin de voir pour croire, car j’ai toujours cru fermement à toutes les paroles du Maître. Mais beaucoup douteront qu’après des siècles et des millénaires, la chair, devenue poussière, puisse redevenir un corps vivant. A ceux-là je pourrai dire, en le jurant sur les choses les plus élevées, que non seulement le Christ est redevenu vivant par sa propre puissance divine, mais que sa Mère aussi, trois jours après sa mort, si on peut appeler mort une telle mort, a repris vie et avec sa chair réunie à son corps, elle a pris son éternelle demeure au Ciel à côté de son Fils. Je pourrai dire : “Croyez, vous tous chrétiens, à la résurrection de la chair à la fin des siècles, et à la vie éternelle des âmes et des corps, vie bienheureuse pour les saints, horrible pour les coupables impénitents. Croyez et vivez en saints, comme ont vécu en saints Jésus et Marie, pour avoir le même sort. J’ai vu leurs corps monter au Ciel. Je puis vous en rendre témoignage. Vivez en justes pour pouvoir un jour être dans le nouveau monde éternel, en âme et en corps, près de Jésus-Soleil et près de Marie, Étoile de toutes les étoiles”. Merci encore, ô Dieu ! Et maintenant recueillons ce qui reste d’elle. Les fleurs tombées de ses vêtements, les feuillages des oliviers restés sur le lit, et conservons-les. Tout servira... Oui, tout servira pour aider et consoler mes frères que j’ai en vain attendus. Tôt ou tard, je les retrouverai..."

Il ramasse aussi les pétales des fleurs qui se sont effeuillées en tombant, et rentre dans la pièce en les gardant dans un pli de son vêtement. Il remarque alors avec plus d’attention l’ouverture du toit et s’écrie : "Un autre prodige ! Et une autre admirable proportion dans les prodiges de la vie de Jésus et de Marie ! Lui, Dieu, est ressuscité par Lui-même, et par sa seule volonté il a renversé la pierre du Tombeau, et par sa seule puissance il est monté au Ciel. Par Lui-même. Marie, toute Sainte, mais fille d’homme, c’est par l’aide des anges que lui fut ouvert le passage pour son Assomption au Ciel, et c’est toujours avec l’aide des anges qu’elle est montée là-haut. Pour le Christ, l’esprit revint animer son Corps pendant qu’il était sur la Terre, car il devait en être ainsi pour faire taire ses ennemis et pour confirmer dans la foi tous ses fidèles. Pour Marie, son esprit est revenu quand son corps très saint était déjà sur le seuil du Paradis, parce que pour elle il ne fallait pas autre chose. Puissance parfaite de l’Infinie Sagesse de Dieu !..."

Jean ramasse maintenant dans un linge les fleurs et les feuillages restés sur le lit, y met ceux qu’il a ramassés dehors, et il les dépose tous sur le couvercle du coffre. Puis il l’ouvre et y place le coussinet de Marie, la couverture du lit. Il descend dans la cuisine, rassemble les autres objets dont elle se servait : le fuseau et la quenouille, sa vaisselle, et les met avec les autres choses. Il ferme le coffre et s’assoit sur le tabouret en s’écriant :

"Maintenant tout est accompli aussi pour moi ! Maintenant je puis m’en aller, librement, là où l’Esprit de Dieu me conduira. Aller ! Semer la divine Parole que le Maître m’a donnée pour que je la donne aux hommes. Enseigner l’Amour. L’enseigner pour qu’ils croient dans l’Amour et sa puissance. Leur faire connaître ce qu’a fait le Dieu-Amour pour les hommes. Son Sacrifice et son Sacrement et Rite perpétuels, par lesquels, jusqu’à la fin des siècles, nous pourrons être unis à Jésus-Christ par l’Eucharistie et renouveler le Rite et le Sacrifice comme Lui a commandé de le faire. Tous dons de l’Amour parfait ! Faire aimer l’Amour pour qu’ils croient en Lui, comme nous y avons cru et y croyons. Semer l’Amour pour que soit abondante la moisson et la pêche pour le Seigneur. L’amour obtient tout. Marie me l’a dit dans ses dernières paroles, à moi, qu’elle a justement défini, dans le Collège Apostolique, celui qui aime, l’aimant par excellence, l’opposé de l’Iscariote qui était la haine, comme Pierre l’impétuosité, et André la douceur, les fils d’Alphée la sainteté et la sagesse unies à la noblesse des manières, et ainsi de suite. Moi, l’aimant, maintenant que je n’ai plus le Maître et sa Mère à aimer sur la Terre, j’irai répandre l’amour parmi les nations. L’amour sera mon arme et ma doctrine. Et avec lui je vaincrai le démon, le paganisme et je conquerrai beaucoup d’âmes. Je continuerai ainsi Jésus et Marie, qui ont été l’amour parfait sur la Terre."

37 – CONSIDERATIONS EXPLICATIONS SUR

L’ASSOMPTION ET LE PASSAGE DE MARIE TRES SAINTE

*(Glorification ; Livre 10)*

**I.** "Ai-je été morte ? Oui, si on veut appeler mort la séparation d’avec le corps de la partie noble de l’esprit. Non, si par mort on entend la séparation d’avec le corps de l’âme qui le vivifie, la corruption de la matière qui n’est plus vivifiée par l’âme, et d’abord le caractère lugubre du tombeau et, d’abord parmi toutes ces choses, la douleur de la mort.

Comment je suis morte, ou plutôt comment je suis passée de la Terre au Ciel, d’abord avec la partie immortelle, puis avec celle qui est périssable ? Comme il était juste pour Celle qui n’a pas connu la tache de la faute.

Ce soir-là, avait déjà commencé le repos du sabbat, je parlais avec [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm). De [Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm), de ses affaires. La soirée était pleine de paix. Le sabbat avait éteint tout bruit de travaux humains et l’heure éteignait toute voix d’homme ou d’oiseau. Seuls autour de la maison les oliviers bruissaient au vent du soir, et il semblait qu’un vol d’anges effleurait les murs de la maisonnette solitaire.

Nous parlions de Jésus, du Père, du Royaume des Cieux. Parler de la Charité et du Royaume de la Charité, c’est s’enflammer d’un feu vivant, consumer les liens de la matière afin de libérer l’esprit pour ses vols mystiques. Et si le feu est retenu dans les limites que Dieu met pour conserver les créatures sur la Terre à son service, on peut vivre et brûler, en trouvant dans son ardeur non pas un épuisement mais un achèvement de vie. Mais quand Dieu enlève les limites et laisse au Feu divin la liberté de pénétrer et d’attirer à Lui l’esprit sans aucune mesure, alors l’esprit, à son tour en répondant sans mesure à l’Amour, se sépare de la matière et il vole là où l’Amour le pousse et l’invite. Et c’est la fin de l’exil et le retour à la Patrie.

Ce soir-là, à l’ardeur irrésistible, à la vitalité sans mesure de mon esprit, s’unit une douce langueur, un mystérieux sentiment d’éloignement de la matière, de ce qui l’entourait, comme si le corps s’endormait par lassitude, alors que l’intellect, encore plus vivant dans son raisonnement, s’abîmait dans les divines splendeurs. Jean, témoin affectueux et prudent de toute ma conduite depuis qu’il était devenu mon fils adoptif, selon la volonté de mon Unique, me persuada doucement de me reposer sur mon lit et me veilla en priant.

Le dernier son que j’entendis sur la Terre ce fut le murmure des paroles de Jean, l’apôtre vierge. Ce fut pour moi comme la berceuse d’une mère près d’un berceau. Elles accompagnèrent mon esprit dans la dernière extase, trop sublime pour être dite. Elles l’accompagnèrent jusqu’au Ciel.

Jean, unique témoin de ce suave mystère, m’arrangea seul, en m’enveloppant dans mon manteau blanc, sans changer le vêtement et le voile, sans me laver ni m’embaumer. L’esprit de Jean, comme on le voit clairement par ses paroles du second épisode de ce cycle qui va de la Pentecôte à mon Assomption, savait déjà que mon corps ne serait pas corrompu et instruisit l’Apôtre de ce qu’il fallait faire. Et lui, chaste, affectueux, prudent à l’égard des mystères de Dieu et de ses compagnons éloignés, pensa qu’il fallait garder le secret et attendre les autres serviteurs de Dieu, pour qu’ils me voient encore et tirent de cette vue réconfort et aide pour les peines et les fatigues de leurs missions. Il attendit, comme s’il était sûr de leur venue.

Mais différent était le décret de Dieu, bon comme toujours pour le Préféré, juste comme toujours pour tous les croyants. Au premier, Il alourdit ses paupières pour que le sommeil empêcha le déchirement de se voir enlever aussi mon corps. Il a donné aux croyants une vérité de plus pour les porter à croire en la résurrection de la chair, à la récompense d’une vie éternelle et bienheureuse accordée aux justes, dans les vérités les plus puissantes et les plus douces du Nouveau Testament : mon Immaculée Conception, ma divine Maternité virginale, dans la Nature divine et humaine de mon Fils, vrai Dieu et vrai Homme, né non par une volonté charnelle mais par des épousailles divines et une semence divine déposée dans mon sein, et enfin pour qu’ils croient qu’au Ciel se trouve mon Cœur de Mère des hommes, palpitant d’un amour anxieux pour tous : justes et pécheurs, désireux de vous avoir tous avec lui, dans la Patrie bienheureuse, pour l’éternité.

Quand les anges m’enlevèrent de la maisonnette, mon esprit était-il déjà revenu en moi ? Non. Mon esprit ne devait plus redescendre sur la Terre. Il était en adoration devant le Trône de Dieu. Mais quand la Terre, l’exil, le temps et le lieu de la séparation d’avec mon Seigneur Un et Trin furent abandonnés pour toujours, mon esprit revint resplendir au centre de mon âme en tirant la chair de sa dormition. Il est donc juste de dire que je suis montée au Ciel en corps et en âme, non par mes propres moyens, comme il est arrivé pour Jésus, mais avec l’aide des anges. Je me suis réveillée de cette mystérieuse et mystique dormition, je me suis levée, j’ai volé enfin parce que ma chair avait obtenu la perfection des corps glorifiés. Et j’aimai. J’aimai mon Fils retrouvé et mon Seigneur Un et Trin, je l’aimai comme c’est le destin de tous les éternels vivants."

 **II.**"Quand fut venue sa dernière heure, comme un lys épuisé qui, après avoir exhalé tous ses parfums, se penche sous les étoiles et ferme son blanc calice, [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm), ma Mère, s’étendit sur son lit et ferma les yeux à tout ce qui l’entourait pour se recueillir dans une dernière et sereine contemplation de Dieu.

Penché sur son repos, [l’ange de Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Anges.htm) attendait anxieusement que l’urgence de l’extase sépare de la chair cet esprit, au temps marqué par le décret de Dieu, et le sépare pour toujours de la Terre pendant que déjà descendait des Cieux le doux et attrayant commandement de Dieu.

Penché, de son côté, sur ce mystérieux repos, Jean, ange de la Terre, veillait aussi la Mère qui allait le quitter. Et quand il la vit éteinte, il la veilla encore pour qu’à l’abri des regards profanes et curieux, elle restât même au-delà de la mort l’Immaculée Epouse et Mère de Dieu qui dormait si belle et tranquille.

Une tradition dit que dans l’urne de Marie, rouverte par [Thomas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Thomas.htm), on ne trouva que des fleurs. Pure légende. Aucun tombeau n’a englouti la dépouille de Marie, car, au sens humain, il n’y a jamais eu une dépouille de Marie, car Marie n’est pas morte comme meurt quiconque a eu la vie.

Elle s’était seulement, par décret divin, séparée de l’esprit et avec lui, qui l’avait précédée, se réunit sa chair très sainte. Inversant les lois habituelles, selon lesquelles l’extase finit quand cesse le ravissement, c’est-à-dire quand l’esprit revient à l’état normal, ce fut le corps de Marie qui revint s’unir à l’esprit après le long arrêt sur le lit funèbre.

Tout est possible à Dieu. Je suis sorti du Tombeau sans d’autre aide que ma puissance. Marie est venue à Moi, à Dieu, au Ciel, sans connaître le tombeau avec sa pourriture horrible et lugubre. C’est un des miracles les plus éclatants de Dieu. Pas unique, en vérité, si on se rappelle Hénoch et Élie qui, étant chers au Seigneur, furent enlevés à la Terre sans connaître la mort et furent transportés autre part en un lieu connu de Dieu seul et des célestes habitants des Cieux. Ils étaient justes, mais toujours un rien par rapport à ma Mère, inférieure, en sainteté, seulement à Dieu.

C’est pour cela qu’il n’y a pas de reliques du corps et du tombeau de Marie, car Marie n’a pas eu de tombeau et son corps a été élevé au Ciel."

 **III.** "Ce fut une extase la conception de mon Fils. Une plus grande extase de le mettre au jour. L’extase des extases mon passage de la Terre au Ciel. C’est seulement durant la Passion qu’aucune extase ne rendit supportable mon atroce souffrance.

La maison, d’où je suis montée au Ciel, était une des innombrables générosités de Lazare, pour Jésus et sa Mère. La petite maison du [Gethsémani](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Gethsemani.htm), près du lieu de son [Ascension](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-023.htm). Inutile d’en chercher les restes. Dans la destruction de Jérusalem par les romains, elle fut dévastée et ses ruines furent dispersées au cours des siècles."

 **IV.** "Comme fut pour moi une extase la [naissance de mon Fils](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm), et comment du ravissement en Dieu, qui me prit à cette heure, je revins présente à moi-même et à la Terre, avec mon enfant dans les bras, ainsi ce qu’on appelle improprement ma mort, ce fut un ravissement en Dieu.

Me fiant à la promesse que j’avais eue dans la splendeur du matin de la [Pentecôte](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-025.htm), j’ai pensé que l’approche du moment de la dernière venue de l’Amour, pour me ravir en Lui, devrait se manifester par un accroissement du feu d’amour qui toujours me brûlait. Et je ne me suis pas trompée.

De mon côté plus la vie avançait, plus grandissait en moi le désir de me fondre dans l’Éternelle Charité. J’y étais poussée par le désir de me réunir à mon Fils, et la certitude que je n’aurais jamais fait autant pour les hommes que quand j’aurais été, orante et opérante pour eux, au pied du Trône de Dieu. Et avec un mouvement toujours plus enflammé et plus rapide, avec toutes les forces de mon âme, je criais au Ciel : “Viens, Seigneur Jésus ! Viens, Éternel Amour !”

L’Eucharistie, qui était pour moi comme la rosée pour une fleur assoiffée, était vie pour moi, oui, mais plus le temps passait plus elle devenait insuffisante pour satisfaire l’irrésistible anxiété de mon cœur. Il ne me suffisait plus de recevoir en moi mon Fils Divin et de le porter au dedans de moi dans les Espèces Sacrées comme je l’avais porté dans ma chair virginale. Tout moi-même voulait le Dieu Un et Trin, mais pas sous les voiles choisis par mon Jésus pour cacher l’ineffable mystère de la Foi, mais tel qu’il était, est, et sera au centre du Ciel.

Mon Fils Lui-même, dans ses transports eucharistiques, me brûlait par des embrassements de désir infini et chaque fois qu’il venait en moi avec la puissance de son amour, il m’arrachait pour ainsi l’âme dans son premier élan, puis il restait avec une tendresse infinie en m’appelant “Maman !”, et je le sentais anxieux de m’avoir avec Lui.

Je ne désirais plus autre chose. Je n’avais même plus le désir de protéger l’Église naissante, dans les derniers temps de ma vie mortelle. Tout était disparu dans le désir de posséder Dieu par la conviction que j’avais de tout pouvoir quand on le possède. Arrivez, ô chrétiens, à ce total amour. Tout ce qui est terrestre perd sa valeur. Ne regardez que Dieu. Quand vous serez riches de cette pauvreté de désir, qui est une richesse incommensurable, Dieu se penchera sur votre esprit pour l’instruire d’abord, pour le prendre ensuite, et vous monterez avec lui vers le Père, le Fils, l’Esprit-Saint, pour les Connaître et les aimer pendant la bienheureuse éternité, et pour posséder leurs richesses de grâces pour vos frères. On n’est jamais si actif pour les frères que quand on n’est plus parmi eux, mais que l’on est des lumières réunies à la Divine Lumière.

L’approche de l’Amour Éternel fut marquée par ce que je pensais. Tout perdit lumière et couleur, voix et présence sous la splendeur et la Voix qui, en descendant des Cieux Ouverts à mon regard spirituel, s’abaissaient sur moi pour cueillir mon âme. On dit que j’aurais jubilé d’être assistée à cette heure par mon Fils. Mais mon doux Jésus était bien présent avec le Père quand l’Amour, c’est-à-dire l’Esprit-Saint, troisième Personne de la Trinité Eternelle, me donna le troisième baiser de ma vie, ce baiser si puissamment divin que mon âme s’exhala en lui, en se perdant dans la contemplation comme une goutte de rosée aspirée par le soleil dans le calice d’un lys.

Et je suis montée avec mon esprit et ses hosannas aux pieds des Trois que j’avais toujours adorés. Puis, au moment voulu, comme une perle dans un chaton de feu, aidée d’abord, puis suivie par la troupe des esprits angéliques venus pour m’assister dans le jour éternel de ma naissance céleste, attendue déjà dès le seuil des Cieux par mon Jésus, et sur leur seuil par mon juste époux de la Terre, par les Rois et Patriarches de ma race, par les premiers saints et martyrs, je suis entrée comme Reine, après tant de douleur et tant d’humilité de pauvre servante de Dieu, dans le Royaume de la joie sans limite. Et le Ciel s’est refermé sur la joie de me posséder, d’avoir sa Reine dont la chair, unique entre toutes les chairs mortelles, connaissait la glorification avant la Résurrection finale et le dernier jugement."

**V.** "Mon humilité ne pouvait me permettre de penser qu’il m’était réservée tant de gloire au Ciel. Il y avait dans ma pensée la quasi certitude que ma chair humaine, sanctifiée pour avoir porté Dieu, n’aurait pas connu la corruption, puisque Dieu est Vie et quand Il sature et emplit de Lui-même une créature, son action est comme les aromates qui préservent de la corruption de la mort.

Moi, non seulement j’étais restée Immaculée, non seulement j’avais été unie à Dieu par un chaste et fécond embrassement, mais je m’étais saturée, jusque dans mes plus secrètes profondeurs, des émanations de la Divinité cachée dans mon sein et occupée à se voiler de chair mortelle. Mais que la bonté de l’Éternel aurait réservé à sa servante la joie de sentir de nouveau sur mes membres le contact de la main de mon Fils, son embrassement, son baiser et d’entendre de nouveau sa voix de mes oreilles, de voir de mes yeux son visage, je ne pensais pas que cela me serait accordé et je ne le désirais pas. Il m’aurait suffi que ces béatitudes soient accordées à mon esprit et de cela aurait déjà été empli de félicité mon moi.

Mais, c’est pour témoigner de sa première pensée créatrice en ce qui concerne l’homme destiné par Lui, Créateur, à vivre en passant sans mourir, du Paradis terrestre au céleste, dans le Royaume éternel, que Dieu m’a voulue, moi, Immaculée, au Ciel en âme et en corps sitôt finie ma vie terrestre.

Moi, je suis le témoignage de ce que Dieu avait pensé et voulu pour l’homme : une vie innocente et ignorant les fautes, un tranquille passage de cette vie à la Vie éternelle comme quelqu’un qui franchit le seuil d’une maison pour entrer dans un palais, l’homme avec son être complet fait d’un corps matériel et d’une âme spirituelle serait passé de la Terre au Ciel, en augmentant la perfection de son moi que lui a donnée Dieu, de la perfection complète à la fois de la chair et de l’esprit qui était, dans la pensée divine, destinée à toute créature qui serait restée fidèle à Dieu et à la Grâce. Cette perfection, l’homme l’aurait atteinte dans la pleine lumière qui existe aux Cieux et les remplit, venant de Dieu, Soleil éternel qui les illumine.

Devant les Patriarches, les Prophètes et les Saints, devant les Anges et les Martyrs, Dieu m’a mise, montée en corps et en âme à la gloire des Cieux, et Il a dit :

"Voici l’œuvre parfaite du Créateur. Voici ce que J’ai créé à ma plus véritable image et ressemblance entre tous les fils de l’homme, fruit d’un chef-d’œuvre de création divine, merveille de l’Univers qui voit renfermé en un seul être le divin dans son esprit éternel comme Dieu et comme Lui spirituel, intelligent, libre et saint, et la créature matérielle dans la plus sainte et la plus innocente des chairs, devant laquelle tout autre vivant, dans les trois règnes de la création, est obligé de s’incliner. Voilà le témoignage de mon amour pour l’homme pour lequel j’ai voulu un organisme parfait et le sort bienheureux d’une vie éternelle dans mon Royaume. Voilà le témoignage de mon pardon pour l’homme auquel, par la volonté d’un Trine Amour, J’ai accordé de se réhabiliter et de se recréer à mes yeux. C’est la mystique pierre de touche, c’est l’anneau qui unit l’homme à Dieu, c’est Celle qui ramène les temps aux premiers jours et donne à mes yeux divins la joie de contempler une Eve telle que Je l’ai créée, et maintenant devenue encore plus belle et plus sainte parce qu’elle est la Mère de mon Verbe, et la Martyre du plus grand pardon. Pour son Cœur Immaculé qui n’a jamais connu aucune tache, même la plus légère, J’ouvre les trésors du Ciel, et pour sa tête qui n’a jamais connu l’orgueil, Je fais de ma splendeur un diadème et Je la couronne puisqu’elle est pour Moi la plus sainte, pour qu’elle soit votre Reine".

Dans le Ciel il n’y a pas de larmes. Mais au lieu des larmes de joie qu’auraient eu les esprits s’il leur avait été accordé de pleurer, liquide qui coule par suite d’une émotion, il y eut, après ces divines paroles, un rayonnement de lumières, un changement de splendeurs en de plus vives splendeurs, une ardeur de flammes de charité en un feu plus ardent, un son insurpassable et indescriptible d’harmonies célestes auxquelles s’unit la voix de mon Fils pour louer Dieu le Père et sa Servante éternellement bienheureuse."

**VI.** "Il y a une différence entre la séparation de l’âme d’avec le corps pour une vraie mort, et la séparation momentanée de l’esprit d’avec le corps et d’avec l’âme qui le vivifie par extase ou ravissement contemplatif.

Alors que la séparation de l’âme d’avec le corps provoque la mort vraie, la contemplation extatique, c’est-à-dire l’évasion temporaire de l’esprit hors des barrières des sens et de la matière, ne provoque pas la mort. Et cela parce que l’âme ne se détache pas et ne se sépare pas totalement d’avec le corps, mais le fait seulement avec sa partie la plus excellente qui se plonge dans les feux de la contemplation.

Tous les hommes, tant qu’ils sont en vie, ont en eux l’âme morte par suite du péché ou vivante par la justice, mais seuls les grands aimants de Dieu atteignent la contemplation vraie.

Cela tend à montrer que l’âme, qui conserve l’existence tant qu’elle est unie au corps - et cette particularité est pareille en tous les hommes - possède en elle-même une partie plus excellente : l’âme de l’âme, ou l’esprit de l’esprit, qui chez les justes sont très forts, alors que chez ceux qui ont cessé d’aimer Dieu et sa Loi, ne serait-ce que par la tiédeur ou les péchés véniels, ils deviennent faibles, privant la créature de la capacité de contempler et de connaître, autant que peut le faire une créature humaine, selon le degré de perfection qu’elle a atteint, Dieu et ses éternelles vérités.

Plus la créature aime Dieu et le sert de toutes ses forces et possibilités, et plus la partie la plus excellente de son esprit augmente sa capacité de connaître, de contempler, de pénétrer les éternelles vérités.

L’homme, doué d’une âme rationnelle, est une capacité que Dieu emplit de Lui-même. Marie, étant la plus sainte de toutes les créatures après le Christ, a été une capacité comble, jusqu’à déborder sur ses frères dans le Christ de tous les siècles, et pendant les siècles des siècles, de Dieu, de ses grâces, de sa charité et de ses miséricordes.

Elle a trépassé, submergée par les flots de l’amour. Maintenant, au Ciel, devenue un océan d’amour, elle déborde sur les fils qui lui sont fidèles, et aussi sur les fils prodigues, ses flots de charité pour le salut universel, elle qui est la Mère universelle de tous les hommes."